

— I R E N E A D L E R —

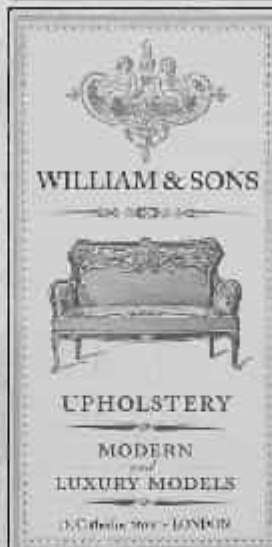
# SHERLOCK LUPIN & MOI

Le SEIGNEUR du CRIME

Les cahiers

1002





Irene Adler

# Le Seigneur du crime

Traduit de l'italien par  
Béatrice Didiot

Albin Michel Jeunesse

Titre original :  
SHERLOCK, LUPIN & IO  
IL SIGNORE DEL CRIMINE  
(Première publication : Mondadori Libri S.p.A. pour Piemme, 2015)  
© 2015, Atlantyca S.p.A  
International rights © Atlantyca S.p.A., via Leopardi 8,  
20123 Milan, Italie  
[foreignrights@atlantyca.it](mailto:foreignrights@atlantyca.it) – [www.atlantyca.com](http://www.atlantyca.com)

© 2021 , Éditions Albin Michel pour la traduction française  
Texte de Pierdomenico Baccalario et Alessandro Gatti  
Projet graphique de Iacopo Bruno  
Illustration de couverture de Lisa K. Weber

Tous droits réservés, y compris droits de reproduction  
totale ou partielle, sous toutes ses formes.

ISBN : 978-2-226-45951-0

*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).*

Tous les noms, personnages et caractéristiques contenus  
dans ce livre, copyright Atlantyca S.p.A.  
sont licenciés exclusivement par Atlantyca S.p.A.  
dans leurs versions originales. Leurs versions traduites et/ou adaptées  
sont également la propriété de Atlantyca S.p.A.  
Tous droits réservés.

# UNE DAME DANS UN FIACRE

---



**S**i ma mère avait pu imaginer ce que je ferais subir à sa robe préférée, certainement aurait-elle évité de l'acheter. Et empêché que

j'en hérite, ainsi que de ses autres toilettes. Depuis quelques semaines, à savoir le moment où nous étions entrés dans la belle saison, toutes se trouvaient dans ma chambre, suspendues devant mes armoires ouvertes, pour vérifier celles qui m'allaient et décider du sort des autres. Tri que j'abordais avec l'assistance de Mlle Fowler et du pauvre M. Nelson, qui non seulement ne connaissait rien à la mode féminine, mais devait sans cesse entrer et sortir pour ne pas risquer d'apercevoir en petite tenue la demoiselle de bonne réputation que j'étais (pour reprendre ses mots, bien sûr).

Après toutes les aventures que nous avons vécues ensemble, qu'il me voie en petite ou en grande tenue n'avait pas la moindre importance à mes yeux. Peut-être parce que, malgré mes quatorze ans, mes rondeurs se devinaient à peine sous ma lingerie, ou parce que je le considérais comme mon deuxième père.

Attachement qui, dans le contexte de ma famille, n'avait rien de simple. De fait, mon père, Leopold Adler, magnat de l'acier, n'était pas l'auteur de mes jours. Quant à mon géniteur, j'en savais si peu sur son compte qu'il aurait parfaitement pu s'agir d'Horatio Nelson, si l'on faisait abstraction de la couleur de nos peaux : la sienne rappelait la teinte et l'éclat des meubles en acajou de notre salon après que Mlle Fowler les avait frottés à l'huile, alors que la mienne était terriblement pâle, semée de taches de rousseur et avec ce je-ne-sais-quoi de laiteux qui me classait, sans doute aucun, parmi les filles du Nord. J'étais mince pour ne pas dire maigre, très grande (au cours de l'année passée, j'avais fait une telle poussée que ma taille approchait celle de mes amis) et dotée d'un cou élancé. J'étais charmante, diablement, me répétait-on souvent. Ce qui me confrontait à une réalité qui m'ennuyait plus qu'elle ne me flattait. Heureusement, lorsque je sortais, c'était rarement seule : je pouvais

presque toujours compter sur la compagnie de deux gardes du corps, eux-mêmes inséparables, à savoir mes grands complices Arsène Lupin et Sherlock Holmes.

Une chance que j'étais sûrement seule à considérer comme telle, car ni Horatio ni Leopold ne se réjouissaient de me voir les fréquenter avec une telle assiduité. La raison en était simple : avec mes amis, je passais mon temps à flâner dans Londres, quitte à sécher beaucoup de mes cours de chant, alors même que j'avais promis, quelques mois plus tôt, de m'y consacrer corps et âme ; en un mot, je courais le risque de ne profiter d'aucune des opportunités que m'offrait Papa.

Après quelques mois d'enseignement dispensé par un précepteur passablement distrait, j'avais été inscrite au Holcombe College, école privée pour jeunes filles située aux portes de la ville. Bien des adolescentes étaient prêtes à tous les sacrifices pour y entrer, mais, à mes yeux, cet établissement était tout bonnement infréquentable. Nous passions plus de temps à prier qu'à étudier l'histoire et la géographie, à parfaire notre manière de nous tenir à table plutôt que d'apprendre les mathématiques. Une fois seulement je pris la parole en classe, devant notre enseignante (pâle et sèche comme une chèvre albinos), pour évoquer Charles Darwin, qui, depuis quelques années, publiait le fruit de ses recherches. Résultat : je fus convoquée sans autre forme de procès dans le bureau de la directrice.

– Puis-je savoir, mademoiselle Adler, comment vous avez eu accès à des ouvrages aussi impudiques ? me demanda-t-elle avec un froncement de sourcils comme on n'en voit que dans les romans.

– Par mon père, madame.

En m'entendant, mon interlocutrice, qui avait, elle aussi, le teint anémique, devint carrément blême.



– En ce moment, ce sont ses lectures de chevet, précisai-je. D'ailleurs, ce matin, au petit déjeuner, il m'a dit que les recherches de M. Darwin mériteraient qu'on les finance, pour ce que cela peut signifier.

Ces précisions me valurent une punition et, à la maison, arriva une lettre priant le pauvre Leopold de se rendre, à son tour, chez la directrice.

– Irene, mon enfant, tes études prennent une tournure inquiétante... me dit-il, le soir venu, pour s'acquitter de l'obligation de me remettre dans le droit chemin, d'une manière ou d'une autre.

Je me sentis d'autant moins blâmée qu'il était en toute circonstance de mon côté, je le savais. Ce qui signifiait qu'au fond du fond il ne désapprouvait pas non plus le fait que je fréquente mes amis.

Eux et moi formions un trio en ce temps-là. Malheureusement, sans que je le sache encore, cette époque allait bientôt prendre fin, à cause de moi. Sherlock, Lupin et moi partagions le même esprit rebelle et abordions la vie sans préjugés ; cela étant, de temps à autre miroitaient entre nous certains sentiments confus caractéristiques de l'adolescence, qui, à notre insu – bien que j'eusse commencé à le remarquer – tendaient à nous séparer. Mais il ne fallait pas les prendre pour de l'or, comme je le croyais alors, tout au plus du mica, étincelant au soleil.

Sherlock m'avait attirée à lui, une fois, et, tout inconscient qu'il était, en proie à un sommeil troublé par le délire, il m'avait donné un baiser, de ceux que l'on échange avec une amoureuse (pour ce que j'avais pu lire dans certains récits). Arsène aussi m'avait embrassée, mais en pleine conscience. Et pas qu'une fois.

En plusieurs occasions, je lui avais rendu la pareille ; et, afin de n'entretenir aucune fausse pudeur puisque j'écris pour moi, je dois

dire que ces baisers m'avaient plu. Au point que j'aurais aimé recommencer, si je l'avais pu et n'avais craint que cela ne fragilise l'équilibre de notre audacieuse équipe.

Telles étaient les pensées qui m'habitaient pendant que nous roulions, tous les trois, vers Kennington Oval, ce 16 mars 1872, et que je tâchais d'enfiler, sans trop l'abîmer, la robe de grande dame qui avait appartenu à ma mère, dans l'espoir de me transformer en l'une des jeunes femmes bien nées venues assister à la finale de la coupe d'Angleterre pour laquelle mes amis s'étaient procuré des billets.

Tout au moins était-ce ce qu'ils m'avaient dit.

– Allez-vous m'aider ou vous contenter de me regarder faire ? les interpellai-je en me démenant pour fermer le haut de ma toilette, malgré les cahots que nous infligeaient les pavés irréguliers.

Tournant la tête, Arsène jeta un coup d'œil à mon dos à moitié nu et répondit avec son impertinence habituelle :

– Si j'ai le choix, te regarder faire...

Sherlock, lui, affichait une sorte de dédain que je lui connaissais bien. Combinée à sa physionomie (un long nez pointu et des cheveux en bataille), cette expression, qui mêlait sévérité et refus de prendre en compte ce qu'il y avait en moi de féminin, lui donnait davantage l'air d'une autruche que du génie de la déduction que j'avais eu le privilège de voir à l'œuvre.

– Eh, si vous voulez que je vous accompagne, tâchez de vous rendre utiles ! Tout de suite !

Aussitôt, mes amis s'appliquèrent à exécuter mes consignes. Ils devaient tirer les deux parties du corsage jusqu'à ce qu'elles se touchent et les maintenir dans cette position le temps de resserrer le cordon. Tandis qu'ils s'y employaient, je percevais, à travers leurs

tâtonnements, ce mélange de précaution et d'émerveillement qui vient quand on découvre soudain comment les autres sont faits.

Enfin, notre fiacre s'arrêta devant l'entrée principale de Kennington Oval. Un instant plus tard, son cocher, qui avait pris à son bord trois adolescents, regarda descendre, sans trahir la moindre surprise, deux messieurs et une dame revêtue d'une robe d'après-midi magnifique, mais lacée de manière pour le moins approximative.

## LE MOT EN TROP

---



Ce qui motivait tout ce tralala était, comme on peut s'en douter, un événement à ne rater sous aucun prétexte : la finale de la coupe d'Angleterre de football. Bien que ce sport fût devenu très en vogue à Londres, j'en ignorais presque tout, sinon qu'il se pratiquait avec un ballon en cuir derrière lequel couraient quelques jeunes gens. Un jeu follement excitant, à en croire Arsène, qui avait organisé cette sortie. Il lui avait suffi de le tester une fois, peut-être deux, pour succomber à son charme, et depuis il ne cessait de chanter ses louanges. Tout en marchant, notre ami évoqua, pêle-mêle, l'art du dribble (manœuvre consistant, sauf erreur, à zigzaguer, balle au pied, au milieu de ses adversaires), les terrains plantés d'herbe rase, les buts, le fait qu'un seul joueur par équipe était autorisé à toucher

le ballon avec les mains, alors que les autres ne pouvaient se servir que de leurs pieds, mais aussi les coups de coude et les charges. « Une vraie bataille ! » conclut-il, tandis que nous arrivions à notre tribune.

Sherlock, qui goûtait plus modérément les joies du sport, se montra moins impressionné par les joueurs lancés à la poursuite du ballon que par la forme du stade (ovale, comme son nom l'annonçait) et celle des gradins, grondant des exclamations du public.

– Je doute que les Anglais s'intéressent longtemps à ce genre de performance, commenta-t-il sobrement, cinq minutes après le début du match.

Arsène, lui, ne pouvait déjà plus détacher ses yeux du terrain. À force d'entendre ses commentaires, Holmes finit par s'intéresser à la partie lui aussi, mais comme s'il s'agissait d'un problème mathématique dont une donnée défiait le calcul : le parcours du ballon.

– Ils devraient se faire davantage de passes... souligna-t-il quand deux joueurs des Royal Engineers tombèrent l'un sur l'autre après avoir essayé de dribbler.

Les Wanderers, eux, faisaient exactement ce que notre ami préconisait, si bien que, moins de quinze minutes après le coup d'envoi, ils parvinrent à marquer.

C'était le premier but que je voyais de ma vie. Si tant est que j'en vis quelque chose : juste avant que le ballon ne finisse dans le filet, tous ceux qui m'entouraient bondirent sur leurs pieds, dressant un mur entre le terrain et moi. Mais ce fut tout de même un moment fort, où je me sentis gagnée par une exaltation aussi inexplicable qu'éphémère.

– On a marqué ! s'exclama Arsène en me prenant dans ses bras.  
Un but pour les Wanderers !

Telle était donc l'équipe que nous soutenions.

– Comment s'appelle l'auteur de ce prodige ? demandai-je au monsieur barbu assis à côté de nous.

– Chequer ! me répondit-il.

L'information déclencha une petite dispute : le but n'avait pas été marqué par Chequer, soutenaient ses voisins, pour la bonne et simple raison que Chequer n'existait pas !

– C'est l'œuvre de Betts, Morton Betts !

– Ah oui ? Alors puis-je savoir pourquoi il est écrit « A. H. Chequer » sur le programme ?!

Le fait était que Morton Betts, auteur de ce but, qui se révélerait décisif, avait décidé de disputer cette finale sous un autre nom. Révélation que le groupe de messieurs considéra, puis commenta avec le plus grand intérêt.

– De grâce, revenons à la partie ! intervint Arsène d'un ton quelque peu véhément.

– Certes, monsieur Carey, certes ! répondis-je.

Toute brève qu'elle était, ma réplique éveilla l'attention des bavards. Peut-être parce que j'étais la seule représentante du sexe féminin dans un rayon de dix yards, mais plus certainement parce que Arsène n'était pas l'homme qui répondait vraiment au nom de Carey – pas plus que Sherlock n'était son frère ou que je n'étais l'épouse de celui-ci. Mes amis et moi avions fait exactement comme l'attaquant des Wanderers : nous avons adopté un nom qui n'était pas le nôtre pour pouvoir, grâce à ce subterfuge, être de la partie. Quelques jours plus tôt, Arsène avait réussi, je ne sais comment, à jeter un œil à la liste des personnes invitées dans la tribune

d'honneur et, coup de chance, il avait découvert que les Carey ne viendraient pas, autrement dit que leurs sièges étaient disponibles.

Voilà pourquoi j'avais discrètement sorti de mon placard (où elle aurait dû rester jusqu'à ce que j'aie l'âge de la porter) cette robe de dame du monde – avec l'inconvénient d'avoir dû l'enfiler dans le fiacre –, et pourquoi l'un des messieurs qui m'avaient entendue prononcer le nom de « Carey » (en l'espèce, mon voisin barbu) me regardait d'un air passablement intrigué.

– Arsène... murmurai-je à mon ami, dès que je m'en aperçus.

Celui-ci garda les yeux rivés au match.

– Sherlock ? tentai-je encore.

Toujours rien. Mes deux amis présentaient des symptômes qu'à dater de ce jour je relèverais chez bien des hommes qu'il me serait donné de côtoyer : champ de vision rétréci au périmètre d'une pelouse, attention focalisée sur les seules destinées d'un ballon en cuir, oubli du reste du monde. Observation qui, moyennant quelques différences (se réduisant souvent à la matière dont la balle était faite), valait hélas aussi pour le cricket, le tennis et le base-ball, comme je pourrais le constater aux États-Unis, où le destin m'enverrait quelques mois plus tard. Un changement dans ma propre trajectoire que, ce jour-là, j'étais loin d'entrevoir.

Jusqu'à la mi-temps, je fis comme si je n'avais pas remarqué la réaction du barbu, mais dès que les joueurs quittèrent le terrain pour se reposer, laissant au public un quart d'heure de liberté, je le vis se tourner de nouveau vers moi, avec l'air de celui qui s'apprête à poser une question. Avant même qu'il ne parle, je sus exactement ce qu'il allait dire : « J'ai cru vous entendre prononcer le nom de Carey... »

– À juste titre, déclarai-je quand ma prémonition se réalisa. Je suis sa sœur.

J'avais parlé avec toute la conviction dont j'étais capable, mais ne pus manquer de voir les sourcils de mon interlocuteur monter d'un cran.

– Comment ça ? M. Carey n'a pas de sœur ! protesta-t-il.

– Mais il a des frères ! intervint Sherlock en glissant son bras sous le mien.

Le visage de notre voisin vira au rouge, et la peau ridée de son front se tendit comme si sa tête se transformait en une barrique prête à exploser.

– Que me chantez-vous ? s'exclama-t-il. Le pauvre Edward est mort il y a deux jours !

– Un bien triste sort ! confirma Lupin en reproduisant le geste de Sherlock avec mon bras libre. Et quelle émotion pendant la cérémonie ! Le jeté de pétales ! L'hommage officiel ! Le drapeau de la Royal Navy !

Pinçant les narines, notre interlocuteur prit une profonde inspiration et sembla réfléchir à ce qu'il convenait de faire. Hésitation dont Arsène profita pour nous tirer de ce faux pas.

– Ainsi va la vie ! lança-t-il. Hélas, nous devons vous laisser, en espérant avoir le plaisir de vous revoir dans de plus heureuses circonstances, monsieur... ?

– Trollhope, grommela le barbu en paraissant avoir du mal à croire ce qu'il voyait.

Mes amis venaient de me soulever, après quoi, moyennant pour moi une rotation de cent quatre-vingts degrés, notre trio tourna les talons. Ce qui, pour finir de surprendre notre voisin, dévoila le laçage tortueux de mon corsage.

– Filons ! Vite ! murmura Arsène en se dirigeant vers la sortie.

– Merci pour le sauvetage, soufflai-je. Mais je crois que je peux marcher toute seule, maintenant.



– Excellente intervention ! renchérit Sherlock. Mais où es-tu allé chercher tous ces détails sur l'enterrement ?

– Bah, ce n'est rien, répliqua modestement Arsène. Disons que... par un heureux hasard... j'étais là.

– Tu connaissais M. Carey ? m'étonnai-je.

– Pas du tout.

– Mais alors que faisais-tu à ses obsèques ?

– Voyons un peu, il y a deux jours, nous étions dimanche... commença Sherlock. Une grosse averse a éclaté aux alentours de quatre heures, à savoir le moment où on célèbre les enterrements au cimetière de West Norwood, dont le sol est particulièrement argileux. À voir jusqu'où montent les traces de terre qui maculent tes souliers, Arsène, je dirais que tu l'as foulé chargé d'un poids passablement lourd.

Lupin s'arrêta net.

– Tu comptes jouer à ça longtemps ? répliqua-t-il, partagé entre l'amusement et l'agacement. Ou puis-je, tout simplement, révéler à Irene, comme je l'ai fait avec toi hier, quel prestigieux travail j'ai trouvé pour arrondir mes fins de mois ?

Sur ce, il me regarda et m'annonça assez sèchement :

– Je suis fossoyeur à l'essai. Deux jours par semaine, une demi-livre par jour. Pas mal, non ? Rien que pour transporter des poids... morts.

– Tu es croque-mort ? Mais depuis quand ? lui demandai-je, ébahie.

Puis, me tournant vers Sherlock, j'ajoutai :

– Tu le savais ?

– Il m'en a touché un mot, oui.

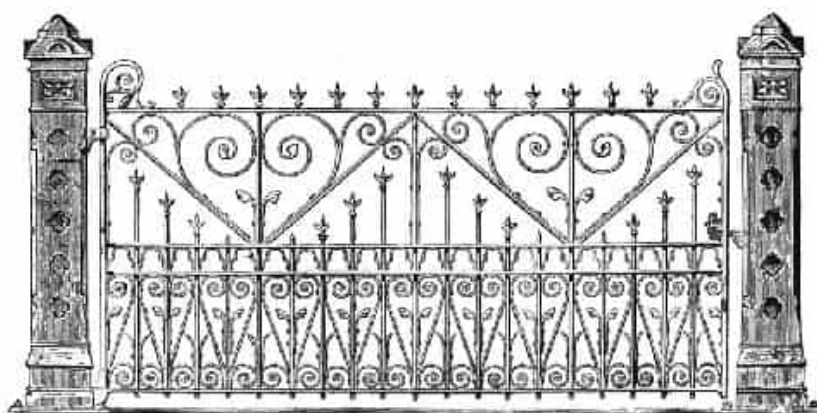
Sifflant entre ses lèvres, Arsène appela notre fiacre. Quand la voiture s'arrêta, il sauta dedans et me tendit la main.

– Pas de panique, Irene, s’esclaffa-t-il. Je l’ai bien lavée !

Puis nous partîmes, laissant derrière nous la finale et le stade, qui avait recommencé à bourdonner.

# LES CHARMES DU JARDINAGE

---



Nous nous fîmes déposer à South Bank, de manière à pouvoir nous promener le long de la Tamise avant de rentrer chez nous. Par un heureux hasard, nous n'habitions pas très loin les uns des autres : Papa et moi résidions à Aldford Street, dans le quartier de Mayfair ; Arsène avait reconduit la location de son minuscule appartement situé juste derrière la *Shackleton Coffee House*, le modeste établissement où mes amis et moi nous retrouvions tous les jours ; enfin, Sherlock vivait avec sa famille dans une petite maison victorienne, légèrement au nord de Covent Garden.

– Ton père parle toujours de déménager ? demanda l'un de mes amis pendant que nous flânions le long du fleuve.

– Moins en ce moment, répondis-je évasivement.

Comme je n'avais aucune prise sur la question, je n'aimais pas beaucoup en discuter.

– Il y a une semaine, il a évoqué l'idée d'aller à Manchester.

– Par tous les bijoux de la Couronne, non ! murmura Sherlock.

– C'est bien ce que je lui ai dit.

– Et Southampton ? s'enquit Arsène. Ne comptait-il travailler avec les chantiers navals ?

– Si, mais ce n'est plus d'actualité, je crois.

J'aperçus un banc et, encore vêtue de la robe de ma mère, m'y assis. Ce faisant, le bas de ma jupe effleura le sol et s'ourla de boue.

– Et à la maison, comment est-il ? demanda encore Arsène. Toujours aussi... triste ?

– Un peu moins. Depuis quelque temps, il ne rappelle plus, à tout propos, comment Maman faisait ceci ou cela, ou ce qu'elle voulait. Et récemment, il a demandé qu'on vide ses armoires... d'où la robe que je porte aujourd'hui. Un bon signe, je pense.

Sherlock ramassa un caillou.

– Mon frère est toujours à Londres, déclara-t-il de but en blanc. Depuis un bon mois, désormais.

– Ça n'a pas l'air de t'enchanter, commentai-je.

– Je dors mal, répliqua-t-il mystérieusement.

– Vous devez partager la même chambre ? s'enquit Arsène.

– Comme la cohabitation s'est révélée, disons... impossible, je lui ai cédé la mienne, expliqua notre ami avec une moue d'amertume. Je n'ai pas très envie de le voir, et lui ne recherche pas davantage ma compagnie.

Holmes eut un regard étrange dans lequel je crus déceler, outre de l'agacement, une pointe de tristesse.

– De toute façon, il ne restera plus très longtemps, ajouta-t-il. Et on est parfaitement bien dans notre jardin !

Sherlock lança le caillou au ras de l'eau, et celui-ci ricocha plusieurs fois avant de s'enfoncer dans les profondeurs limoneuses de la Tamise. Constatant que notre conversation s'enlisait, elle aussi, nous nous séparâmes en nous donnant rendez-vous pour le lendemain.

Comme Sherlock avait une course à faire près de Berkeley Square, dans mon quartier, nous repartîmes ensemble. Pendant une bonne partie du trajet, il marcha, mains dans le dos, sans dire un mot.

– Quelque chose te tracasse ? lui demandai-je pour le faire sortir du bois.

– Pas plus que ça.

– En voilà une réponse !

– C'est pourtant vrai, confirma-t-il, surpris.

– Peut-être, mais quel encouragement pour la personne qui cherche à discuter avec toi !

– Tu veux parler avec moi ?

– Bonté divine ! Bien sûr que je veux parler avec toi, Holmes ! Comme le font tous les gens qui se considèrent comme des amis !

– Ce qui n'est pas notre cas.

– Ah non ?

– Non.

D'un doigt, il désigna ma robe souillée, puis sa veste élégante, mais élimée.

– Je te rappelle que je suis M. Carey. Et toi, sa charmante épouse...

Je m'étranglai de rire.

– Ça te plairait ?

– Oh que non. Je suis farouchement opposé au mariage. Pour un tas de raisons des plus valables.

Quand nous arrivâmes au croisement entre Chesterfield Hill et Hay's Mews, je déposai un baiser rapide sur chacune de ses joues, et lui pressa une main ferme dans mon dos.

– À demain, Holmes.

– Bonne soirée, madame Carey.

Je m'éloignai avec l'impression qu'il avait encore quelque chose à me dire sans être parvenu à le faire et, toute à mes obscures réflexions, parcourus les dernières centaines de mètres qui me séparaient de chez moi. Arrivée devant notre grille, je tendis machinalement la main pour l'ouvrir, mais quelqu'un me devança.

– Merci ! dis-je sans réfléchir, avant de lever les yeux sur un jeune homme aux cheveux blonds, à peine plus grand que moi et au sourire magnifique.

– Mademoiselle Irene, je présume ? répliqua le fascinant inconnu. Permettez-moi de me présenter. Je m'appelle Paul. Paul Lettrieve.

– Enchantée... Paul ! répondis-je en lui tendant la main.

Mais il ne put la prendre.

– Désolé, je suis plein de terre, s'excusa-t-il. À ce propos, il semblerait qu'il y ait beaucoup à faire dans votre jardin !

Soudain, je me souvins d'une récente initiative de Papa : dans son élan printanier de remise en ordre de toute notre maison, il avait fait paraître une annonce pour recruter une personne qui puisse s'occuper du jardin, lequel, au cours de l'année écoulée (et pour nous passablement tumultueuse), s'était transformé en vaste espace inculte, à mi-chemin entre la jungle et la steppe désolée.

– Beaucoup, oui... répondis-je en devinant qu'il s'agissait du candidat que Papa avait retenu.

Nous nous saluâmes et, souriant à l'idée que je le reverrais les jours suivants, je me dirigeai vers la maison. Juste avant d'entrer, je lui lançai un coup d'œil et constatai que lui aussi me regardait. Immédiatement, je baissai les yeux et, comme mordue par un serpent, me ruai à l'intérieur. Trop tard : chacun de nous avait remarqué la curiosité de l'autre. *Ç'aurait pu être pire*, me dis-je en gravissant les marches de l'escalier quatre à quatre.

Le jardinage était l'une des activités les plus indiquées pour les jeunes filles de bonne famille, me rappelai-je. Eh bien, pour une fois, je n'avais rien contre le fait de me conformer aux usages !

# UN CUISINIER, UN SAVETIER ET UNE FLÈCHE

---



Assis au creux de son fauteuil, dans le coin de la *Shackleton Coffee House* que nous avons concrètement fait nôtre, Holmes affichait un air de chien battu. Ses yeux étaient tournés vers la fenêtre, mais donnaient l'impression de ne rien voir, et il attendit que je m'assoie en face de lui pour prendre acte de ma présence.

– Celle-ci aussi vient de ta mère, pas vrai ? Très élégante, jugea-t-il en continuant à fixer la fenêtre.

– Pardon ?

– Ta robe. Elle est légèrement trop courte, et jamais tu n'aurais choisi cette couleur. Mais elle te va très bien.



Holmes dans toute sa splendeur. Incapable de faire un compliment sans que son destinataire ne se demande si, tout au fond de lui, il ne regrettait pas d'avoir parlé. Comme si le fait d'adresser un mot plaisant, voire gentil à une amie risquait d'ouvrir la voie à toute une série de futilités : un retour de politesse ou quelque autre attention inutile.

Tout autre jour, je lui aurais fait connaître le fond de ma pensée en le priant, par exemple, d'enlever ses pieds de la table basse, où il venait de les poser à grand bruit. Je me serais moquée de lui ou, si je m'étais sentie d'humeur particulièrement perfide, je lui aurais parlé du trou dans sa semelle gauche dont la réparation lui paraissait apparemment inutile. Ou trop chère, qui sait...

En aucun cas je ne devais oublier que, de nous trois, c'était moi qui bénéficiais du mode de vie le plus aisé. Leopold, qui m'avait élevée, était ce que l'on peut tranquillement appeler un millionnaire. (Et il semblait que mon vrai père, dont j'ignorais presque tout, ait occupé, d'une certaine manière, une position plus privilégiée encore.)

La famille maternelle d'Arsène était riche, elle aussi, et de sang noble, mais il ne voulait rien avoir à faire avec elle. Il préférait suivre la voie de Théophraste, son père, qui cumulait les talents de gymnaste (pendant de nombreuses années, il avait été acrobate de cirque), d'expert en arts martiaux et, à ses heures, de cambrioleur chez des particuliers. Trois spécialités qu'il avait malheureusement enseignées à son fils, avant que leurs chemins ne se séparent. De fait, depuis presque six mois, Lupin vivait seul, dans une chambre de Marshall Street, où on le connaissait sous le nom d'Auguste Papon, extravagant représentant de commerce. Et, pour payer son loyer, il multipliait les petits boulots, dont celui, tout récent, de fossoyeur.

Sherlock, lui, se trouvait dans une position plus délicate. C'était Mycroft, son frère aîné, qui rapportait le plus gros de l'argent nécessaire à faire vivre leur famille : tout en préparant un doctorat (financé par une bourse) au Brasenose College d'Oxford, il travaillait déjà pour l'État, entamant ce qui s'annonçait comme une brillante carrière. Leur mère, pour sa part, effectuait des travaux de couture pour des dames de sa connaissance, si bien que Sherlock devait, de temps à autre, garder Violet, sa petite sœur, à laquelle il était très attaché. Quant au père, dont je savais seulement qu'il était mort dix ans plus tôt et dont mon ami ne parlait jamais, il semblait être le grand absent du tableau.

À ma connaissance, Arsène n'avait jamais fréquenté l'école, mais Sherlock, lui, effectuait sa seconde année à St Paul's School, après une enfance passée dans divers pays d'Europe pour les besoins du travail de son père. Informations pour le moins vagues, car, dès que j'effleurais le sujet, mon ami se retranchait dans un silence obstiné.

À la différence de Sherlock, Arsène n'avait aucune réticence à parler d'argent. Toujours en quête d'un moyen de gagner une livre, il était tout aussi pressé de la dépenser. Jamais lui ou Sherlock n'avaient profité de notre amitié et de la position de mon père pour tenter d'améliorer leur situation. Attitude fort honorable, je le reconnaissais, mais qui, d'un point de vue pratique, m'empêchait de les aider.

Quoi qu'il en soit, comprenant que ce jour-là ne ressemblait pas à un autre (Sherlock paraissait particulièrement sombre et, si j'en croyais ses propos de la veille, confronté à une situation vraiment difficile), je renonçai aussi bien à l'enguirlander qu'à me moquer de ses semelles trouées. Au lieu de cela, j'optai pour la douceur, au risque de le surprendre.

– Merci, Sherlock, répondis-je en caressant l’une de ses mains. C’est très gentil.

Mon ami me regarda comme si je lui avais envoyé une décharge électrique. Comme si je n’étais plus moi et qu’il n’était plus lui. Une partie de notre amitié triangulaire reposait sur un accord tacite : chacun de nous se comportait exactement comme il le sentait, quitte à se montrer mal élevé s’il n’était pas dans un bon jour (ce qui arrivait souvent), sans que personne ne s’en formalise.

Ma réponse poussa donc Sherlock à abandonner ses réflexions pour m’examiner de près, en quête d’un quelconque détail permettant d’expliquer mon étonnante indulgence. Ce faisant, il ressemblait moins à un ami quelque peu troublé qu’à un boucher évaluant la qualité du quartier de bœuf qu’on vient de lui apporter.

– Détends-toi, Sherlock. Tout va bien : aucun problème à l’horizon ! Et de ton côté ?

– Pas de problème non plus, répliqua-t-il en arquant un sourcil. Malheureusement...

– Ton frère ?

– Il est toujours là.

– Et toi ?

– Toujours dehors, dans le jardin.

Il s’était aménagé un lit de fortune dans la cabane à outils, m’expliqua-t-il, arrangement qui le satisfaisait pleinement, si l’on excluait l’inconfort de devoir coucher par terre. Quand je voulus savoir pourquoi il refusait de dormir dans la maison tant que son frère était là, il me répondit d’un ton glacial :

– Pour ne pas lui donner cette satisfaction.

Des quelques mots qu’il ajouta, j’en vins à penser qu’il s’était passé une chose grave entre son frère et lui. Ou le contraire : que peut-être rien de tel n’avait jamais eu lieu. Je n’étais pas experte en

relations familiales, mais j'avais cru déceler une cause commune aux crispations et au désarroi qui le prenaient chaque fois que nous abordions, même en passant, un sujet ayant trait, de près ou de loin, à ses proches.

Ce que j'avais considéré, de prime abord, comme de simples frictions entre deux frères aux tempéraments et aux goûts différents avait peut-être des racines plus profondes, liées à la position que chacun d'eux occupait dans la famille. Tous les choix de Mycroft étaient dictés par ses espoirs de carrière et de réussite, alors que Sherlock, pour des raisons bien à lui, semblait se plaisir à prendre l'école de haut, avec crânerie, même. Quand je songe aujourd'hui à la voie dans laquelle mon ami s'engagea, qui le révéla comme l'un des esprits les plus géniaux de notre époque et un détective unique – tenant le combat contre le crime comme rien d'autre qu'un grand jeu permettant de se soustraire à la sombre étreinte de l'ennui –, je tends à penser qu'à cette période, la figure de son frère devenait de plus en plus oppressante pour lui. Mycroft subvenait aux besoins de sa famille, mais brillait par son absence (comme leur père, du temps où Sherlock était enfant), tandis que son cadet se chargeait de tâches plus courantes et moins glorieuses, comme s'occuper de Violet ou aller acheter le thé à l'épicerie.

Mais ce jour-là, à la *Shackleton Coffee House*, je ne pouvais songer à exprimer ces pensées, encore bien trop vagues et tâtonnantes. Pas moins qu'indiscrètes, puisque ces questions ne me regardaient pas. Je n'avais jamais encouragé mes amis à me faire des confidences, pas plus qu'eux ne m'en avaient réclamé. Notre amitié s'épanouissait au sein d'un espace balisé, au-delà duquel s'étendaient des territoires inconnus, qui, pour notre trio, n'existaient tout bonnement pas. Un peu comme si toutes nos rencontres se déroulaient dans un parc délimité par une clôture.

Et à propos de parc...

– Mon père a embauché un jardinier, annonçai-je pour relancer la conversation.

– Ah oui ? souffla Sherlock.

– Du nom de Paul. Très beau garçon.

– En quoi cela l'aide-t-il dans son métier ?

– Bah, je n'en sais rien, répondis-je en haussant les épaules. Je précise juste qu'il est agréable à regarder.

– « Agréable à regarder » ? Tu parles d'un homme ou d'une potiche ?

– Arrête, Holmes ! Tu vois très bien ce que je veux dire, à savoir que celui qui va planter des pivoines dans nos haies n'est pas un gros bonhomme à l'haleine puante !

– Les pivoines ne poussent pas dans les haies, rétorqua-t-il. Et on ne les plante pas en cette saison.

– Insupportable ! m'écriai-je. Tu es vraiment insupportable !

Je regardai autour de moi en quête de réconfort, mais Arsène n'était pas là, et je n'osais pas demander à Sherlock s'il savait où il se trouvait. La *Shackleton* était à moitié vide. Il faisait si beau dehors que de nombreux Londoniens en avaient profité pour s'accorder une promenade. À croire que Sherlock et moi, deux adolescents à la mine renfrognée et aux pensées nébuleuses, étions les seuls à vouloir passer l'après-midi enfermés au fond d'un café.

Puis, tout à coup, je compris.

– Ce que je peux être bête ! m'exclamai-je à voix haute.

Sherlock me dévisagea. Avec un regard qui me confirma que j'avais vu juste. Il était si transparent, en particulier dans ce qu'il essayait de cacher, que pour un peu j'en aurais ri. Sherlock Holmes ne souffrait pas de sa mésentente avec son frère ni des nuits qu'il passait dans sa cabane. Il ne se tourmentait pas de quelque chose

en lien avec moi ou avec notre trio. Ou plutôt si, mais sans garder en lui des pensées qu'il n'arrivait pas à me dire. Non, rien de tout cela ! Toutes ces inquiétudes n'étaient que celles d'une gamine, les impressions relevées ici et là par une adolescente qui grandissait à toute vitesse. Sherlock Holmes, très simplement, s'ennuyait. Sans la présence d'Arsène, qui disparaissait de la circulation deux jours par semaine, et faute de défi ou aventure à affronter, comme une autre finale de football à suivre sous une fausse identité, l'ombre longue de l'inactivité mentale s'était emparée de lui. Il était comme une mouche prise dans une toile d'araignée, à cette différence que l'araignée, c'était lui. Dès lors, incapable aussi bien de se libérer que de se dévorer, il se contentait de regarder par la fenêtre, médusé, le soleil qui brillait pour le bonheur de tous, sauf le sien.

– Tu as besoin de t'occuper, lui dis-je.

– J'ai plutôt besoin qu'une chose survienne dont je puisse m'occuper, rectifia mon compagnon.

De fait, une chose se présentait, Sherlock l'accueillait, l'analysait et la démontait. Mais jamais le contraire.

Surtout quand il était de cette humeur.

– Laisse-moi te montrer à quoi servent les amis ! lui lançai-je en me levant.

– Si tu crois pouvoir me convaincre de t'aider à ranger tes armoires...

– Ça t'amuserait, pourtant, le taquinai-je en souriant.

Puis je me mis en quête de ce qui était la source même de toute aventure. La carte de tout trésor londonien. La boussole de notre trio. Voire son oracle.

*Le Times.*

J'en trouvai un exemplaire, presque en lambeaux, sur un petit divan à l'autre bout de la pièce. Je le pris, l'étais devant moi et

survolai les colonnes de la première page avant de passer aux entrefilets, morceaux de choix que Sherlock m'avait appris à apprécier.

– Tu sais quoi ? l'interpellai-je en regagnant notre table isolée. Les Wanderers ont gagné le championnat, hier, grâce à leur premier et unique but : un à zéro. Bref, on n'a rien raté. Si ce n'est l'occasion de s'ennuyer, peut-être... Pourquoi rester jusqu'au bout s'il ne se passe plus rien ? Mieux vaut aller au théâtre qu'au stade, tu ne crois pas ?

– Certes, toi et moi préférons Shakespeare au spectacle de gaillards en caleçon courant derrière un ballon. Mais je comprends ce qui attire les gens qui s'entassent sur ces gradins : l'imprévu ! commenta mon ami. Quand tu assistes à une pièce de théâtre, tu te trouves face à la représentation d'un texte dont la fin est déjà écrite. Quelle sera-t-elle ? C'est ce que tu t'efforces de deviner en essayant d'imaginer comment évoluera l'histoire, mais une chose est sûre : avant de quitter la salle, tu auras ri ou tu auras pleuré. Dans un stade, tu ignores complètement ce qui t'attend. Tu paies aussi pour risquer de rester sur ta faim.

– Si ton intention est de m'inviter au théâtre du Globe, tu peux certainement mieux faire, répliquai-je en continuant à parcourir ma page du *Times*.

– Tu viendrais ?

– Donne-toi un peu plus de mal.

Une étincelle brilla dans les yeux extrêmement attentifs de mon ami. Et déjà, je regrettai ce que j'avais dit. Mort, trahison et effusions de sang pour la conquête du pouvoir : voilà ce à quoi j'aurais droit si j'acceptais d'aller voir *Macbeth*, *Hamlet* ou *Henry V*. Épreuves qui m'intéressaient d'autant moins que, d'une certaine manière et sans que je l'aie choisi, elles ne m'étaient pas étrangères.

Alors même que je tentais de chasser de ma tête le terrible souvenir de la révélation que ma vraie mère m'avait faite – à savoir que ma naissance, puis mon adoption par les Adler étaient liées à d'obscurcs luttes de pouvoir dans le royaume de Bohême –, je découvris exactement le genre de nouvelle que je cherchais.

– Ah, voici une pépite, Holmes ! m'exclamai-je. L'une de ces nouvelles dont nous raffolons ! Écoute ça : *M. Archer, modeste savetier dans un quartier peu fréquentable, aurait agressé le grand cuisinier français du Bingley's Hotel en lui décochant... une flèche dans le dos !*

– Non ?! s'émerveilla Sherlock Holmes.

– Eh si : un dénommé Archer qui, si étonnant que cela puisse paraître, blesse quelqu'un avec une flèche ! Mais ce n'est pas tout : il semblerait que notre homme ait été retrouvé à South Bank, ivre mort et l'arc encore en main. Il a eu beau jurer n'avoir jamais vu ni l'arme ni la victime, il n'en a pas moins été coffré.

– Surprenant, confirma Sherlock. Pas d'autre précision ?

– Malheureusement, non, répondis-je.

Peu importe, j'avais obtenu ce que je voulais : les engrenages du cerveau de mon ami s'étaient mis en branle et, à suivre le mouvement de ses pupilles, j'avais l'impression d'assister à l'opération de tri entre hypothèses sérieuses et farfelues à laquelle il se livrait.

– Affaire sentimentale ? tentai-je dans l'espoir de participer à ses cogitations.

– Difficile à dire. Il faudrait savoir où ce M. Archer habitait, mais... comme ça, spontanément, je dirais que la différence sociale est tout de même grande entre lui et la victime. Le *Bingley's* est un établissement très ancien et très prestigieux, donc, mieux vaut avoir des relations pour s'y faire embaucher... Le chef est français ?



– Apparemment.

– Le nom d'Archer, même s'il existe en France, est plus répandu en Angleterre, donc pas de lien sur ce plan-là non plus...

– D'après le *Times*, il exerce le métier de « savetier dans un quartier peu fréquentable »...

– Qui sait s'il ne s'agit pas d'un détail pittoresque ajouté par le journaliste pour rendre l'histoire plus intéressante. Cela étant...

– Le simple fait qu'un homme du nom d'Archer agresse quelqu'un avec un arc suffit à la rendre originale... soulignai-je.

– Tu as raison. Il n'y a pas lieu d'en rajouter. Donc le suspect travaille dans une partie de la ville où l'on peut faire réparer ses chaussures à bas prix...

Désignant la semelle trouée de mon ami, je suggérai en exhibant une poignée de pennies :

– Pourquoi ne pas aller poser quelques questions sur place ?

Peu après, nous montâmes dans l'omnibus qui se rendait à Tottenham Court Road, d'où nous comptons gagner Shoreditch, quartier aux nombreuses échoppes de cordonniers et de savetiers.

## UN SAUT À SHOREDITCH

---



L'après-midi que nous passâmes sur les traces du mystérieux archer du *Bingley's* fut très agréable. *Primo*, parce qu'au bout d'un moment la lueur que j'avais vue si souvent briller dans les yeux de Sherlock se ralluma, *secundo*, parce que, pour une fois, le fait divers qui avait retenu notre attention présentait un côté amusant, pour ne pas dire farfelu : l'idéal pour se distraire pendant quelques heures !

Quand nous arrivâmes à Shoreditch, je regrettai le choix de ma robe : chaque fois que je traversais une rue, je devais la relever presque jusqu'aux genoux pour ne pas traîner dans mon sillage les déchets malodorants qui jonchaient la chaussée. Jusqu'au moment où je pus, contre un penny, acheter chez un boutiquier d'Old Street deux épingles à nourrice qui me permirent de remonter le bas de ma

jupe et, les mains à nouveau libres, de poursuivre mon chemin. Le tout sous le regard aussi intrigué que désapprobateur de Sherlock.

Comme cela arrive souvent dans les quartiers populaires (parmi lesquels on pouvait, assurément, ranger Shoreditch), la nouvelle des méfaits de M. Archer avait non seulement fait le tour des échoppes, mais d'ores et déjà pris un tour épique. Au lieu d'une flèche, il en avait tiré trois, cinq, tout un carquois ! Et les victimes étaient une bonne douzaine, indiennes ou noires... sans que personne ne cite, parmi elles, un grand cuisinier français.

L'établi délabré sur lequel M. Archer réparait habituellement les chaussures était entouré d'une telle foule qu'il nous fut impossible d'en approcher. Dès lors, nous nous rendîmes dans l'atelier d'un confrère, situé un peu plus loin, pour y poser nos questions les plus indiscrètes.

« Quel genre d'homme est M. Archer ? » fut la première d'entre elles.

Tranquille, pour ne pas dire ennuyeux. Un petit bonhomme qui travaillait peu, mais dignement, répondirent les personnes qui se trouvaient là.

– Il répétait sans cesse qu'un jour il quitterait Londres, ce « tas de boue » pour reprendre ses mots. Mais il n'a pas réussi à se décider... Sûrement pour échapper à la honte de regagner sa chaumière, dans le Dorset, plus pauvre encore que lorsqu'il en était parti, persifla le patron de la boutique.

Tout en parlant, celui-ci ressemblait le soulier de Sherlock qui, assis dans un fauteuil en rotin comme sur le trône du Danemark, l'écoutait sans mot dire.

À ce compte-là, devait raisonner Archer, mieux valait encore moisir en ville.

L'arc et les flèches demeuraient, quant à eux, un mystère. Non seulement personne ne savait qu'il possédait un tel équipement, mais il n'était pas le genre d'homme à s'en servir, même pour s'amuser un jour de foire. Il buvait volontiers, ça oui, confirmèrent de nombreuses personnes du quartier, mais qui ne l'aurait pas fait quand l'occasion s'en présentait ?

Enfin, aucune information n'attesta d'un quelconque rapport entre lui et le chef du *Bingley's*. Jamais on n'avait vu un grand cuisinier dans les parages, et jamais de sa vie Archer n'avait mis les pieds dans un véritable restaurant.

Conclusion ? Que ressortait-il de ce premier tour d'horizon ?

Que cette affaire constituait un vrai mystère, à savoir... exactement ce dont nous avons besoin !

Quand nous rentrâmes, en omnibus, serrés comme des sardines (ce qui valait toujours mieux, à mes yeux, que de disparaître sous terre à bord d'un wagon du métropolitain), Sherlock et moi nous réjouîmes à l'idée de partager ces découvertes avec Arsène. L'étrange histoire du savetier Archer l'encouragerait sûrement à formuler d'audacieuses hypothèses, comme il aimait à le faire. D'autant que le malheureux chef était l'un de ses compatriotes, ce qui, à coup sûr, enflammerait son imagination.

Au lieu de me saluer au coin de rue habituel, Sherlock me raccompagna jusque chez moi. Pour pouvoir discuter de ce fait divers jusqu'à la dernière seconde, pensai-je, jusqu'au moment où je le vis scruter mon jardin dans l'espoir, selon toute vraisemblance, d'apercevoir le fameux Paul.

Se pouvait-il que Sherlock Holmes se sente, d'une manière ou d'une autre, jaloux ? L'idée me fit sourire, mais je m'empressai de la chasser, préférant penser qu'il se montrait gentil, voire un brin protecteur.

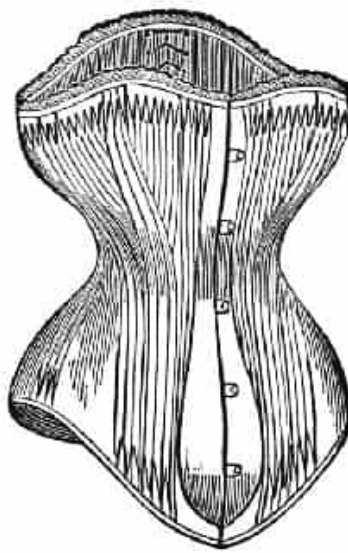
– À demain ! lui lançai-je depuis la grille. Continue à réfléchir à notre étrange Guillaume Tell, d'accord ?

– Entendu, madame Carey ! me salua-t-il.

Décidément, il semblait bien se plaire dans le rôle de mon mari.

## TRI DE PRINTEMPS

---



Les rideaux de ma chambre étaient épais, taillés dans une soie plissée portant un nom oriental que je n'arrivais jamais à retenir. Au moment de me coucher, je faisais courir leurs anneaux le long de leur tringle, produisant ce qui ressemblait à un bruit d'artillerie, et la pièce semblait dans le noir. Puis je me glissais entre mes draps et imaginais que les silhouettes sombres autour de moi étaient celles non pas de mes meubles, mais des maisons de quelque lointaine cité exotique, avant de plonger dans un profond sommeil.

Cette nuit-là, je fis un rêve très inquiétant. Je grimpais dans un arbre, d'une espèce ou d'une autre, à l'intérieur d'un jardin public qui pouvait être aussi bien celui des Tuileries que Hyde Park. Mes amis étaient là, eux aussi, quelques branches plus haut, et progressaient sans difficulté. Nous étions pieds nus, tous les trois, et, quand bien même cette aventure n'avait pas la moindre réalité, je sentais la rugosité de l'écorce sous ma peau.

Nous devions faire vite. J'ignore pourquoi, mais parvenir au sommet était d'une importance vitale. Comme toujours dans mes rêves, mes gestes étaient lents et lourds, et, agitée par un vent mauvais, ma robe ne cessait de se prendre dans les branches. Pourquoi diable avais-je choisi d'en porter une avec une jupe aussi ample ? me demandai-je.

À un moment, je pris conscience de la présence de quelqu'un plus bas. Un garçon qui escaladait le même arbre rapidement. Semblable à celui d'un lynx, son visage m'était familier, même si en réalité je ne le connaissais pas. L'inconnu montait, montait, et j'essayais d'en faire autant, de coincer ma robe entre mes genoux et de m'éloigner de son visage qui ne me disait rien qui vaille. Sans succès, alors même que Sherlock et Arsène me criaient de me dépêcher...

Soudain, une branche cassa. Pas celle à laquelle je me tenais, mais ce fut moi qui tombai en déchirant ma jupe. Je me réveillai en sursaut, dans mon lit, les bras serrés autour d'une robe de ma mère. D'un geste, je la jetai par terre puis promenai un regard consterné sur les effets de Geneviève entassés un peu partout : la table de chevet, les causeuses et tous les petits fauteuils qui meublaient ma chambre.

*Maintenant ça suffit !* décidai-je en pensant à mon rêve et à la manière dont ces toilettes m'empoisonnaient la vie. L'heure était

venue de mettre de l'ordre dans ce chaos !

– Papa ! lançai-je à mon père en descendant prendre mon petit déjeuner.

Celui-ci baissa son journal, m'adressa un chaleureux sourire et reçut une bise sur une joue. Je m'assis à la petite table, en face de lui, puis lui demandai :

– Y a-t-il du nouveau à propos du crime de l'archer ?

À voir le regard interrogateur que Leopold me lança, au-dessus de sa page, il n'avait manifestement pas lu l'entrefilet paru la veille.

L'entrée de M. Nelson, au même instant, me permit de changer de sujet – de fait, la dernière chose que je voulais était inquiéter mon père.

– Bonjour, Horatio ! dis-je à notre gigantesque majordome d'une voix enjouée.

– Mademoiselle Irene ! Avez-vous passé une bonne nuit ?

– Tu tombes bien ! continuai-je. Sache que je me suis décidée.

– Fort bien, mademoiselle. À quoi exactement ?

– Aujourd'hui, je vais trier une fois pour toutes les robes de ma mère.

– Sage initiative, mademoiselle... me félicita-t-il sur un ton dans lequel pointait un brin de scepticisme, comme s'il doutait que j'aie au bout de mon projet. Dois-je demander à Mlle Fowler de se libérer ?

– Non, non ! Je compte m'en charger toute seule.

Mes deux compagnons échangèrent un regard qui ne m'échappa pas. Puis Horatio exécuta la plus parfaite des courbettes, et mon père fit disparaître sa moustache légèrement relevée derrière son journal.

*Ah, les hommes !* me dis-je.



Je finis très rapidement de manger, puis regagnai ma chambre. Là, j'écartai les rideaux, ouvris grand les fenêtres et laissai entrer les bruits de la ville, reconnaissables entre tous. Qu'est-ce qui m'avait pris ?

Difficile à dire précisément, mais, depuis deux jours, j'étais mal à l'aise dans mes vêtements, gêne qui, à en croire le cauchemar de l'arbre, troublait mes nuits aussi.

D'un pas hésitant, je me plaçai devant mon miroir et, pour une fois, m'efforçai de regarder non pas seulement mes yeux et les taches de rousseur qui s'étendaient juste en dessous, mais tout mon corps. Ce que je voyais était bien moi, la fille que je connaissais par cœur, légèrement grandie, c'est vrai, mais parfaitement familière, tout en muscles et en nerfs.

Et pourtant... je n'entrais plus dans mes vêtements. Mes bons vieux vêtements confortables et habituels. À la taille et au niveau de la nuque, ils fermaient sans problème, mais tiraient aux épaules et aux hanches, comme si, du jour au lendemain, ils avaient rétréci à certains endroits. Quant aux habits de Maman, tout au moins ceux qui me semblaient portables sans que je coure le risque de ressembler à une meringue, ils m'allaient à merveille, tout en étant un peu courts aux poignets et aux chevilles, comme Sherlock me l'avait fait observer.

Je passai toute la matinée en essayages, voire réessayages, à lacer puis délacer, tandis que mes rideaux ondulaient au gré de la brise printanière. Je glissais d'une jupe dans une autre, enfilais un corset, le repoussais et m'emparais du suivant. Sans me regarder ou presque pour ne pas perdre de temps. Et, petit à petit, les vêtements qu'avaient contenus mon armoire et celle de ma mère venaient à former trois tas, de plus en plus informes : les habits dans lesquels je n'entrais plus, ceux qui m'allaient, mais dont mes bras et mes

jambes dépassaient telles les pattes d'un échassier, et ceux que je ne comptais même pas essayer, faute de vouloir me transformer en lustre ou de souhaiter devenir la proie du vent pendant que j'escaladeraï un arbre en compagnie de mes amis.

J'allais vite et, plus les tas grossissaient, plus j'étais contente. Mais une chose était claire, de plus en plus claire, même : il restait si peu de vêtements à ma taille que je devrais confier un certain nombre de robes à une couturière pour qu'elle les ajuste.

Je réfléchissais à la question, quand j'entendis quelqu'un siffloter à l'extérieur. Intriguée, je me penchai à la fenêtre telle que j'étais, à savoir vêtue d'un corsage et d'une jupe dépareillés, et découvris Paul qui jardinait en contrebas. *Épatant !* me dis-je en me penchant davantage. Notre nouvel employé était venu avec une brouette pleine d'outils flambant neufs : houe, bêche, pelle, faux, binette et deux modèles de râteau.

Après avoir éliminé les mauvaises herbes les plus hautes et vigoureuses, il paraissait s'interroger, mains sur les hanches, sur ce qu'il convenait de faire ensuite... Alors même que je l'observais, il se tourna vers moi, m'aperçut et me salua.

Dieu sait pourquoi, je bondis en arrière et, surprenant mon reflet dans la glace, constatai que mes joues avaient pris une couleur aussi vive que celle de mes cheveux roux...

Jetant un nouveau coup d'œil au jardin, sans pointer le nez cette fois, je ne vis plus que le dos du jeune homme, qui s'était mis à biner.

*Mince !* me dis-je juste avant d'éclater de rire.

Si, lorsque je me tenais près de la fenêtre, je pouvais le voir, cela signifiait que l'inverse était vrai aussi et que, pendant toute la matinée, il avait assisté au spectacle de l'abeille Irene vibronnant d'un tas de vêtements à l'autre... Dès lors, quelle idée avait-il pu se

faire de moi ? Facile : celle d'une jeune bêcheuse dont le seul souci était de s'habiller à la dernière mode.

– Désolée, Paul, on ne peut pas en rester là... déclarai-je à mon reflet dans le miroir.

Je devais trouver un moyen de redorer mon blason. J'essayai, en coup de vent, les dernières robes, enfilai un pantalon en futaine et un chandail qui avaient appartenu à mon père (heureusement, je savais où il conservait ses vêtements de jeune homme), puis appelai M. Nelson et Mlle Fowler pour leur faire part de mes intentions.

– Ces toilettes... on jette ! déclarai-je sur un ton qui n'admettait pas de discussion.

Voyant les yeux de notre cuisinière s'arrondir, j'ajoutai :

– Mais vous pouvez les prendre, si elles vous plaisent.

Puis je passai aux deux autres tas.

– Celles-ci sont à rallonger, donc on les garde... Quant à celles-là... elles ne me vont plus, allez savoir pourquoi. Peut-être le tissu n'était-il pas de bonne qualité et...

– Hum... toussota M. Nelson.

D'un geste je me retournai.

– Qu'est-ce qui te fait rire, Horatio ?

– Rien, mademoiselle Irene. Absolument rien. Assurément, ces étoffes ne valaient pas grand-chose et elles ont quelque peu... rétréci, avec le temps.

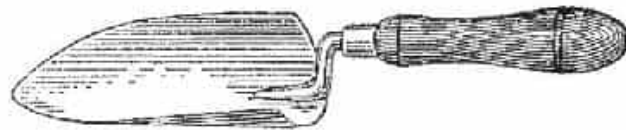
– Voilà ! m'exclamai-je, plus décidée que jamais à nier l'évidence, à savoir que j'avais grandi bien plus que je ne voulais l'admettre.

Enfin, j'attrapai une casquette de chasse de Papa, suspendue à une patère dans l'entrée, et, vêtue pile comme il le fallait, autrement dit en homme, confortablement et, pour le coup, sans la moindre élégance, je descendis dans le jardin avec la ferme intention d'aider

Paul à réintroduire de l'ordre dans ce qui était devenu un champ de bataille. Ce qui serait aussi l'occasion de lui montrer que, s'il en était venu à se faire certaines idées sur moi, elles étaient le fruit d'un simple malentendu. De fait, je savais parfaitement pousser une brouette, tailler une haie ou un rosier grimpant, en un mot m'acquitter de chacune des tâches qu'il y avait à accomplir.

# L'AFFAIRE DES COUPABLES NON COUPABLES

---



La nouvelle était de celles qu'on ne saurait rater. Et, coup de chance, mes amis ne passèrent pas à côté.

Lorsqu'ils vinrent me chercher, ils me trouvèrent accroupie au milieu de la broussaille, maculée de terre de la tête aux pieds, mais étonnamment contente.

– Hé, mademoiselle la jardinière ! m'appela Arsène quand il m'eut reconnue.

Mon ami avait bronzé et affichait un sourire éblouissant. Il portait une belle chemise blanche, un pantalon étroit et ses habituels souliers chics (de fait, les seuls qu'il possédait). À côté de lui se tenait un Sherlock quelque peu chiffonné, ébouriffé, et, alors même

qu'il était plus grand que Lupin, légèrement voûté, comme une fenêtre basculante dont le mécanisme se serait bloqué.

– Salut, les garçons ! répondis-je en agitant la binette avec laquelle je m'appliquais à cribler de trous le coin du jardin que Paul m'avait confié.

– Je me trompe ou ce massif était bien mieux avant que tu ne t'y attaques ? ironisa Arsène. Tu te rappelles, Sherlock ? Il y avait un tapis de primevères jaunes... ou étaient-ce des crocus ?

Sherlock eut un sourire oblique. Au même instant, Paul apparut au coin de la maison. Il avait retroussé les manches de sa chemise au-dessus de ses coudes et transportait une caisse de rhododendrons dont il comptait planter toute cette partie du jardin, qui se trouvait être dans l'ombre. En face, côté sud, nous introduirions un pied de glycine, ainsi que des hortensias (contre le mur) et...

Sherlock leva le nez comme pour humer l'air, et je crus le voir donner un petit coup de coude à Arsène. Suite à quoi, tous deux regardèrent Paul comme deux pointers en arrêt devant un sanglier.

Le jardinier les salua d'un geste bref comme s'ils se connaissaient, et tous trois en restèrent là. Leur étrange retenue me rappela mon rêve de la nuit précédente. Le garçon qui grimpait derrière moi était-il Paul ?

Voilà ce qui s'appelait se faire de drôles d'idées !

– *Gentlemen !* les interpellai-je d'une voix aiguë pour attirer leur attention. Arsène, Sherlock, je vous présente Paul Letrieve, notre jardinier. Paul, voici MM. Lupin et Holmes... mes grands amis.

Je soulignai le mot « grands » puis celui d'« amis » pour que la situation soit bien claire.

Paul retira son chapeau et serra la main des deux autres. Chaleureusement, me sembla-t-il.

– Enchanté...

Mes amis se montrèrent plutôt cordiaux, eux aussi.

– Paul...

Tout en conservant une certaine réserve.

M'approchant du muret près duquel se tenait Arsène, je fis quelques étirements presque sous le nez de celui-ci pour soulager mon dos.

– Rappelez-moi qui a dit que le jardinage était bon pour la santé ? plaisantai-je.

– À notre avis, pas autant qu'une promenade jusqu'à Scotland Yard... murmura Arsène, qui, lorsque les circonstances s'y prêtaient, parlait volontiers en son nom et celui de Sherlock.

– Scotland Yard ? m'étonnai-je. Vous êtes sérieux ?

Plusieurs fois déjà, nous avons eu affaire à la police de Londres sans en conserver un bon souvenir...

Cette fois Sherlock se chargea de me répondre, mais de manière évasive, comme pour éviter que Paul ne le comprenne, s'il l'entendait.

– Il y a du neuf... et c'est le seul moyen d'obtenir plus d'informations.

– L'archer a encore frappé ?

– Paaas du tout ! répliqua Arsène. Ça, c'est de l'histoire ancienne.

Je dévisageai Sherlock, dont les yeux s'attardèrent sur moi.

– Tu viens comme ça ?

Je regardai mes vêtements : mon pantalon était zébré de traces vertes aux endroits où il avait touché le sol, et mon chandail, parsemé de particules de terre, ainsi que de minuscules branchettes et d'épines. J'avais les ongles noirs et plusieurs traces sombres sur le front.

– Pourquoi pas ? Où est le problème ?

– Nulle part, c'est juste que je ne voudrais pas devoir t'attendre pendant que tu te changes.

Sur ces mots, je me tournai vers notre jardinier, qui s'était discrètement remis à travailler.

– Paul, si vous voyez M. Nelson, pourriez-vous lui dire que j'ai reçu la visite de MM. Holmes et Lupin, mais que je ne rentrerai pas tard ?

Puis je courus jusqu'à la grille, m'élançai sur le trottoir et, après avoir fait glisser la visière de ma casquette au-dessus de ma nuque, demandai à mes compagnons :

– Alors ? De quoi s'agit-il ?

Devant Scotland Yard patientait l'habituelle poignée de journalistes en quête de quelque révélation pouvant fournir la matière d'un titre, avant le bouclage de l'édition du soir. L'affaire qui nous intéressait était pour le moins bizarre, à en croire les informations que mes amis m'avaient transmises pendant le trajet. À ce qu'on racontait, la police venait d'arrêter le coupable d'un vol commis la veille et qui avait fait grand bruit : l'objet dérobé était une pleine caisse de livres sterling en or tout juste sortie de Little Tower Hill, siège de l'institution britannique de frappe de la monnaie, comme l'hôtel de la Monnaie en France. Pour son convoi, la caisse avait été chargée à bord d'un fourgon de transport de fonds, qui avait suivi l'itinéraire convenu, mais, à son arrivée, légèrement plus tardive que prévu, le précieux chargement avait disparu. Le plus étrange n'était cependant pas là, comme j'allais l'apprendre...

Quelques secondes avant de rejoindre le groupe, Arsène se glissa une fois de plus dans la peau d'Auguste Papon, Parisien de vingt-quatre ans aussi élégant que ridicule, dont le visage s'ornait de moustaches (fausses, mais non moins gominées), et qui se prévalait



de compétences variées. Pour la circonstance, il s'apprêtait à jouer l'un de ses rôles préférés : celui de correspondant d'un journal français dont il se gardait bien de citer le nom. Une fois ses fines moustaches collées sous son nez, notre ami aborda courtoisement l'un de ses « confrères » qui faisaient les cent pas devant l'entrée.

– Le tuyau fourni par le télégramme était donc vrai ? lui demanda-t-il.

Puis, à un autre :

– Vous me le confirmez ? De source sûre ?

Le télégramme en question avait été reçu par la police, dans la matinée, m'expliqua Sherlock, et indiquait l'endroit où le voleur se cachait.

– Oui, il était à Whitechapel.

– Mais non, voyons ! répliqua son voisin. Ils l'ont cueilli à Soho !

En fait, nous étions tous là pour en avoir le cœur net.

Une demi-heure plus tard, une voiture noire arriva et tenta de franchir le porche à toute vitesse. D'un seul mouvement, tous les journalistes s'agglutinèrent près de ses portières pour l'obliger à ralentir et essayer de voir quelle personne ou chose elle transportait. Ils frappèrent contre les vitres, crièrent des questions, si bien que la voiture s'arrêta et qu'un enquêteur en sortit pour répondre à leurs interrogations.

Sherlock, Lupin et moi nous plaçâmes au deuxième rang et ouvîmes grand nos oreilles.

– Attendez ! N'écrivez rien ! L'affaire du vol de la caisse est loin d'être résolu !

Étrange, car à l'intérieur du véhicule, au-delà du visage bien connu de l'inspecteur en chef, apparaissait celui d'un inconnu à la mine hagarde.

– Et lui alors ? réagit l'un des chroniqueurs. Qui avez-vous arrêté ?

– Que disait le télégramme exactement ? s'enquit un autre.

Agacé, l'enquêteur soupira.

– Tout ce que je puis vous révéler est que nous avons reçu un message qui nous encourageait à nous rendre 22 Turner Street...

– Et qu'y avez-vous trouvé ?

L'enquêteur regarda vers l'intérieur de la voiture, comme pour obtenir de son supérieur l'autorisation de parler.

– Nous y avons découvert... John le marin ! souffla-t-il avec une grimace.

– John ?! Et le reste de son nom ? glapirent les journalistes.

– Son identité est en cours de vérification.

– Dans ce cas, comment savez-vous qu'il est marin ?

– C'est la seule chose qu'il dit et répète en boucle. M. John semble passablement désorienté...

Au même instant, je remarquai que l'intéressé balançait la tête d'avant en arrière, comme s'il était fou.

– Et la caisse ? Les pièces d'or ?

– Elle a été retrouvée près de l'endroit où M. John était enchaîné...

Cette révélation provoqua un murmure de surprise, auquel je contribuai.

– ... mais son contenu avait disparu. Plus la moindre trace des pièces et pas le moindre indice pouvant aider à comprendre ce qu'elles sont devenues.

– Vu que vous avez trouvé cet homme près de la caisse vide... peut-on écrire que c'est l'auteur du vol ? cria Arsène en accentuant son accent français.

– Il est bien probable que ce soit l'un des coupables, répondit l'enquêteur, auquel cas on peut penser que son complice l'a assommé avant de filer avec le butin...

Après cela, l'enquêteur fut rappelé dans la voiture et les journalistes s'en allèrent pour regagner, en ordre dispersé, Fleet Street, la rue où se trouvaient les rédactions de tous les quotidiens de la ville.

Sherlock, Lupin et moi ne nous attardâmes pas davantage.

– Quelle histoire... murmurai-je en regardant mes amis. Un marin enchaîné près d'une sorte de malle au trésor, mais... sans le trésor !

– Je veux bien croire l'enquêteur quand il affirme que M. John ne sait plus où il en est, commenta Arsène en gloussant derrière son postiche.

Sherlock, lui, ne dit rien pendant un bon moment. Réfléchissant, les yeux au sol, il se contentait de remuer le bout du nez de temps à autre, comme pour chasser une mouche importune.

– À quoi penses-tu, Sherlock ? lui demandai-je quand j'en eus assez d'attendre.

– Au temps, répondit-il.

– Tu n'en reviens pas qu'il ait fait beau deux jours de suite, voire plus ? plaisanta Arsène.

Pour toute réponse, notre ami changea nerveusement de position.

– Trois choses me laissent perplexe, nous confia-t-il. Et elles ont toutes à voir avec le temps.

– Lesquelles ?

– D'abord, il y a le léger retard du fourgon arrivé... sans son chargement.

– Tu penses que c'est lors de cet intervalle que le vol a eu lieu ? m'enquis-je.

– Peut-être. Pour le savoir, il faudrait découvrir de combien était ce retard. Et quelle en était la cause. Ce qui exige...

– De poser la question aux convoyeurs, le devança Arsène.

– Exact, confirma Sherlock. En espérant qu'ils acceptent de nous répondre, ce qui ne me semble pas gagné.

– Et les deux autres points ?

– Le vol a été commis hier. Comme la nouvelle figurait dans le journal de ce matin et mentionnait déjà le télégramme reçu par Scotland Yard, les rédactions ont dû recevoir ce complément d'information au plus tard dans la nuit, avant le bouclage de leur journal. Or, la police ne s'est rendue à Turner Street que cet après-midi.

– Ce qui incite à penser que l'auteur du télégramme a fait connaître son contenu à la presse avant de l'envoyer à Scotland Yard, en conclut Arsène.

– Le troisième point a aussi trait à l'enchaînement des faits, mais sur un autre plan, poursuivit Sherlock Holmes. Le vol de ces pièces d'or semble devoir être rapproché d'un événement survenu avant.

Arsène et moi le regardâmes avec des yeux ronds.

– Cette affaire est la deuxième dans laquelle le suspect affirme ne pas se souvenir du crime qu'il a commis. D'abord, il y a eu M. Archer et la flèche décochée au chef du *Bingley's Hotel*. Et maintenant le pauvre marin John, retrouvé près de la caisse vide... Tout ça ne vous paraît-il pas un brin théâtral ?

Notre ami s'arrêta pour regarder la Tamise, qui venait d'apparaître devant nous, et écarta joyeusement les bras comme pour étreindre le fleuve tout entier.

– Ces deux faits divers apparemment sans rapport ne vous paraissent-ils pas receler je ne sais quoi d'inexplicable, voire de

merveilleux, comme s'ils formaient une énigme parfaitement évidente pour moi, mais insoupçonnable pour les autres ?

– Doucement avec les mots ! intervint Arsène. *Primo*, rappelle-toi que nous ne sommes pas Scotland Yard. *Secundo*, tu n'es pas le seul à penser qu'il serait intéressant de se pencher sur les deux affaires en même temps, n'est-ce pas, Irene ?

– Vraiment ? demanda Sherlock, tout content. Sur la base de quoi ?

– Notamment du fait qu'à la différence de la police, nous avons tout le temps voulu pour approfondir ce genre de piste.

Hochant la tête, je me chargeai de conclure :

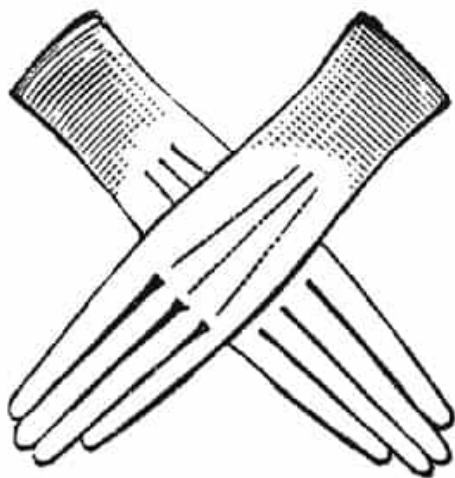
– Ce qui nous permet d'ouvrir officiellement notre enquête sur le cas...

Je marquai une courte pause pour trouver les mots justes.

– ... des fameux coupables non coupables !

## UNE QUESTION DE STYLE

---



**M**on père m'attendait au salon, assis dans son fauteuil préféré.  
– Irene, m'interpella-t-il dès que j'eus franchi le seuil de la maison.  
Crois-tu que c'est raisonnable ?!

Affichant mon air le plus innocent, je lui répondis que je ne voyais pas de quoi il parlait.

– Regarde-toi, ma fille ! Regarde un peu ta tenue... soupira-t-il.  
Tu as quatorze ans et tu te promènes dans Londres habillée comme

un gamin des rues !

– C'est ton chandail, Papa, lui fis-je remarquer.

Heureusement, j'avais déjà enlevé sa casquette, que j'avais portée devant derrière pendant tout l'après-midi.

– Je le reconnais, oui, il date de l'époque où j'avais ton âge, commenta Papa d'une voix radoucie. Sauf que moi, Irene...

– Toi... ? répétais-je en croisant les mains.

– J'étais et je suis un homme, alors que toi, bien évidemment...

– Je ne peux pas passer des vêtements pratiques et confortables pour aller en ville ?

– Ce n'est pas ce que j'ai dit.

– Je crois bien que si.

Ses doigts tambourinèrent sur l'accoudoir du fauteuil.

– Et ces taches ?

– Ce n'est que de l'herbe, Papa. Je n'ai tué personne. Paul s'est lancé dans de grands travaux au jardin et...

– Je sais, je sais. Horatio m'a aussi rapporté ça.

– Que t'a-t-il raconté exactement ?

– Que tu as passé la première partie de l'après-midi à jardiner et l'autre Dieu sait où avec tes deux...

– « Amis », lui suggérais-je.

– Ils le sont, bien sûr, mais...

À voir le mal qu'avait Leopold à terminer ses phrases, je compris qu'il se débattait entre sa volonté de bien tenir son rôle de père et le fait qu'il ne savait par quel bout aborder ces questions. Attendrie par ses difficultés, je renonçai à lui tenir tête, et l'idée me vint de lui parler des miennes.

– Pour tout te dire, Papa... commençais-je.

Très brièvement, je lui expliquai ce que j'avais découvert au cours de mes essayages du matin. Il m'écouta attentivement, non

sans laisser paraître une certaine peine quand je lui appris que j'avais offert de nombreuses robes de Maman à Mlle Fowler. Et quand mes confidences furent terminées, il me donna l'impression d'avoir compris, sans doute aucun, ce dont j'avais besoin.

– Horatio ! appela-t-il.

Comme s'il n'avait fait rien d'autre qu'attendre, derrière la porte, que résonne cet appel, notre majordome entra.

– Vous désirez, monsieur Adler ?

– Ma fille a besoin de renouveler sa garde-robe. J'aimerais que vous l'accompagniez, demain matin, à Savile Row.

– Papa... le pria-je.

– Ou dans quelque autre lieu qu'elle vous indiquera, pour qu'elle puisse se trouver des vêtements à son goût et se présenter à nous sous une apparence plus conforme à ce qu'elle est, à savoir une magnifique jeune fille !

– Avec grand plaisir, monsieur ! répondit ce lâche d'Horatio.

Je serrai les poings et décidai de monter m'enfermer dans ma chambre, comme je le faisais parfois dans de telles circonstances. Mais plusieurs choses, au fond de moi, m'incitèrent à me raviser. Premièrement, ma faim, car boudier signifiait renoncer à dîner, ce qui ne me paraissait guère envisageable après notre expédition à Scotland Yard, d'autant qu'une irrésistible odeur de gibier rôti flottait dans la maison. Deuxièmement, une intuition et ma passion de l'enquête.

– C'est bon, capitulai-je en renonçant à sortir en claquant la porte.

Horatio, qui avait anticipé ma trajectoire et s'était déjà écarté de la porte, revint se placer devant.

– Demain, j'irai me choisir des vêtements plus... appropriés...

– Bravo, je ne saurais mieux dire ! se réjouit mon père.



– Mais en échange tu m’emmèneras dîner dehors.

– En ville ? s’exclama Leopold.

Une fois sa surprise passée, il sembla apprécier mon idée. Une soirée père et fille dans un bon restaurant, pourquoi pas ? crus-je lire dans ses yeux qui avaient pris une expression féline.

– Et où voudrais-tu aller, dis-moi ?

– Au *Bingley’s Hotel* naturellement ! conclus-je avec un grand sourire.

Sur ces mots, je montai faire un brin de toilette avant de me mettre à table, satisfaite.

– Si je puis me permettre, mademoiselle Irene, je ne crois pas que c’est ce que votre père avait en tête en utilisant le mot « approprié »... grommela M. Nelson, le lendemain.

– Ce n’est pas lui, mais moi, qui l’ai prononcé, rectifiai-je avant de préciser au monsieur qui nous servait : J’en prendrai deux, s’il vous plaît.

– Mademoiselle Irene...

– Tu préfères que je me promène avec une veste tachée ?

Rendant les armes, Horatio se réfugia dans un silence outré. Conformément aux instructions que nous avons reçues, mon ange gardien et moi étions entrés chez un tailleur dont la boutique correspondait en tous points aux attentes de mon père : un luxueux atelier de Savile Row avec une belle enseigne dorée arborant l’inscription *Warrington & Briggs, depuis 1801* .

J’avais relevé le nom de cette marque dans le journal, au lendemain de notre dernière enquête, à Hemyock, un village du Devon. Une aventure au cours de laquelle j’avais été amenée à monter à cheval, avec une selle masculine et, par la force des choses, en pantalon. À cette occasion, je m’étais demandé ce qui

empêchait les dames de porter, elles aussi, des vêtements confortables quand elles ne se trouvaient pas dans un salon.

*Warrington & Briggs* semblait être le meilleur fournisseur londonien de vêtements pour la chasse et le temps libre. Au service des messieurs et des dames. Ce qui impliquait un choix extraordinaire de cuirs souples pour les bottes, de velours moelleux et de tissus écossais aux couleurs de l'automne, dont celui que je venais de choisir pour m'y faire tailler deux vestes. Emplettes auxquelles j'ajoutai une casquette de jockey et une paire de gants, avant de laisser Horatio, dont le visage s'était considérablement allongé, régler la note.

– Votre père va être furieux, murmura-t-il en montant dans un fiacre à côté de moi.

– Eh bien, n'allons pas, en plus, nous fâcher, toi et moi. À cette heure, la circulation est épouvantable et il n'y a rien de pire que de passer un long moment en voiture avec quelqu'un qui fait la tête, tu ne crois pas ?

Horatio en convint et, pendant quelques minutes, nous parlâmes de tout et de rien, de mes lectures et du chant notamment, dans lequel je stagnais au niveau « très prometteur », du fait de mon manque d'application.

– Tiens, qu'avez-vous là ? me demanda mon compagnon en me voyant manipuler un petit livre tout froissé qui se trouvait être un *penny dreadful*, l'une de ces publications à faire dresser les cheveux sur la tête, que l'on achetait pour un penny seulement.

Lorsque je le lui tendis, il se jeta dessus et, en échange, me passa un ouvrage tout neuf qu'il venait de recevoir. De fait, la lecture était l'une des nombreuses passions cachées de M. Nelson.

– *Erewhon*... lus-je sur la couverture.

Le nom de l'auteur n'y figurait pas, et l'idée qu'il puisse s'agir d'une œuvre anonyme attisa ma curiosité. Je demandai à Horatio quel en était le sujet, et il me répondit qu'il parlait d'un lieu qui n'existait pas.

– Comme son titre l'indique, mademoiselle, si l'on y regarde à deux fois. Car, comme vous le voyez, il faut le lire à l'envers.

Comme par magie, l'exotique et mystérieux *Erewhon* se transforma, sous mes yeux, en « nohwere », dans lequel il fallait, naturellement, reconnaître le mot *nowhere*, « nulle part ».

– Très ingénieux ! admis-je.

Intriguée par une telle démarche, je me plongeai immédiatement dans la lecture de ce livre.

Nous fûmes de retour en fin d'après-midi seulement. Seuls quelques nuages longs et striés, poussés par le vent, tachaient le ciel pour le reste parfaitement lumineux. D'embouteillage en embouteillage, le chaos de la circulation londonienne ne nous avait pas épargnés, mais le jeu en valait la chandelle (pour moi, en tout cas) : je rentrais avec la grande satisfaction d'avoir fait le bon choix, celui qui me permettrait de préserver ma dignité.

Tandis que M. Nelson payait le cocher, je croisai Paul Letrieve, qui s'en allait, le visage grave.

– Tout va bien, Paul ? lui demandai-je.

Le jardinier me regarda, esquissa un sourire et me répondit par l'affirmative, avant de s'éloigner à grands pas le long du trottoir.

Sa réserve m'étonna : pas plus tard que la veille, nous avions travaillé ensemble dans une ambiance des plus cordiales.

– Paul ! le rappelai-je.

Puis je lui reposai ma question.

– Ça va, mademoiselle Irene, répliqua-t-il. C'est juste...

J'attendis la suite.

– Ce drôle de mendiant...

J'écarquillai les yeux.

– Un mendiant ?

– C'est le premier mot qui me vient, mademoiselle Irene, pour décrire l'homme qui m'a abordé de manière assez inattendue, aujourd'hui.

Paul Letrieve écarta les bras, puis les laissa retomber.

– Il portait une veste tout usée et son visage était caché derrière un vieux foulard. D'une voix rauque, terrible, il m'a dit...

Qui sait pourquoi, pendant que Paul s'efforçait de dépeindre l'inquiétant inconnu qui lui était apparu, dans mon esprit se formait une tout autre image.

– Voyons... laissez-moi deviner... l'interrompis-je. Il vous a sommé de partir et de ne jamais remettre les pieds dans notre jardin, c'est bien ça ?

Les yeux de mon interlocuteur s'arrondirent à leur tour.

– Comment le savez-vous ? s'étonna-t-il.

Facile pour qui connaissait cette fripouille de Sherlock Holmes, expert dans l'art de se travestir ! L'un de ses déguisements préférés était justement celui de clochard, qu'il composait en enfilant les pires haillons qu'il pût trouver.

M'approchant du jeune homme, je murmurai :

– Ne cédez pas, Paul. Ce n'est que notre vieux jardinier. S'il revient, vous n'aurez qu'à lui dire...

Je chuchotai une phrase à son oreille, qui le fit tressaillir.

– Vous êtes sûre ?

– Certaine.

Après quoi je le saluai, puis me précipitai dans ma chambre pour me préparer en vue de mon dîner en ville.

# JEUX DE RIMES POUR LES ENFANTS

---



– **V**as-y, Sherlock, dis-nous tout ! lançai-je à mon ami, le lendemain, à la *Shackleton Coffee House*.  
Je me sentais d'humeur inhabituellement fanfaronne et très satisfaite de mon style amazone, tel qu'Arsène l'avait qualifié quelques

minutes plus tôt.

Lui et moi étions déjà assis dans nos fauteuils quand Sherlock arriva, et chacun de nous avait des choses très intéressantes à raconter aux autres.

Dans ce genre de situation, nos interventions s'enchaînaient selon un ordre désormais bien établi : je parlais en premier, puis venait le tour de Lupin, et Holmes en tirait les conclusions qui s'imposaient, non sans nous ménager parfois d'étonnantes surprises.

À voir la manière dont il me regardait, Sherlock avait remarqué mon changement d'allure, mais, prudence oblige, il se garda bien de m'en féliciter.

– Pas de déguisement de clochard, aujourd'hui ? lui demandai-je d'un ton désinvolte.

Mon ami se raidit dans son fauteuil.

Arsène nous dévisagea, d'abord moi, puis Holmes, avant de demander :

– J'ai raté quelque chose ?

– Rien d'important... lui répondis-je, amusée par le fait que c'était moi, pour une fois, qui contrôlais la situation.

Puis, passant aux nouvelles, j'entrepris de leur révéler ce que j'avais appris la veille en dînant au *Bingley's Hotel*.

– À vrai dire, l'histoire tient en quelques mots... annonçai-je. Le *Bingley's* a un restaurant magnifique où on mange divinement. Raffinement à tous les étages, clientèle riche et distinguée, atmosphère un peu froide : vous voyez le tableau. J'ai dû attendre presque jusqu'au dessert pour aborder le sujet qui m'amenait, à savoir M. Le Louffe, le cuisinier. Le pauvre homme va bien, mais il n'a pas encore repris le travail. D'après ce qu'on m'a dit, la flèche l'a atteint à l'épaule gauche, juste au-dessus du cœur. À quelques

centimètres seulement, pour être précise. Il semblerait donc que nous ayons affaire non pas à un accident aussi étonnant qu'inexplicable, mais à une sauvage tentative de meurtre à l'arme blanche.

– Le Louffe... répéta Arsène d'un air songeur. Que sais-tu d'autre à son propos ?

– La seule chose bizarre le concernant est qu'il s'est installé à Londres tout récemment, il y a moins de quinze jours. Aucun de ceux qui travaillent sous ses ordres n'a encore eu le temps de faire sa connaissance... Tout ce qu'ils ont pu me dire est qu'il se vante de savoir préparer les meilleurs œufs en cocotte qui se puissent trouver, même à Paris !

– On connaît le nom du cuisinier, sa spécialité... bon début ! commenta Arsène. Si nous parvenons à découvrir quel client a commandé cette entrée au cours des derniers jours, nous tiendrons à la fois le mobile... et le coupable !

– J'ai la réponse ! répliquai-je à sa grande surprise. Moi, c'est tout ! Il faut dire que ce n'est pas le genre de petit plat que l'on s'arrache. Œuf, poulet, jambon, champignons, langue marinée... le tout noyé dans de la sauce, il faut aimer, ce qui n'est pas mon cas.

– D'accord, convint Arsène. Donc côté *Bingley's*, nous sommes dans l'impasse, c'est ça ?

– Plus ou moins, lui confirmai-je.

Pas un mot de Holmes, qui se contentait d'écouter.

– À moi, enchaîna Lupin. J'ai enquêté sur le fourgon qui a convoyé les pièces sorties de l'hôtel de la Monnaie.

Tout en parlant, notre ami posa sur la table un papier tout froissé sur lequel il avait tracé à gros traits noirs un semblant de plan.

– Voici le parcours correspondant à cette livraison. Vérification faite, par votre serviteur, il faut vingt-deux minutes pour se rendre de

là... (Lupin désigna le point de départ) à là (il pointa le doigt sur la destination).

– Alors qu’il y a trois jours le fourgon en a mis... ?

– Cinq de plus.

– L’une des rues était bloquée ? avançai-je.

– C’est l’hypothèse que j’ai faite, moi aussi, et, pour en avoir le cœur net, je suis allé interroger les cochers de Little Tower Hill. Ils ne sont pas difficiles à trouver. Ici (geste de Lupin vers un repère de la carte proche du point de départ) se trouve le pub où ils se rendent en attendant que vienne leur tour de prendre les rênes. L’hôtel de la Monnaie effectue six livraisons quotidiennes, à diverses heures de la journée. Pour tuer le temps, quelle meilleure compagnie que celle d’une bière ?

– Résultat ?

– Hélas, je n’ai pas pu leur parler, poursuit Arsène. La police était déjà en grande conversation avec eux. Mais, dans un pub, vous savez comment c’est... Entre habitués...

– ... les rumeurs vont bon train, complétai-je.

– Exactement, confirma mon ami en hochant la tête. Et celle qui circule à propos de cette histoire est qu’ici, à l’endroit où la route se rétrécit, les cochers ont dû porter secours à une jeune femme qui, semble-t-il, était tombée en plein milieu de la voie, tout près de leur véhicule. Une dame très avenante, pour ne pas dire plus.

– Pas croyable... murmurai-je. Donc ils sont descendus tous les deux pour l’aider à se relever ?!

– Apparemment oui. Ça n’a pris que quelques minutes, mais qui ont largement suffi à une personne, très leste et munie d’un double des clés du coffre, pour voler la caisse sans que les cochers s’en aperçoivent.



– Mais enfin, qu’avez-vous dans le crâne, vous, les hommes ? m’exclamai-je en riant.

– C’est bien ce que Scotland Yard essaie de comprendre, répliqua Lupin avec un sourire de loup.

À présent, c’était à Sherlock Holmes de parler.

Lorsque nous nous étions réparti les tâches, il s’était vu confier celle d’enquêter sur le mystérieux télégramme envoyé à la police. S’il lui restait du temps, il devait également faire un saut à Turner Street pour essayer d’en savoir un peu plus sur ce qui était arrivé au marin John, aussi mystérieux que désorienté – à en croire la dernière édition du *Times*, le malheureux avait continué à délirer comme un fou pendant son interrogatoire.

Mais en fin de compte, Sherlock n’avait fait ni l’un ni l’autre, nous apprit-il d’un air séraphique.

– Ah non ? s’étonna Arsène. Pas très motivant pour le reste de l’équipe...

– Pas si vite, je n’ai pas dit que je m’étais tourné les pouces... objecta Sherlock Holmes.

Au même instant, je vis briller dans ses yeux la lueur de satisfaction qui annonçait le dévoilement d’une surprise.

Notre ami plongea la main dans sa poche et en sortit un petit livre d’images pour les enfants. Il le posa entre nous, par-dessus le plan d’Arsène, et, laissant le silence s’installer, nous défia d’interpréter son geste.

– Voyons... dit Arsène en s’emparant de l’ouvrage. *Tom Thumb’s Alphabet... L’Alphabet de Tom Pouce...*

Puis il le retourna et ajouta :

– Prix : un shilling.

Enfin, il l’ouvrit. Le petit livre, qui faisait un peu moins de vingt centimètres de haut, comptait vingt-huit pages, au fil desquelles se

déroulait une longue comptine illustrée. Chacun de ses vers commençait par l'une des différentes lettres de l'alphabet, de A à Z.

– J'y suis... gloussa Arsène en feuilletant rapidement l'abécédaire. Tu t'es enfin décidé à apprendre à écrire !

Sur ce, il me passa l'ouvrage.

– *A was an Archer, who shot at a frog...* lus-je. « A était un archer, qui visa une grenouille. »

Je regardai Sherlock.

– Un archer...

Lentement, notre ami hocha la tête.

– Et la grenouille ? l'interrogeai-je.

– Les Anglais traitent les Français de « grenouilles » ou de « mangeurs de grenouilles »... murmura Arsène, redevenu sérieux. Et la cible de notre savetier était l'un de mes compatriotes...

– Conclusion ? Cet abécédaire aurait un rapport avec notre affaire ? avançai-je, incrédule, avant de passer au vers suivant. *B was a Butcher, and had a great dog...* « B était un boucher au chien gros comme une gargouille. »

Celui-là ne m'évoquait rien du tout, mais Sherlock arborait un sourire acéré.

– Va à la lettre S, me proposa-t-il.

– Qui raconte quoi, Irene ? s'enquit Arsène.

– *S was a Sailor, and spent all he got.* « S était simple marin, et dépensa tout ce qu'il avait. »

– Fichtre ! s'exclama Lupin.

– Comment diable as-tu pensé à ça ? demandai-je à Sherlock.

– Cette fois, je n'y suis pour rien, déclara-t-il modestement. Tout le mérite revient à Violet. Elle me réclame toujours une histoire quand elle va se coucher et, hier soir, quand je lui ai raconté celle de

l'archer, elle m'a demandé si c'était celle de *L'Alphabet de Tom Pouce*.

– Drôle d'histoire pour endormir ta sœur ! répliqua Arsène. Mais pour le reste... rien à dire ! La coïncidence est incroyable !

– À quoi ça rime ? m'interrogeai-je. Comment peut-on avoir une idée pareille ?

– C'est vrai, confirma Arsène. Quel intérêt... à part les pièces d'or ?

– D'après moi, l'objectif était moins le butin que l'opération elle-même, répondit Sherlock. L'argent, le coupable l'avait déjà, si l'on en croit ta reconstitution de la mésaventure des deux cochers. La présence du marin n'est que de la mise en scène. Mais qui sait si cette comédie n'occupe pas une place centrale dans l'affaire...

– Tout de même, qui pourrait élaborer un plan aussi délirant ? Un spectacle en quelque sorte ? méditai-je tout haut.

– C'est ce qui va être le plus amusant à découvrir ! m'assura Sherlock, comme un enfant devant la vitrine d'un confiseur.

– Si folle soit-elle, une telle hypothèse expliquerait bien des choses... rebondit Arsène. La jeune femme qui a incité les cochers à descendre de leur fourgon faisait peut-être partie du scénario, elle aussi...

– Une sorte de figurante ? Probable, confirma Sherlock. Tout comme nos deux inculpés...

Me regardant, il précisa :

– Ceux que tu as qualifiés de « coupables non coupables » : le savetier de Shoreditch, qui ne sait pas pourquoi il s'est réveillé un arc à la main, et le marin John, retrouvé délirant et enchaîné près de la caisse vide. Tous deux donnent l'impression d'avoir participé à une très étrange pièce de théâtre, dont le texte proviendrait de cet

abécédaire. But de l'opération : mystère ! Mais, comme ça, vu de loin, on dirait une sorte de jeu. Une mauvaise farce.

– Et passablement dangereuse, souligna Arsène. À quelques centimètres près, le cuisinier y passait !

– Sans parler des pièces, qui ont bel et bien été dérobées, ajoutai-je.

– Une tentative de meurtre et un vol, murmura Sherlock, extatique. Dès lors, la question la plus importante est... à qui le tour ?

Récupérant l'abécédaire, il se campa sur ses deux pieds tel un acteur shakespearien, et lut d'une voix bien posée :

*– A was an Archer, who shot at a frog,  
B was a Butcher, and had a great dog.  
C was a Captain, all covered with lace,  
D was a Drunkard, and had a red face.*

*E was an Esquire, with pride on his brow,  
F was a Farmer, and followed the plough.  
G was a Gamester, who had but ill-luck,  
H was a Hunter, and hunted a buck\*.*

\* A était un archer, qui visa une grenouille, / B était un boucher, au chien gros comme une gargouille. / C était un capitaine, tout couvert de dentelle, / D avait une bonne descente, et le visage vermeil. / E était un écuyer, avec le sourcil fier, / F était un fermier, et suivait l'araire. / G jouait gros, mais ne gagnait jamais rien, / H sonna l'hallali, en chassant un daim.

Quand Sherlock en fut là, Arsène se dressa en face de lui, et notre ami anglais lui passa le livre pour qu'il prenne le relais.

*– I was an Innkeeper, who loved to carouse,  
J was a Joiner, and built up a house.  
K was King William, once governed this land,  
L was a Lady, who had a white hand.*

*M was a Miser, and hoarded up gold,  
N was a Nobleman, gallant and bold.  
O was an Oyster girl, and went about town,  
P was a Parson, and wore a black gown\*.*

\* I était un ivrogne, qui tenait une taverne, / J joignait des planches et bâtit une ferme. / K était *king* William, qui gouverna cette contrée, / L était une lady, à la main immaculée. / M avait la main crochue, et amassait de l'or, / N était un noble, vaillant et trompe-la-mort. / O ouvrait ses huîtres, dans l'une ou l'autre rue, / P était un prêtre, et noire était sa tenue.

Alors que je m'esclaffais, Arsène s'inclina facétieusement devant moi pour m'inviter à les rejoindre. Je bondis sur mes pieds, pris l'abécédaire et lus en soignant mon intonation :

*– Q was a Queen, who wore a silk slip,  
R was a Robber, and wanted a whip.  
S was a Sailor, and spent all he got,  
T was a Tinker, and mended a pot.*

*U was a Usurer, a miserable elf,  
V was a Vintner, who drank all himself.  
W was a Watchman, and guarded the door,  
X was Expensive, and so became poor\*.*

\* Q était la reine du Queensland, et avait des dessous en soie, / R était un roué voleur, qui cherchait le fouet du roi. / S était un simple marin, qui dépensa tout ce qu'il avait, / T tapait sur un chaudron, en rétameur qu'il était. / U était un usurier, un sombre coquin, / V était un vigneron, qui buvait tout son vin. / W sortait sa Winchester, pour garder la porte, / X aimait tant le luxe, qu'il en devint très pauvre.

Enfin, nous nous rapprochâmes les uns des autres et, d'une même voix, prononçâmes les derniers vers :

*– Y was a Youth, that did not love school,  
Z was a Zany, a poor harmless fool\*.*

\* Y criait « Youpi ! », quand finissaient les leçons, / Z était un zozo, un inoffensif bouffon.

– À la santé des trois gamins ! s'exclama un client du café en soulevant gaiement sa chope.

Tout aussi guillerets, nous le saluâmes d'une courbette.

Une fois rassis, mes amis et moi échangeâmes des regards interrogateurs, qui, lorsqu'ils s'arrêtèrent sur Sherlock, se teintèrent d'appréhension.

– Bien bien... commentai-je. Alors, qui sera le prochain ?

– Sherlock, tu as une idée ? s'enquit Arsène, qui connaissait aussi bien que moi l'extraordinaire intuition de notre ami.

– Faute d'indice, je serais bien en peine de le dire, répondit Holmes. Mais je crois avoir trouvé un moyen de faire savoir à notre adversaire que nous avons compris à quoi il joue. Histoire de voir comment il réagit.

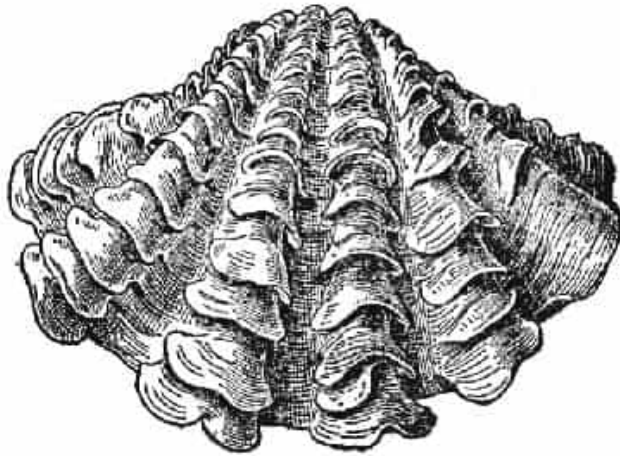
Après avoir prononcé ces mots, Sherlock se contenta de nous regarder.

– Eh bien, quel moyen ? m'impatientai-je.

– À nous trois, on a combien d'argent ? demanda-t-il.

## SUIVEZ LE GRAIN DE SABLE

---



Dans le *Times*, la rubrique des sollicitations et messages personnels (souvent codés), connue sous le nom d'*agony column*, la « colonne réservée aux questions torturantes », s'accompagnait de l'image d'une vieille dame, celle-là même qui se proposait de prodiguer des conseils (glaciaux) aux lecteurs qui souhaitaient l'interroger. Y faire paraître tout *L'Alphabet de Tom Pouce* nous coûta trois shillings. Notre message se terminait sur la question « À qui le tour ? » et était signé « Les trois orphelins ».



L'employée qui nous reçut s'abstint de tout commentaire. Elle prit le texte, l'argent et nous assura que notre annonce figurerait dans l'édition du lendemain.

Ce qui fut le cas.

Quand nous découvrîmes notre abécédaire étalé sur près de la moitié de la colonne, Sherlock, Lupin et moi jugeâmes (sans grande objectivité peut-être, puisque nous étions à l'origine de sa publication) que c'était l'élément le plus voyant de tout le journal. Dès lors, aucun risque qu'il échappe au mystérieux personnage que nous recherchions. En comparaison, les nouvelles elles-mêmes semblaient parfaitement négligeables.

Ce jour-là, qui était un dimanche, chacun de nous resta de son côté, préférant passer cette journée d'attente à vaquer à ses propres occupations. La première des miennes fut ma leçon de chant, où je fus conduite par Horatio et obtins des résultats plus encourageants que la plupart du temps. Après quoi, je passai une bonne demi-heure en compagnie de Paul dans notre nouveau jardin. Il avait mis en terre la glycine, construit un semblant de tonnelle, remis en état les parterres de fleurs ainsi qu'une bonne partie de la pelouse, et, à présent, il se consacrait aux arbres les plus hauts. L'habile jeune homme me parla de la manière dont il entendait les tailler pour qu'ils n'empiètent pas les uns sur les autres, mais aussi de l'illusion de profondeur qu'il comptait créer en jouant de la position des plantes claires et de celles plus sombres. Comme la dernière fois, le fait de passer un moment dans le jardin en imaginant le paysage qui prenait forme, avec ses fleurs nouvelles et ses arbres bien taillés, me réconforta ; autour de moi grandissait un monde paisible, sans nuages, me semblait-il, mais bien concret, auquel je n'avais pas prêté attention auparavant.

Reconnaissante de ce qu'il m'apportait, je rentrai dîner le cœur plus léger.

Je savais que cette journée ne serait pas porteuse de grandes révélations, ni sur le savetier, qui niait toujours s'être jamais rendu près du *Bingley's Hotel*, ni sur le marin John. Grâce à Arsène qui, tout en travaillant au cimetière, s'était débrouillé, Dieu sait comment, pour obtenir de nouvelles informations, j'apprendrais, le lendemain, que celui-ci répondait au nom de Glennson et avait un poignet cassé, conséquence des coups de marteau frappés sur la serrure de sa chaîne pour l'en libérer, vu que la clé de celle-ci n'avait pas été retrouvée. Le malheureux soutenait qu'il n'avait rien volé et n'était le complice de personne. Enfin, un témoin prétendait l'avoir croisé, le soir du vol, près de chez Eliza, qui tenait une fumerie d'opium de triste réputation, sur Victoria Street. S'il avait passé la nuit à respirer les fumées d'une mystérieuse drogue orientale, peut-être tenait-on la cause de la confusion dans laquelle on l'avait retrouvé à Turner Street.

Le lendemain matin, quand je me réveillai, ce ne fut cependant pas à tout cela que je pensai en premier. Encore en chemise de nuit, je me ruai vers la pièce où Mlle Fowler repassait le *Times* avant de le remettre à mon père et le retirai de sous son fer. Aussitôt, je l'ouvris à la page de l'*agony column* pour voir si notre dangereux metteur en scène nous avait répondu.

Après avoir examiné les annonces une par une, je me sentis gagnée par une déception croissante. L'une sollicitait de l'aide pour un dégât des eaux, l'autre évoquait une petite maison grise au milieu des rochers, deux cœurs brisés se languissaient de leurs bien-aimées, une dame demandait des conseils pour combattre son insomnie...

Alors que j'étais dans le couloir, le nez encore plongé dans le journal, M. Nelson me demanda :

– Tout va bien, mademoiselle Irene ?

– Pour tout te dire... je l'ignore, lui répondis-je en lui laissant le journal et en courant me changer.

Ce qui était vrai : je ne savais absolument pas à quoi m'en tenir.

Comme la *Shackleton* n'avait pas encore ouvert, je pris la rue qui se trouvait derrière pour me rendre chez Arsène. Arrivée à Marshall Street, j'entendis son rire s'échapper de sa fenêtre grande ouverte.

– Arsène ! l'appelai-je.

Mon ami sortit la tête, me salua et m'invita à monter. J'eus un moment d'hésitation. Dans ce genre de situation, je courais le risque de finir (sans vraiment protester) entre ses bras. Mais comme il n'était pas seul, il n'y avait aucune chance que cela se produise.

Lupin était en grande conversation avec trois filles, assises par terre. Plus précisément sur un grand tapis persan dont notre ami était très fier. Il l'avait trouvé en pleine rue, nous avait-il raconté un jour. Histoire pour le moins étonnante, mais que ni Sherlock ni moi n'avions osé mettre en doute.

– Irene ! s'exclama-t-il en s'effaçant devant moi. Permets-moi de te présenter Charlotte, Ninette et...

– Rebecca, dit la dernière demoiselle.

Je les saluai avec une certaine réserve. Il y avait je ne sais quoi de relâché dans l'air, et les trois jeunes filles, qui semblaient avoir quelques années de plus que moi, n'appartenaient visiblement pas à la bonne société.

– Le hasard fait bien les choses ! m'annonça Arsène avec un sourire jusqu'aux oreilles. Mes trois invitées sont danseuses au *Western Lyon*, un établissement du Strand, et figure-toi que, hier

soir, en parlant de tout et de rien avec Charlotte, j'ai appris une chose étonnante.

– Qui l'eût cru ? commentai-je froidement.

– Écoute ça : jeudi dernier, un inconnu a proposé de lui donner une livre sterling pour qu'elle simule un malaise devant une voiture, ou devrais-je dire un fourgon...

– Non ! Tu plaisantes !

– C'est vrai, je vous le jure, mademoiselle, confirma Charlotte. Une livre, pas un sou de moins !

– Et l'homme, qui était-ce ?

– Jamais vu avant, répondit la danseuse en interrogeant du regard ses amies.

– Moi non plus.

– Ce n'est pas un client du *Lyon*.

– Je dirais qu'il avait à peu près notre âge, reprit Charlotte.

Sans le vouloir, elle me posa une colle : quel âge elle et ses camarades pouvaient-elles avoir ? Vingt ans ? Vingt-cinq ? J'étais incapable de le dire.

– Il avait un chapeau enfoncé sur les yeux, qu'il a gardé même à l'intérieur du cabaret, poursuivit-elle.

– Il est arrivé juste avant la fermeture, ajouta Rebecca. Le spectacle était déjà fini.

– Et il s'est adressé directement à Charlotte, la veinarde de service ! compléta Ninette.

Fixant Lupin, qui semblait très content de lui, je lui fis signe de se rapprocher. Quand il fut près de moi, je lui demandai à mi-voix, pour éviter que les trois filles qui paraissaient avoir pris possession de son appartement ne m'entendent :

– Tu as vu le journal d'aujourd'hui ?

– Non. Il a répondu ?

- Difficile à dire, mais je crois que non.
- Mmmh... ne t'avance pas trop. Pour ce genre de choses, mieux vaut s'en remettre à l'ami Holmes.
- Très juste. Alors que pour le reste... commentai-je en entendant les trois jeunes femmes rire derrière nous.
- Adresse-toi à Arsène Lupin ! acheva-t-il d'un air narquois.

D'un geste, Holmes baissa son journal et sa réaction tint en deux mots :

- Perfidement génial !

Assis comme lui sur une pelouse de Hyde Park, Lupin et moi échangeâmes un regard interrogateur.

- Eh bien, qu'en penses-tu ? Il a répondu, oui ou non ?
- Évidemment, mais avec un raffinement diabolique ! Mademoiselle, monsieur, je vous annonce que nous avons affaire à un véritable cerveau !

Découverte qui semblait le ravir. Voyant que nous avions du mal à le suivre, Sherlock nous tendit la page de l'*agony column*, celle-là même que j'avais passée au crible dans le journal de Papa.

- Ce n'est pas l'annonce qui parle du dégât des eaux... dis-je.
- Ni celles des cœurs brisés... ajouta Arsène.
- Non, il s'agit de la maison au milieu des rochers, abrégée Sherlock. Notre homme nous a envoyé un message des plus subtils.
- Une annonce immobilière ? m'étonnai-je. Quel rapport avec *L'Alphabet de Tom Pouce* ?

- Regardez la signature.
- « M.G. », lus-je.
- Le lien avec notre abécédaire se trouve là. Tom Pouce est parfois considéré comme un cousin littéraire du Petit Poucet, héros d'un conte très populaire, dont l'une des versions les plus connues est celle de Charles Perrault, parue dans un recueil non moins

célèbre intitulé *Les Contes de ma mère l'Oye*. Celui-ci a inspiré des comptines en Angleterre et aux États-Unis, réunies sous le titre *The Tales of Mother Goose*. Un livre que j'ai à la maison et qui fait le bonheur de Violet.

– *Mother Goose*... M.G. ! m'exclamai-je.

– Et l'un des *Contes de ma mère l'Oye* évoque une maison grise au milieu des rochers ? s'enquit Lupin.

– À strictement parler, non, répondit Sherlock. Mais en feuilletant *The Tales of Mother Goose*, j'ai trouvé une devinette du type « Qui suis-je ? » faisant écho à cette annonce : *I leave my rock and my gray little house / only to meet a rich man's spouse*\*...

\* Je quitte mon rocher et ma petite maison grise / rien que pour rencontrer l'épouse d'un homme riche.

– D'après vous, quelle est la solution ? nous défia Sherlock, une étincelle au fond de l'œil.

– Voyons... me lançai-je. Quelqu'un quitte sa maison dans les rochers pour faire la connaissance...

– ... de la femme d'un type plein aux as. Un amoureux beau, mais sans le sou ? postula facétieusement Lupin.

– Arsène ! protestai-je en prenant un air scandalisé.

– Froid... répondit Sherlock. Allez, je vous donne la réponse : la maison grise sur le rocher est un coquillage et la personne qui parle... une perle ! Notre interlocuteur nous encourage à chercher une perle. Or, les perles naissent de grains de sable entrés dans des huîtres.

– *O is an Oyster girl* ! rappela Arsène. Il y a une écaillère, autrement dit une marchande d'huîtres dans *L'Alphabet de Tom Pouce* !

– Gagné ! répliqua Sherlock.

Puis, joignant les mains devant son visage, il déclara :

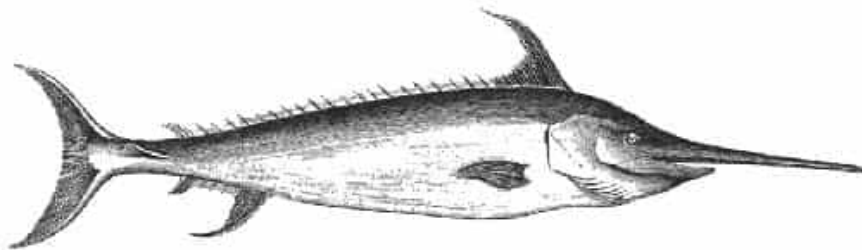
– À Londres, les femmes qui exercent ce métier ne manquent pas : on en trouve à tous les coins de rue des quartiers populaires. Mais, heureusement pour nous, toutes s’approvisionnent au même endroit.

– Le marché aux poissons de Billingsgate... murmurai-je.

– Et comme celui-ci ouvre avant l’aube, espérons qu’il ne soit pas... trop tard ! conclut Sherlock en sautant sur ses pieds.

## LES MARCHANDS D'HUÎTRES

---



Je n'étais jamais allée à Billingsgate, mais c'était le quartier que Papa citait chaque fois qu'il priait M. Nelson d'acheter un peu de poisson pour le dîner. En bon Prussien qu'il était, Leopold aimait avant tout la viande rôtie ainsi que les ragoûts qui tiennent au ventre, mais de temps à autre, il commandait un filet de sole, plat autrement plus délicat, en souvenir de sa bien-aimée Geneviève.

Pour ce qui était de la consommation des huîtres, Sherlock avait raison : si à l'heure où j'écris, elles sont considérées comme un aliment délectable réservé aux palais raffinés des gens les plus riches, à cette époque, à Londres, les mollusques étaient de la



nourriture pour les pauvres et se vendaient en pleine rue, pour quelques sous.

Le marché de Billingsgate se situait à la périphérie est de la ville.

Avant même d'arriver aux docks, nous commençâmes à sentir une forte odeur de poisson, tout en distinguant les cabanes des pêcheurs adossées aux murs du vaste espace de négoce, un bâtiment rectangulaire que son portique, donnant directement sur la Tamise, finissait de rendre imposant.

Une fois franchie la porte principale, on se trouvait au cœur même du marché, mosaïque d'étals et de caisses de poissons, disposés les uns à côté des autres dans l'immense cour intérieure. Au terme d'un chantier d'agrandissement d'ores et déjà lancé, celle-ci se couvrirait d'une verrière pour permettre aux marins de vendre le fruit de leur pêche tous les jours de l'année. Mais ce matin-là, lorsque je découvris l'endroit, toute une partie du toit était encore hérissée d'échafaudages, et aux cris des vendeurs s'ajoutaient ceux des maçons et autres artisans, perchés là-haut comme des singes.

Je ne saurais dire ce qui me frappa le plus entre le brouhaha produit par les centaines de personnes qui hurlaient le prix des poissons contenus dans chacune de leurs grandes boîtes et l'odeur qui saturait l'air.

Par terre ruisselaient des flux de liquides noirs et denses, qui charriaient tant des têtes de poissons que des tentacules, des écailles et les restes sanguinolents de Dieu sait quelles créatures marines. Entre les caisses et les filets de pêche abandonnés par terre circulaient – pieds nus pour la plupart – des hommes et des femmes en haillons, parfois enveloppés dans des tabliers crasseux ; leurs visages étaient marqués par la mer et le vent, leurs cheveux transformés en étoupe par les embruns. Leurs oreilles s'ornaient parfois de boucles, leurs biceps de tatouages, et la peau de leurs

maines était zébrée des coupures infligées par les écailles les plus dures. Les doigts enfilés dans les ouïes du poisson, certains tenaient à bout de bras de gros cabillauds, dont ils montraient les yeux, brillants mais désormais fixes.

Face à eux se tenaient des domestiques de maisons bourgeoises et des cuisiniers de restaurants, marchandant sou à sou, voire quelque aristocrate excentrique appuyé sur son bâton de marche et avide du spectacle des réalités les plus laides et repoussantes.

– Venez avec moi ! dit Arsène Lupin au moment où nous plongeâmes dans ce chaos.

Adroitement, il nous guida jusqu'à la zone qu'occupaient les marchands de coquillages, presque au contact des échafaudages au sommet desquels s'activaient les artisans œuvrant sur le toit.

Du sol s'élevaient des montagnes d'huîtres, dans lesquelles les marchands ambulants puisaient à pleines mains pour remplir leurs paniers, opération qu'observaient d'un œil acéré les patrons des bateaux qui les avaient récoltées.

Pour un penny, Arsène s'acheta une huître grosse comme le poing. D'un coup de couteau, il détacha le mollusque de sa coquille et, tout aussi prestement, le fit glisser au fond de sa gorge.

– Quel régal ! s'exclama-t-il en français. Enfin, une saveur de mon pays !

Au bout de quelques minutes, nous constatâmes que, dans le commerce des coquillages, la majorité des marchands ambulants étaient des hommes, alors que les grands étals, sur lesquels on déposait la marchandise presque au sortir des bateaux, étaient tenus exclusivement par des femmes. J'en comptai cinq ce jour-là.

– Penses-tu que le message renvoie à l'une d'entre elles ? demandai-je à Sherlock.

– Presque toutes les huîtres vendues en ville proviennent de ce marché, où les femmes sont nombreuses, répondit pensivement notre ami. Si, comme je le crois, notre amateur d'énigmes nous a lancé un défi, son annonce renvoie à un endroit bien précis... et je suis prêt à parier ma chemise que c'est celui-ci !

Sauf si Sherlock faisait fausse route, c'était donc au beau milieu de ce vacarme et de cette puanteur que notre adversaire frapperait pour la troisième fois.

Rien que d'y penser, les battements de mon cœur s'accéléraient.

D'un signe de tête j'acquiesçai et promenai les yeux autour de moi.

La matinée touchait à sa fin, mais vu le monde qui se pressait encore là, nous pouvions rester sans craindre d'attirer l'attention.

Cela étant, l'observation statique serait-elle suffisante pour repérer notre mystérieux annonceur ?

À ce propos, qui cherchions-nous exactement ?

Les seules informations dont nous disposions étaient celles que nous avait fournies la danseuse prénommée Charlotte : notre inconnu était un individu du même âge qu'elle, au chapeau enfoncé sur les yeux. Description qui pouvait correspondre à n'importe qui, ou presque, parmi les centaines d'hommes jeunes qui passaient près de nous en criant et jurant. Ce pouvait être aussi bien un pêcheur qu'un client, un cuisinier qu'un valet, voire un majordome. N'importe qui.

Pour mieux surveiller la zone, nous décidâmes de nous séparer et allâmes nous poster à une certaine distance les uns des autres, en veillant à maintenir un contact visuel.

Une heure passa, puis une autre sans que rien n'arrive. Juste à l'extérieur du marché, Arsène découvrit un étal où l'on faisait frire de tout petits poissons avant de les servir dans des cornets de papier

journal. Il en acheta trois portions qu'il rapporta à l'intérieur. La friture était brûlante et, quand bien même j'ignorais ce que je mangeais, je m'en régalai. Nous dévorâmes notre déjeuner adossés à l'une des colonnes qui soutenaient l'étage supérieur de la galerie. Il faisait chaud dans l'enceinte du marché, mais heureusement il ne nous avait pas fallu plus de quelques minutes pour nous habituer à l'odeur forte qui y régnait.

– Si ça continue, on va y passer la journée... murmurai-je, découragée, en enfonçant les doigts dans mon cornet graisseux.

– Voire plus, commenta Sherlock en ne cessant de parcourir des yeux la multitude qui s'affairait autour de nous. On ne sait pas où il se cache, mais peut-être lui nous a-t-il repérés...

– Vu qu'il ne nous connaît pas, pourquoi arrêterait-il son regard sur nous plutôt que d'autres ? demanda Lupin.

– Nous avons signé notre annonce « Les trois orphelins », lui rappela Sherlock. Si nous restons là, à discuter ensemble, nous sommes aussi voyants qu'un cerisier dans une pinède.

– Quel poète ! ironisa Arsène.

Sherlock avait raison, si bien que nous nous dispersâmes à nouveau sans nous perdre de vue.

Notre homme pouvait-il être le monsieur au chapeau qui venait de descendre d'un fiacre ? Ou l'un des balayeurs ? Passant d'une personne à une autre, je ne cessais de croiser des regards, de scruter des visages, qui me laissaient aussi fascinée que perplexe. Puis, les heures passant, de nombreux pêcheurs épuisèrent leurs stocks et partirent, tandis que les personnes chargées de l'entretien s'attaquaient à l'évacuation des eaux usées à l'aide de balais en fibres de sorgho et d'énormes seaux, dont l'eau, en se répandant, produisait des bruits de cataracte.

– Mademoiselle Irene ? appela une voix familière, mais que je ne m’attendais guère à entendre là.

Je me retournai et me retrouvai nez à nez avec M. Nelson.

– Puis-je savoir ce que vous faites ici ? s’enquit mon majordome.

– Et toi ? lui demandai-je à mon tour pour gagner du temps.

De fait, la réponse était évidente au vu du papier brunâtre qui dépassait de son cabas.

Soulevant celui-ci, Horatio annonça :

– Menu de ce soir : soles meunières et pommes duchesse, mademoiselle Irene, comme votre père en a exprimé le désir. Et vous ?

– Simple promenade, prétendis-je. Depuis quelque temps, je m’intéresse aux quartiers de Londres que je connais peu...

– Bien entendu, répliqua M. Nelson.

Regardant autour de lui, il ajouta :

– Et quelque chose me dit que cette passion nouvelle a gagné vos inséparables amis aussi... Où sont-ils en ce moment ?

– Quelque part par là...

Mentir n’aurait avancé à rien. Plus d’une fois, Horatio avait participé à nos enquêtes. Et plus d’une fois, non seulement il avait tenu sa langue, mais nous avait aidés dans des moments pour le moins critiques (ou, pour le dire de manière moins élégante, mais plus fidèle à la vérité, il nous avait permis de sauver notre peau !). Il savait donc parfaitement dans quel genre de situation, ou devrais-je dire de pétrin, nous aimions nous fourrer.

– Seriez-vous en train de suivre... une piste, mademoiselle Irene ? s’enquit-il en remarquant mon trouble.

– Possible.

– Pourrais-je savoir ce dont il s’agit ?

Je le dévisageai, hésitant sur ce qu'il était préférable de lui dire et sur ce qu'il valait mieux lui cacher.

J'avais toujours l'impression que M. Nelson en savait bien plus long sur moi et mes aventures que ce que je voulais bien lui raconter, et souvent je me demandais si Papa m'avait confiée aux soins de cet homme fort, inébranlable et d'une fidélité absolue moins pour qu'il me serve que pour assurer ma protection. En toute discrétion, mais fermement, en intervenant chaque fois que nécessaire.

J'avais beau y réfléchir, le doute persistait.

– Je ne sais pas si tu as lu, dans le journal, l'affaire du marin John... commençai-je en me dirigeant vers la zone où l'on vendait les huîtres.

– L'histoire du voleur mystérieusement enchaîné près de la caisse qu'il avait volée ? répliqua Horatio en comprenant sur-le-champ de quel fait divers je parlais.

Puis, comme pour me ménager la possibilité de continuer, il ajouta :

– Rien que quelques lignes...

– Eh bien voilà... Nous sommes venus faire un petit tour ici.

– Vous pensez que ce John est pêcheur ?

– Comme il est marin, ça va de soi, non ?

– Pas forcément, répondit mon ange gardien.

Ce faisant, il se plaça devant moi et me boucha la vue.

Au même instant, un cri s'éleva et une femme chancela avant de s'effondrer sur l'une des piles d'huîtres. Les coquillages s'éparpillèrent dans un fracas d'os cassés.

– Nooon ! hurlai-je, épouvantée.

Écartant M. Nelson, je me précipitai vers la victime. Pas plus de dix pas me séparaient d'elle, et pourtant, je n'avais rien vu !

Mes amis arrivèrent au pas de charge.

Je me penchai sur la malheureuse, qui gémissait de douleur.

– Ça va aller, madame ! lui dis-je pour la réconforter.

Vif comme une ombre, M. Nelson s'accroupit à côté de moi et, très délicatement, la retourna pour qu'elle puisse nous voir. Je la reconnus immédiatement : c'était l'une des cinq femmes que j'avais remarquées un peu plus tôt. Elle gardait une main appuyée sur son ventre et ses doigts crasseux étaient maculés de sang. Sur sa robe s'étalait une tache sombre.

Au milieu de ses pleurs et de ses gémissements, la marchande marmonna quelques mots que je ne réussis pas à comprendre.

– Appelez un médecin ! cria quelqu'un près de nous. Vite, un docteur ! Une femme est blessée !

Je cherchai des yeux Sherlock et Arsène, mais ils n'étaient pas là. Au même moment, j'entendis un bruit de pas sur des planches, qui me fit lever la tête.

*Mais bien sûr, les échafaudages !* me dis-je. Loin de se mêler à la clientèle du marché, notre adversaire s'était caché là-haut en attendant d'agir. Deux silhouettes, que je reconnus immédiatement comme celles de mes amis, couraient le long des plateaux. Puis, rapide comme une araignée, Lupin se mit à grimper d'étage en étage. L'espace d'un instant, j'aperçus, encore plus haut, une troisième silhouette, qui se pencha au-dessus du toit, puis disparut.

D'une main prévenante mais sûre, Horatio aida la femme à s'étendre.

– Tenez bon... lui murmura-t-il. Ne bougez pas et vous verrez que tout se passera bien.

Croisant le regard de la pauvre dame, je me sentis terriblement coupable de ne pas avoir réussi à la protéger. Puis, tandis que je

promenais un regard consterné autour de moi, je vis briller, parmi les coquillages, la lame d'un couteau tachée de sang.

Sans y réfléchir à deux fois, je pris l'arme et la fourrai dans ma poche.

Horatio, le seul qui pouvait m'avoir vue, ne prononça pas un mot.



# UNE MYSTÉRIEUSE ÉTOILE

---



- Il m’a échappé ! pesta Arsène Lupin. J’arrive à peine à le croire, mais il m’a filé entre les doigts !
- As-tu pu le voir, au moins ? lui demandai-je.
- Ah ça oui ! J’ai vu un ouvrier grimper sur le toit et redescendre de l’autre côté, grâce à la poulie et à la corde qu’il y avait installées !
- Arsène allait et venait dans notre salon comme un lion en cage.
- Et au moment où j’allais attraper la corde, il l’a tirée. Puis il s’est évaporé dans la foule, *pouf*, comme s’il n’avait jamais existé.

Sagement assis à notre table, Sherlock l'écoutait en réfléchissant. Son interprétation de la réponse de notre mystérieux annonceur était juste : celui-ci nous avait lancé un défi.

Défi que nous avons relevé, puis perdu.

Battus par un joueur rusé, qui avait monté ce troisième coup avec une application exemplaire. À cette occasion, nous avons appris qu'en plus d'être un esprit brillant, il était aussi un athlète accompli. Un individu dont l'intelligence rivalisait avec celle de Sherlock et dont l'agilité égalait celle de Lupin.

À croire qu'il ne lui manquait rien, si ce n'est... la sensibilité d'une fille, qui, dans certaines circonstances, pouvait faire toute la différence, comme je me plaisais à le penser.

– Cette fois encore, il s'est livré à une sorte de mise en scène, et la victime a eu la vie sauve, soulignai-je en fixant le couteau qui avait blessé la marchande d'huîtres.

Assez négligemment, nous l'avions déposé sur un plateau en argent de notre service de table.

– Un spectacle organisé à notre intention, murmura Sherlock, la mine sombre. Et dans lequel, comme dans l'affaire de l'archer ou celle du marin, l'enjeu n'était pas de tuer. Ce qui intéresse notre homme, ce n'est pas le crime, mais sa représentation. Ce type est...

Sherlock laissa son regard errer sur les tableaux suspendus aux murs : charmants paysages, natures mortes, portraits des ancêtres de Leopold...

– ... une sorte d'artiste du crime. Il s'y adonne comme s'il s'agissait d'une forme d'art...

– *Brrr...* tu me donnes la chair de poule, soufflai-je.

– Ce qui n'explique pas pourquoi il le fait, observa Arsène en croisant les mains sur sa poitrine.

– Qu'est-ce qui motive un artiste ? s'interrogea Sherlock à haute voix.

– Créer une œuvre importante, proposa Lupin.

– Être vu, tentai-je à mon tour.

Holmes pointa l'index vers moi.

– Être remarqué, oui, confirma-t-il. Notre malfaiteur cherche à attirer l'attention de quelqu'un.

– La nôtre ?! s'étonna Lupin.

– Non, nous n'avons rien à voir avec ça. Quoique maintenant si, mais... nous n'étions pas prévus au programme. C'est nous qui, en faisant paraître *L'Alphabet de Tom Pouce*, sommes sortis du bois ; puis, bêtement, à Billingsgate, nous nous sommes fait voir. Jusqu'alors il ne nous connaissait pas, nous avions cet avantage sur lui. Mais à présent...

– Crois-tu qu'il y ait lieu de s'inquiéter ? lui demandai-je.

– Tout dépend de son plan et de son véritable objectif, répondit notre ami en haussant les épaules. Si la situation est telle que je l'imagine, il se contentera de nous faire assister au spectacle, tant que ça l'amusera et qu'il ne nous trouvera pas trop gênants...

– Notre présence au marché n'a-t-elle pas pu l'alarmer ?

– Pourquoi ça ? En quoi l'avons-nous dérangé ? Il a blessé la marchande, puis s'est tranquillement carapaté *via* l'échafaudage, comme il l'avait prévu... Un peu plus vite, peut-être, à cause de Lupin. La question est plutôt : depuis quand était-il là à épier nos faits et gestes ? Nous a-t-il vus nous approcher des étals, discuter entre nous, nous séparer, surveiller le marché, manger ensemble, nous disperser de nouveau ? Si oui, qu'en est-il venu à penser de nous ?

– Vas-y, éclaire notre lanterne, l'encouragea Arsène.

– Il a dû se dire qu'il avait affaire à de simples amateurs, que « Les trois orphelins » ne sont rien de plus que trois gamins qui aiment jouer aux enquêteurs. Ce qui, d'après moi, a dû le décevoir : il s'attendait à être découvert par... quelqu'un d'autre. Pas par nous.

– Comment ça « quelqu'un d'autre » ? Scotland Yard ?

– Ça, je n'en sais rien, reconnut Sherlock. Mais je suis sûr que si nous parvenons à le comprendre, nous apprendrons, du même coup, qui il est.

– Voire où il se cache...

– Oh, ça, c'est facile... murmura notre ami en faisant un geste en direction de la fenêtre. Il est ici. À Londres. Peut-être même bien plus près que nous ne l'imaginons.

– Votre thé, jeunes gens, annonça M. Nelson en entrant dans le salon.

Il portait un grand plateau sur lequel reposait une énorme théière de faïence blanche, dont s'échappait un filet de vapeur.

– Merci, Horatio ! répondis-je en faisant de la place sur la table.

Approchant sa chaise, Arsène s'installa en face de Holmes.

– Merci, prononça, à son tour, ce dernier. Ni sucre, ni lait, ni citron. Nature, s'il vous plaît.

M. Nelson le servit, puis, faisant le tour de la table, se rapprocha d'Arsène.

– Messieurs Holmes et Lupin ont-ils déjà pu débattre de l'affaire ? s'enquit-il.

– Quelque peu, oui, Horatio, marmonna Arsène.

– Et de quoi a-t-il été question exactement ? insista mon majordome.

– Du... comment l'appeler ?... De cet artiste du crime... ce marionnettiste qui utilise une comptine pour... se faire remarquer, résuma Sherlock.

– Et vous, qu'en pensez-vous, monsieur Lupin ?

– Qu'il est rapide.

– La rapidité n'est pas toujours l'alliée de l'art.

– Très juste, Horatio, commenta Arsène.

– Sauf quand le créateur n'est pas un véritable génie, intervint Sherlock. Auquel cas, la rapidité peut être une arme de plus à sa disposition.

– Ah, nous y voilà ! Vous avez prononcé le mot juste, jeune monsieur Holmes : l'« arme »... répéta M. Nelson en s'arrêtant enfin à côté de moi. Avez-vous déjà parlé de l'hexagramme qui figure sur sa garde ?

Je le fixai, bouche bée : de quoi parlait-il ?

Sherlock, lui, bondit de sa chaise comme s'il avait été piqué par un scorpion.

– C'est à peine si j'ai aperçu le couteau, quand Mlle Irene l'a récupéré... poursuivit Horatio d'un air suffisant qui ne manqua pas de m'agacer. Mais j'ai remarqué un curieux motif sur sa lame. Là, vous voyez, jeune monsieur Holmes ? Bizarre, non, comme ornement ? Ne pourrait-on penser qu'il a été gravé après coup pour rendre cette arme unique, en quelque sorte ?

Sherlock Holmes manipulait le couteau, la main dans une serviette pour ne pas altérer les éventuelles traces qu'il portait, et que seul un examen approfondi pouvait révéler. Examen qu'il avait prévu de faire, très certainement, mais... M. Nelson l'avait pris de vitesse.

– Un hexagramme... souffla-t-il en tournant l'arme vers la lumière. Oui, c'est bien ça !

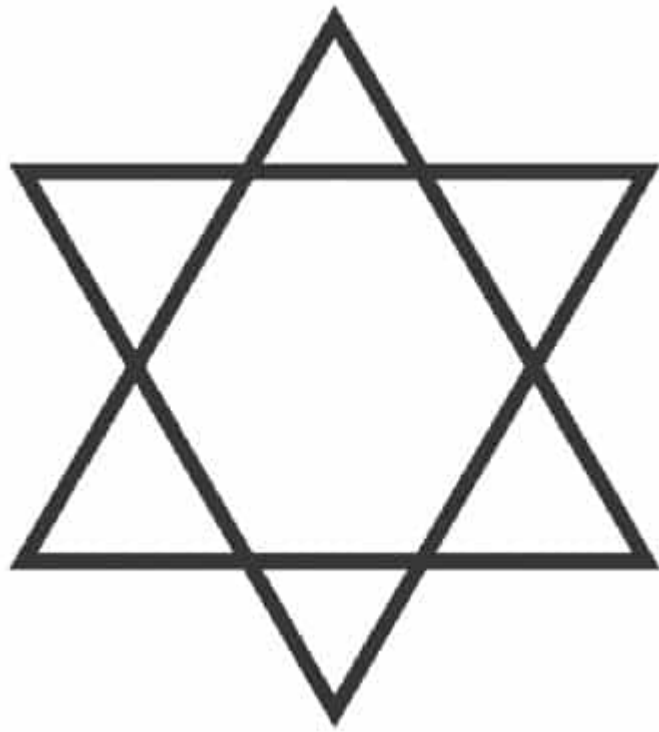
Au point où nous en étions, j'avais deux possibilités. Un, reconnaître en toute candeur que, tout le temps que j'avais eu le couteau à ma disposition, à savoir pendant le trajet de retour à la

maison et au moment où je l'avais sorti pour le poser sur le plateau, je n'avais rien de rien vu. Deux, et peut-être était-ce pire, révéler que je n'avais pas la moindre idée de ce qu'était un hexagramme.

Comme s'il avait lu dans mon esprit, Sherlock pointa le doigt vers le minuscule dessin et me dit :

– C'est ça, tu vois.

À savoir une étoile à six branches, faite de deux triangles superposés.



– Une étoile... murmurai-je.

– Menaçante, sous certains de ses aspects... commenta Sherlock.

– Quel sens a-t-elle, d'après vous ? demandai-je.

Sans répondre, Sherlock passa le couteau à Arsène, qui le tendit à M. Nelson, lequel refusa poliment de le prendre.

– Jeunes gens, si je puis vous donner un conseil... commença celui-ci.

– J'ai compris, Horatio, le coupai-je. Et tu as parfaitement raison. Nous ferions mieux de ne pas nous mêler de cette histoire.

Mon ange gardien s'adossa à l'un des montants de la porte et, souriant d'un air entendu, répondit simplement :

– Dépêchez-vous de boire votre thé, avant qu'il ne refroidisse.

## LE DÉBUT ET LA FIN

---



Le silence qui régnait dans la bibliothèque du British Museum était d'un genre particulier, bien différent de ceux auxquels j'avais pu prêter l'oreille jusque-là. Seul l'entamait le bruit discret de pas feutrés, de pages que l'on tourne et de quintes de toux respectueusement étouffées. Tel était le son produit par la sagesse du monde. Aussi paisible que constant.



Nous gravîmes l'escalier qui menait à ce temple du savoir accompagnés de l'écho de nos pas et, en prime pour moi, des battements singulièrement rapides de mon cœur. Inutile de le cacher, j'avais peur, et seule la présence de Sherlock et d'Arsène à mes côtés me permettait de rester à peu près calme. Ce n'était pas la première fois que je ressentais une forte appréhension, mais, ce jour-là, après ce qui s'était passé à Billingsgate, je n'arrivais pas à me débarrasser de l'image de notre mystérieux adversaire penché au-dessus du toit comme pour me regarder. Nous ignorions tout de lui ; pour nous, il n'avait ni nom ni visage. Rien. Mais ce que nous savions, c'est que nous l'avions défié à un jeu qui n'était pas le nôtre et qu'il avait relevé le gant. Je glissai un bras sous celui de Sherlock, l'autre sous celui d'Arsène, et nous poursuivîmes notre ascension jusqu'au bureau qui se trouvait à l'entrée.

Tout comme le musée, la bibliothèque était immense et d'aspect impérial, ainsi que l'avaient voulu ses architectes. De quoi m'intimider quel que soit le jour, mais cet après-midi-là, il suffisait qu'un homme coiffé d'un chapeau me regarde une seconde de trop pour que je sursaute.

– J'aimerais consulter le *Traité raisonné des symboles* de M. Bushwop, déclara Sherlock Holmes au petit homme à l'air hautain qui nous accueillit.

Nous le suivîmes à l'intérieur d'une salle immense qu'il semblait connaître comme sa poche et le regardâmes sortir d'une étagère pareille à une centaine d'autres trois énormes volumes reliés en cuir jaunâtre. Puis l'employé nous accompagna jusqu'à une table de lecture qu'éclairait la lumière d'une fenêtre élevée et nous laissa.

Une fois qu'il eut retraversé la pièce, nous le vîmes se retrancher derrière son petit bureau, puis nous lancer, de temps à autre, des regards indolents pour nous surveiller.

La salle était tapissée de boiseries montant presque jusqu'à la coupole qui lui servait de plafond. À chaque pas, chaque mouvement, tout grinçait, semblait-il : le plancher, les chaises, la table et jusqu'aux lambris. J'avais l'impression de me trouver au cœur d'un musée dans le musée, royaume des termites.

Sherlock, Lupin et moi nous assîmes côte à côte. Au loin, quelqu'un ferma une porte et, tandis que la lumière du dehors se teintait des couleurs du crépuscule, nous entreprîmes de lire tout ce que le *Traité* contenait sur le thème de l'hexagramme.

Pour commencer, nous eûmes la confirmation du fait qu'il s'agissait bien d'une étoile à six branches, composée de deux triangles équilatéraux dont les sommets dessinaient un hexagone régulier. Arsène proposa de sauter « à pieds joints » toutes les informations d'ordre mathématique, ainsi que les instructions permettant de dessiner un hexagramme avec un compas, si bien que nous plongeâmes directement dans les pages que l'érudit professeur Bushwop avait consacrées aux significations symboliques de cette figure. Pour chacune d'elles, nous tentâmes de comprendre si elle pouvait correspondre à notre cas, autrement dit expliquer la présence de cette étoile sur la garde du couteau qui avait blessé la marchande d'huîtres.

En Inde, lut Sherlock, les hexagrammes sont l'un des motifs des mandalas, les labyrinthes géométriques qui favorisent la méditation. Faisant partie des yantras, ils représentent l'union du ciel et de la terre, ainsi que l'équilibre auquel on parvient en atteignant le nirvana.

– *Le stade où le corps se libère des pièges du monde sensible...*  
lut Arsène. Notre homme serait-il un fugitif ? Un évadé ? Un criminel sorti de prison qui cherche à se venger ?

Son spectacle pouvait-il être destiné à Scotland Yard ou à une personne y travaillant, comme nous l'avions déjà envisagé ?

Dans la spiritualité hindoue, les deux triangles correspondaient aux séquences sacrées *om* et *hrim*... Mais cela ne nous avançait guère.

Nous passâmes à la symbolique juive, où l'hexagramme est communément appelé « étoile de David », du nom du jeune berger destiné à devenir roi, qui tua le géant Goliath avec sa fronde. Nous consultâmes *L'Alphabet de Tom Pouce* pour vérifier s'il y était question d'un David ou d'un lance-pierre, mais n'y trouvâmes ni l'un ni l'autre.

Cette étoile était considérée comme un motif doté de pouvoirs puissants : qui la dessinait au sol et se plaçait au milieu se mettait à l'abri des démons.

– Ce qui pourrait aller dans le sens de ce que tu viens de dire, Arsène... Notre étoile pourrait relever d'une pratique occulte, commentai-je.

– Si oui, ce n'est pas ici que nous trouverons les renseignements qu'il nous faut, murmura Sherlock.

Pour explorer la voie de l'occultisme, mieux valait laisser là l'austère traité du professeur Bushwop et réduire de beaucoup nos exigences scientifiques.

Nous étions d'autant plus prêts à changer d'air que rien de ce que nous avions lu n'avait provoqué l'illumination que nous espérions. Nous notâmes les dernières informations qui nous paraissaient dignes d'intérêt et quittâmes la bibliothèque.

Guidant la marche, Sherlock semblait savoir exactement où il allait. De fait, il nous conduisit au 39 Carnaby Street, d'où nous nous engouffrâmes dans un passage menant à une cour nommée

« Pugh's Place », au fond de laquelle passait une ruelle que nous suivîmes jusqu'à une petite porte à laquelle nous frappâmes.

Une grande et forte dame nous ouvrit, puis nous toisa comme si nous avions la peste.

– Que voulez-vous ?

– Et toi, que dis-tu de ça ? lui demanda Sherlock en lui faisant miroiter deux shillings.

La magicienne, car telle était l'activité qu'elle exerçait, s'effaça pour nous laisser entrer.

Elle nous conduisit dans une petite pièce remplie de lampes et de lanternes dont les lumières produisaient un halo tremblotant et s'installa sur un coussin moelleux. Mes amis et moi, en revanche, n'eûmes d'autre choix que de nous asseoir par terre, sur un tapis élimé.

– Que désirez-vous savoir exactement, jeunes gens ? s'enquit-elle enfin.

– Pouah ! s'écria Arsène une demi-heure plus tard. Nous puons l'encens de la tête aux pieds et ne sommes pas plus avancés qu'avant ! D'où l'as-tu sortie, cette sorcière ?

Sherlock, qui marchait derrière Lupin et moi, ne répondit pas.

L'imposante magicienne nous avait farci le crâne de concepts incompréhensibles ; elle avait qualifié l'hexagramme de talisman de Saturne, cité *Le Livre des morts tibétain* et rapproché nos deux triangles des quatre éléments composant l'univers. Puis elle avait établi un lien entre ces triangles et la circulation de l'énergie à l'intérieur du corps humain, régie par sept chakras (points de contrôle), dont le plus important était celui du cœur, symbolisé par l'étoile entière.

– Santé et sagesse... avait-elle énoncé en dessinant sur le sol l'arbre des *Sephiroth*, à savoir un ensemble de cercles qui, une fois

reliés, formaient un hexagramme.

Le signe qui nous intéressait symbolisait la création et l'état de ce qui est complet, avait-elle ajouté. Le début et la fin, mais où le début n'était pas le vrai début et la fin, pas la vraie fin.

– Ainsi regarde-t-il vers le haut et vers le bas... tel est le sens des deux triangles, conclut la magicienne avant de se débarrasser de nous, pour de bon cette fois.

– Deux shillings jetés par la fenêtre ! ronchonna encore Arsène. Mais puisqu'on est là, autant aller se rafraîchir à la *Shackleton* !

Revenus dans Carnaby Street, nous regardâmes autour de nous comme si cela pouvait nous aider à nous décider.

Une enseigne oscillait paresseusement au-dessus de nos têtes.

– Mais bien sûr ! s'exclama Sherlock alors que nous venions de nous remettre en marche. La magicienne a raison !

Arsène me lança un regard découragé.

– Ça y est, on l'a perdu...

– À quel propos ? demandai-je à notre ami exalté.

– Le début n'est pas le début... répondit-il. Mais alors pas du tout !

Sur ces mots, il tourna les talons et partit dans la direction opposée.

– Sherlock ! l'appelai-je.

Pour toute réponse, il se mit à courir.

# UNE JEUNE ESPIONNE

---



La nuit suivante, je fus incapable de fermer l'œil, ce qui au moins m'épargna de nouveaux cauchemars. Pas d'arbre à escalader, pas de branche qui casse et pas d'inconnu tentant de me rattraper.

Lorsque j'arrivai à la *Shackleton*, le lendemain matin, il n'y avait personne. Chez Arsène non plus. Il ne me restait plus qu'à tenter ma chance chez les Holmes.

Quand j'arrivai devant la maison, je fus frappée par l'aspect particulièrement soigné de son jardin. Celui-ci était bien plus modeste que le nôtre, mais son herbe semblait coupée aux ciseaux,

ses plates-bandes le long du mur étaient denses et florissantes, ses haies taillées à la perfection.

Et je fus encore plus surprise de découvrir que c'était l'œuvre de Sherlock, qui, de manière aussi compulsive qu'inattendue, s'était mis au jardinage. Nouvelle qui me fut donnée par sa mère, après que j'eus sonné à la porte et demandé à voir mon ami. Sherlock n'était pas là, m'apprit-elle d'abord : il était sorti en toute hâte avec Arsène Lupin en précisant qu'ils n'en avaient pas pour longtemps. Comme ils étaient partis depuis une demi-heure déjà, Mme Holmes me proposa de prendre le thé avec elle en attendant qu'ils reviennent.

– Mon fils parle souvent de vous, mademoiselle Irene.

– Oh... vraiment ?

Voilà qui me stupéfiait. Sherlock Holmes bavardant avec sa mère : j'avais du mal à me représenter la scène. Chez lui, je l'imaginais plutôt taciturne, silencieux, toujours perdu dans d'invraisemblables réflexions. Mais, visiblement, je me trompais.

Mme Holmes était une personne affable, si bien que je passai un moment très agréable en sa compagnie. La ressemblance avec son fils était frappante, surtout pour ce qui était du regard. Ses cheveux gris, vraisemblablement longs, étaient relevés en un gros chignon qui lui donnait une certaine prestance, et, si ses mains étaient soignées, ses doigts dégageaient une impression de force. Enfin, cette dame parlait avec moi sans la moindre gêne, comme à une égale et non une simple adolescente aux cheveux roux qui fréquentait son fils cadet.

À un moment, pendant que nous bavardions, la jeune Violet apparut à la porte de la cuisine, mais, dès qu'elle me vit, elle fila, un grand sourire aux lèvres.

Des quelques phrases que Mme Holmes et moi échangeâmes, je me représentai son foyer comme serein, à mille lieues de celui que

décrivait mon ami depuis le retour de son frère, dont la présence l'exaspérait.

– C'est vrai que depuis quelque temps mes deux aînés ont du mal s'entendre, me confirma leur mère avec un sourire. Mais il semblerait que mon second ait fini par y trouver son compte. Même en l'absence de Mycroft, qui est parti pour quelques jours à Manchester, Sherlock reste dans sa cabane... Elle est devenue une sorte de refuge pour lui, me semble-t-il.

Sur ces mots, telle une conspiratrice, Mme Holmes se pencha au-dessus de la table et me raconta que, depuis peu, son fils s'était pris de passion pour le jardinage. Il avait rapporté chez eux plus de livres qu'elle pensait pouvoir en exister sur le sujet, précisa-t-elle.

– Il dort à l'extérieur, lit à l'extérieur, écrit à l'extérieur... soupira-t-elle. Mais maintenant, nous avons le plus beau jardin de tout le quartier !

Au même instant, la grille du jardin grinça faiblement.

– Ah, les voilà ! s'exclama mon hôtesse.

Me faisant signe de rester assise, elle s'approcha de la fenêtre et jeta un coup d'œil dehors.

– Comme toujours, ils sont allés droit vers la cabane à outils... chuchota-t-elle. Le mieux est peut-être que vous fassiez comme si vous veniez d'arriver... Vous savez comment sont les garçons : les conversations de femme à femme les dépassent.

Je m'entendis avec elle sur ce que nous dirions à Sherlock, puis, dès que j'eus fini ma tasse de thé, la remerciai et traversai le rez-de-chaussée sur la pointe des pieds pour regagner l'entrée.

J'allais ouvrir la porte quand je perçus une présence derrière moi. Je me retournai et découvris Violet en haut de l'escalier. La fillette tenait par le cou, d'une main très ferme, une poupée en chiffon aux cheveux roux.



– Toi, tu ne te marieras jamais avec mon frère, souffla-t-elle en me transperçant du regard.

– Violet ? appela sa mère depuis la cuisine.

– *Tchhhhh* ! Je t'ai vue ! ajouta l'enfant en retroussant les lèvres comme une jeune hyène.

Puis elle jeta sa poupée vers moi et s'enfuit à toute vitesse le long du couloir.

# LA LETTRE MANQUANTE

---



Quelque peu troublée, je frappai à la fenêtre de la cabane à outils.

– Tu arrives pile au bon moment ! me lança Lupin en sortant et en me prenant dans ses bras.

Puis, sentant que je restais de marbre, il me demanda :

– Tout va bien ? Il est arrivé quelque chose ?

– Plus ou moins, murmurai-je en le regardant. La sœur de Sherlock vient de m'étrangler.

Mon ami éclata d'un rire si spontané que je ne pus que l'imiter.

– Allez-vous vous décider à entrer ? intervint Holmes depuis l'intérieur de son minuscule royaume.

Toute la cabane était tapissée de feuilles de journal, fixées de toutes les manières possibles tant aux murs qu'à l'intérieur du toit à double pan et jusque sur les carreaux d'une petite fenêtre. Parmi les binettes, balais, râteliers et faux de diverses dimensions se dressaient une table faite de quelques planches posées sur deux tonneaux, ainsi qu'un bon vieux fauteuil dans lequel nichait, tel un immense hibou, notre as de la déduction.

Comme si ma présence allait de soi, il ne prit même pas la peine de me saluer. Et moi, suivant le conseil de sa mère, me gardai bien d'évoquer mon arrivée précoce.

– Comme je te le disais, Arsène, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, tournant et retournant dans ma tête la phrase prononcée par la magicienne – « Le début n'est pas le début »... Pourquoi ? Élémentaire : elle est vraie ! Le début n'était pas le début !

D'une main, il attrapa une page de journal épinglée à un mur et la posa sur les planches. C'était celle contenant l'article sur l'affaire Archer, désormais cerclé d'un trait d'encre.

– C'est le A qui nous a trompés. Si l'alphabet commence bien par A, ce n'est pas le cas du plan imaginé par notre artiste du crime...

Sherlock prit une profonde inspiration puis poursuivit :

– Eh non, car ce drôle d'individu s'était déjà mis au travail depuis quelques jours... sans qu'on s'en aperçoive. Ce qui a dû le mettre dans tous ses états.

– Mais tu as dit que le spectacle ne s'adressait pas à nous... soulignai-je.

Sherlock me lança un regard incandescent qui me fit passer l'envie de l'interrompre. Et encore une fois, je me demandai comment ce garçon sauvage à l'esprit infallible avait pu confier à sa maman des pensées aimables sur mon compte. À moins que Mme Holmes ne se soit contentée d'exprimer les intuitions qui lui étaient venues au cours des rares conversations que lui accordait son fils.

– J'ai utilisé « on » dans son sens indéfini. « On », « nous », les spectateurs.

– Continue, l'encouragea Lupin.

– Partant de l'hypothèse que la mise en scène de l'archer n'était pas la première, j'ai essayé de savoir s'il y avait eu d'autres crimes ou délits bizarres dans les jours qui avaient précédé. Et la réponse est...

– Oui... hasarda Arsène.

– Évidemment que c'est « oui » ! rugit Sherlock Holmes. Et pas qu'un seul, trois !

Pointant l'index vers une autre page, il demanda à Lupin de la détacher, puis la plaça juste avant celle contenant la nouvelle sur le savetier.

– Écoutez ça... murmura Sherlock avant de lire l'article qu'il avait conservé.

À en croire son auteur, un rétameur s'était réveillé, dans son lit, la tête prise dans un chaudron. Coiffé de son drôle de heaume – le col du récipient excédait à peine la taille de son cou –, le malheureux arrivait tout juste à respirer. Selon toute vraisemblance, le chaudron avait été soudé autour de sa tête à un moment où il n'était pas conscient (ivre ou drogué, comme l'archer ou le marin enchaîné) et la police avait dû faire appel à l'un de ses confrères pour le libérer.

– Bonté divine, murmurai-je. Quelle horreur...

– *T was a Tinker, and mended a pot...* souffla Sherlock.

Puis il me demanda :

– Irene, regarde la coupure de presse épinglée au-dessus de ta tête. Celle-là, oui.

Je la détachai et lus :

– *Jeremiah Doobe, recherché pour divers cambriolages de bureaux de poste, a été déposé, ligoté et bâillonné, devant le commissariat du faubourg de Canonbury. Le voleur a raconté avoir été agressé par un homme qui l'a immobilisé puis fouetté jusqu'à lui faire perdre connaissance. Homme qu'il n'avait jamais vu avant et qu'il a appelé « le diable ».*

Levant les yeux, j'ajoutai :

– *R was a Robber, and wanted a whip.*

Je passai l'article à Sherlock, qui le posa à côté de celui concernant le rétameur.

– Et pour finir, voici notre troisième nouvelle, annonça-t-il. Un avocat du nom de Mason et détenteur du titre honorifique d'*esquire* s'est vu dérober tout ce qu'il y avait de précieux dans sa nouvelle résidence de Lansdowne Road, quartier de Dalston. Lorsque sa gouvernante est rentrée des courses, elle l'a trouvé inanimé, nu comme un ver, pieds et mains entravés et... les sourcils rasés.

– Oh, mon Dieu... commentai-je en frémissant.

– *E was an Esquire, with pride on his brow*, compléta aussitôt Lupin, *L'Alphabet de Tom Pouce* sous les yeux.

La coupure de presse fut rangée à côté de celle du voleur.

– Et maintenant ? ne pus-je m'empêcher de demander.

Sherlock rassembla les trois coupures de presse, les mit de côté et déplia sur la table un plan de Londres.

– Je me vois obligé de vous demander encore un peu de patience, vu qu'hier, à l'initiative d'Arsène, nous avons sauté le

chapitre du traité des symboles qui présentait le plus d'intérêt... à savoir celui qui explique comment faire ça...

Sherlock Holmes piqua la pointe d'un compas dans le plan et, laborieusement, mais d'une main sûre, traça une croix à chacun des endroits où « l'artiste du crime » avait frappé : Drury Lane, où la police avait interpellé Archer, l'agresseur présumé du grand cuisinier ; Turner Street, où le marin avait été enchaîné ; le marché de Billingsgate, où la marchande d'huîtres avait été poignardée ; mais aussi Bingfield Street, dans le quartier d'Islington (au nord-ouest), où habitait le rétameur prisonnier de son chaudron ; le poste de police de Canonbury, où avait été livré le voleur fouetté ; et enfin, plus à l'est, Lansdowne Road, où se trouvait la demeure de l'avocat privé de ses sourcils. Juste après, Sherlock se mit à relier les différents points. La figure qui se dessinait était d'une clarté glaçante, pour ne pas dire maléfique.

Chaque nouvelle droite de l'étoile que traçait Sherlock donnait la chair de poule.

Quand il eut terminé, Arsène répéta doucement ma question :

– Et maintenant ?

– Maintenant, il faut réussir à comprendre où il commettra son prochain coup.

– Le plan ne s'arrête pas là ? Pourtant, le motif est complet...

Sherlock laissa fuser un petit rire diabolique.

– Pas d'après lui. Regardez ce qui se passe quand on écrit au-dessus de chaque pointe la lettre de l'alphabet correspondante, en respectant l'ordre de succession des événements...

À ce qu'il semblait, Holmes avait encore une surprise pour nous. Rapidement, il traça, aux endroits indiqués, un T (pour le rétameur), un R (pour le voleur), un E (pour l'avocat), un A (pour l'archer), un S (pour le marin), et enfin un O (pour la marchande d'huîtres).

Sous nos yeux apparut une suite de lettres des plus éloquentes dans son incomplétude : TREASO. Pour qu'elle forme un mot, il ne lui manquait qu'un N en position finale.

– *Treason*... « Trahison », murmura Arsène.

– Reste à savoir qui a lâché qui, dans cette histoire... commentai-je.

# L'HEURE DE TOMBER LE MASQUE ?

---



**E**ntre qui et qui peut-il y avoir trahison ? Des amis. Des gens qui s'aiment, mais aussi des gens qui ne s'aiment pas. Des parents et des enfants. Des collègues de travail. Des nations. Des généraux, des armées... Les possibilités semblaient infinies. Et derrière la question de la trahison s'en cachait une autre, plus profonde, qui, dans ce qu'elle avait de fondamental, me tourmenta toute la nuit. Celle de la confiance. Se fier à quelqu'un revenait à accepter



l'éventualité que cette personne manque de loyauté. Et si la chose arrivait, qu'advenait-il de l'acte de foi, voire de courage qui avait été le nôtre ?

Question difficile qui me concernait de près, me semblait-il. Geneviève et Leopold ne m'avaient-ils pas trahie en me faisant croire pendant des années qu'ils étaient mes parents naturels ? D'autant que j'avais cru dur comme fer ce qu'ils me racontaient à propos de moi et de mon enfance. Mais de mon côté, ne trompais-je pas la confiance de Leopold chaque fois que je séchais mon cours de chant pour me livrer à d'aventureuses investigations avec mes deux amis ?

Et qu'en était-il de mes rapports avec Arsène et Sherlock ? Nous nous en remettions aveuglément les uns aux autres. Et pourtant, chacun de nous, à sa manière, trahissait les autres. N'avions-nous pas, Lupin et moi, échangé des baisers ? Et que dire des secrets que Holmes et moi avions partagés, serrés l'un contre l'autre ? Ces tête-à-tête, le temps qu'ils duraient, brisaient-ils la confiance qui régnait entre nous trois ou renforçaient-ils nos liens de personne à personne ? Et puisqu'il était question de confiance, accordait-on la sienne pour recevoir celle des autres ou gratuitement, sans attendre de contrepartie ? Existait-il une règle générale, une conduite recommandée, un chemin à suivre ?

Je me tournais et me retournais dans mon lit, et la réponse qui me vint, au cœur de cette nuit où tout me paraissait figé, fut « non ». Un « non » agrandi par l'obscurité, solennel et imperturbable comme seules le sont les convictions nocturnes. Puis mes cogitations reprirent. La confiance me faisait penser à de l'eau entrant et sortant d'une cuvette : d'abord, elle s'y accumulait, puis s'en déversait, s'évaporait et se condensait, telles des gouttes de pluie. Mais dans cette image, que représentait la cuvette, exactement ? Et que se

passait-il quand elle était vide ? Le père ou la mère enguirlandait l'enfant qui avait menti. L'un des amants giflait l'autre. Un couple se séparait pour toujours. Un autre sombrait dans la tristesse en attendant des temps meilleurs. Un pays entrait en guerre. Un tribunal prononçait une sentence. On demandait l'arbitrage d'un juge. On implorait l'aide de Dieu...

Pour obtenir justice. Ou simplement se venger ? « Justice », « vengeance » : deux autres mots qui me hantèrent cette nuit-là. La justice était-elle la monnaie de la confiance ? Si oui, que permettait-elle d'acheter ? De la confiance encore ? À accorder à de nouvelles personnes ou à celles qui vous avaient trahi ? Et la vengeance, qu'était-elle ?

Une arme. Dévastatrice.

À cette pensée, j'ouvris les yeux. Puis je sortis de mon lit et écartai les rideaux pour regarder dehors, la nuit encore pleine, le jardin d'où montaient de légers bruits, la ville grise sous sa chape de fumée. Soudain, une idée s'imposa : celui que nous cherchions n'était pas un traître, mais un homme qui avait été trahi. La confiance qu'il avait placée dans un autre s'était éteinte. Et à présent, violemment, implacablement, il sévissait. Son grand projet en forme d'étoile, dont chaque pointe correspondait au lieu d'un forfait, était celui d'une vengeance, désormais presque accomplie. Il ne manquait plus qu'une lettre, un acte final... Qui donc pouvait l'avoir trahi ? Qui lui avait menti ? Qui avait provoqué sa fureur ?

Pour en venir à déployer une telle énergie, il devait entretenir un lien personnel, voire intime avec celui ou celle qui l'avait trompé. Ce n'est pas ainsi qu'on se venge d'un étranger. Vraiment pas. La blessure semblait plus profonde. Une affaire de famille, peut-être.

Avait-il été déçu par son père, sa mère, un frère, une sœur ?

Un maître ?

Quand enfin j'en arrivai là, le soleil commençait à se lever.

Dès que notre trio de détectives en herbe se retrouva dans son cabinet de travail, à savoir la *Shackleton Coffee House*, Sherlock s'exclama, le regard exalté :

– Il a fait paraître un autre message !

Dépliant le *Times* sur ses genoux, il ajouta, tout content :

– Apparemment, nous avons bien fait de nous concentrer sur l'aspect ésotérique de la question. Regardez ça !

Il nous passa le journal, et Lupin et moi nous rapprochâmes pour lire ensemble :

*Très cher Monsieur Osaert,*

*Ma société serait honorée de vous accueillir, en qualité de secrétaire, à sa prochaine réunion qui aura lieu ce soir, avant le grand bal masqué de minuit, au palais de Cristal. Je vous ai déjà fait parvenir ce qu'exige le protocole. S'il vous agrée de répondre favorablement à ce mot, ne manquez pas de vous en munir et présentez-vous à la grille dans vos plus beaux atours.*

*Avec mes meilleurs sentiments,*

N.

– Protocole, salle de bal, minuit, palais de Cristal... murmura Arsène. Une fois encore, on se croirait dans un conte de fées. Il ne manque que la pantoufle de vair et la citrouille qui se transforme en carrosse...

– « N. », relevai-je. L'initiale de son nom ou...

– La lettre manquante ?

– *N was a Nobleman, gallant and bold*, rappelai-je. Un aristocrate et un bal, où... nous sommes conviés...

– M. Osaert, tu veux dire, rectifia Lupin.

– Reconnais que c'est un nom bizarre, mon cher, qui à mon avis n'est pas celui d'un quelconque correspondant flamand ou suédois.

*Erewhon*, le roman de Samuel Butler, m'ayant mis la puce à l'oreille, je suggérai à mes amis de lire Osaert à l'envers, ce qui donnait... « Treaso » !

– D'où le choix du N comme signature.

Sherlock avait joint ses index devant le bout de son nez, comme chaque fois qu'il brassait des hypothèses aussi nombreuses que variées.

– Preuve qu'il sait que nous savons, commenta-t-il. Ou tout au moins qu'il mise sur notre compréhension de la situation.

Pointant le doigt vers le journal, il ajouta :

– Donc à présent, la partie se joue entre lui et nous, en quelque sorte. Lui seul sait que nous avons le couteau, et il peut supposer que nous avons découvert l'hexagramme. Peut-être s'attendait-il à ce que nous le remettions à Scotland Yard et qu'ainsi la police soit informée de ses intentions.

– Ce qui peut encore se faire... commentai-je.

– À moins qu'il n'use de la même stratégie que pour le voleur enchaîné, continua Sherlock. De la même manière qu'il a envoyé un télégramme à Scotland Yard en le faisant savoir à la presse, il pourrait se servir du couteau pour dévoiler publiquement son plan. Mais ce n'est pas ce qu'il veut. Il cherche à être démasqué, certes, mais pas par n'importe qui. Et, d'après ce message, il semble estimer que nous pourrions être à la hauteur de son spectacle.

– Le sommes-nous ? demandai-je.

– Et comment ! s’empressa de répondre Lupin, avant de revenir à l’annonce. Voyons... au début, il parle d’une société...

– Exact, et d’une réunion, précisa Sherlock. Peut-être n’a-t-on pas affaire à un seul homme, mais à un groupe, une communauté secrète... d’occultistes, par exemple. Le symbole de l’hexagramme pourrait faire partie d’un rituel clandestin. Franc-maçon ou d’adoration d’une quelconque divinité égyptienne, comme celui que la presse avait évoqué dans l’affaire de l’œil d’Horus...

– Je doute qu’il s’agisse d’un groupe, déclarai-je. Pour parvenir à mener un tel jeu, il faut être seul. Sa mise en œuvre est particulièrement minutieuse, pour ne pas dire parfaite. Ce n’est pas le genre de plan que l’on exécute à plusieurs.

Intrigués, mes deux amis attendirent que j’aie au bout de mon raisonnement.

– Si vous voulez savoir ce que j’en pense, ajoutai-je, nous sommes trois, alors que lui est tout seul. Trahi et rancunier.

– Je suis d’accord avec Irene, dit Arsène.

– Moi aussi, au bout du compte, renchérit Sherlock.

– Et pour en revenir au contenu du message, reprit pensivement Lupin, en admettant que nous n’ayons affaire ni à un cercle de criminels à l’arme blanche, ni, chose improbable, à des faits divers bizarres et sans rapport... la réunion évoquée pourrait correspondre à une rencontre entre lui et nous.

– Possible, oui... murmura Sherlock. Mais notre adversaire nous laisse très peu de temps pour comprendre ce qu’il mijote.

– Aujourd’hui même à minuit, considérai-je.

– Pas exactement, rectifia Sherlock. Avant minuit, ou plutôt avant le grand bal de minuit.

– L’heure à laquelle le carrosse redevient citrouille, souligna Arsène.

– Sauf que nous n'avons reçu aucun accessoire protocolaire... leur fis-je remarquer.

– Sauf s'il s'agit du poignard, dit Sherlock.

– Et il souhaite nous voir dans nos meilleurs atours...

– Une invitation formelle, donc. Un bal aristocratique. L'un de vous aurait-il entendu parler d'une fête de ce genre organisée ce soir ?

Moi, oui, mais la réception en question ne me semblait pas se prêter à pareil rendez-vous. Le jour où mon père et moi nous étions rendus au *Bingley's Hotel*, alors que nous patientions dans le vestibule en attendant d'être conduits à notre table, Papa avait croisé l'une de ses vieilles connaissances : un certain Lord Featherstone, qui en avait profité pour l'inviter à la soirée qu'il donnait pour célébrer ses secondes noces.

L'idée qu'un veuf puisse fêter son remariage avait tellement choqué Leopold qu'au cours du repas il s'était tu pendant un moment, les yeux perdus dans la contemplation du cristal de nos verres. De mon point de vue, le choix de Lord Featherstone n'avait rien de répréhensible, ce que j'avais expressément dit à Papa. Après tout, même quand une union s'achève, la vie, elle, continue. Et le fait d'envisager la possibilité d'être heureux à nouveau – ou, au moins, de résister à la tristesse qu'engendrent les coups du sort – ne constitue-t-il pas une forme d'hommage à son bonheur passé ?

J'avais vivement recommandé à mon père d'accepter cette invitation, d'une part, pour qu'il comprenne que sa fille unique était ouverte à l'idée qu'il se trouve une nouvelle compagne avec qui partager sa maison et toutes les confidences qu'échangent les adultes (et auxquelles, par la force des choses, je n'avais pas encore accès), d'autre part, pour l'inciter à enfin se secouer. Réveil à la vie qui pouvait passer par une visite à un vieil ami bizarre vivant

au fin fond du Devon (comme Leopold en avait fait l'expérience un mois plus tôt) ou par la présence à une réception de mariage réunissant la bonne société londonienne.

J'en étais là de mes réflexions quand Lupin suggéra :

– Peut-être faut-il comprendre l'annonce de N. de manière bien plus littérale. Dans l'hypothèse où nous aurions vraiment affaire à quelque société occulte organisant une réunion secrète, puis un grand bal à partir de minuit... où ces rassemblements pourraient-ils se tenir ?

– Dans un vaste souterrain ? hasarda Sherlock, qui, de toute évidence, ne s'attendait pas à cette question.

– Non. Plus littéralement encore... « Au palais de Cristal », dit le message. La première chose qui nous est venue à l'esprit était le conte de *Cendrillon* : le Prince Charmant, la salle de bal éclairée par d'immenses lustres, l'orchestre... Vous voyez le tableau ?

– Continue, l'encourageai-je.

– Et si, au lieu de ça, il s'agissait du *vrai* palais de Cristal ?

Je le regardai avec des yeux ronds.

– Mais oui, le Crystal Palace ! s'exclama Sherlock Holmes. Un bâtiment construit à l'intérieur de Hyde Park pour la première Exposition universelle !

– Exactement ! confirma Arsène. Et à la fin de l'Exposition, l'édifice a été démonté et reconstruit au sud de la ville. La nuit, il n'y a pas un chat dans les parages. Il se dresse dans toute sa solitude au milieu des arbres...

– L'endroit parfait pour un mystérieux bal masqué !

## LE PALAIS DE CRISTAL

---



L'expression « Crystal Palace » était apparue pour la première fois dans le quotidien satyrique *Punch*, sous la plume du dramaturge Douglas Jerrold pour tourner en dérision le projet d'accueillir la « Grande Exposition » dans un édifice tout en verre. La moquerie fut vite oubliée, mais le nom resta, car le bâtiment, conçu et construit en un temps record par l'horticulteur et jardinier Joseph Paxton, fut un



véritable prodige technique : une immense barre en fer et en verre, jouxtant une bonne partie de la limite sud de Hyde Park, juste au-delà de la Serpentine, le lac en forme de virgule qui offre l'un des plus beaux parcours de promenade du parc. Le Crystal Palace comptait deux étages et chacune de ses nefs pouvait être rallongée à volonté de manière à fournir à chaque exposant la surface au sol et en hauteur que réclamaient ses présentations. Un ensemble de voilages permettait de couvrir les vitrages pour faire écran à la lumière, et un ingénieux système de ventilation, dont les conduites étaient insérées dans les planchers des étages, permettait de chauffer ou de rafraîchir rapidement le palais, comme s'il s'était agi d'une serre ou d'un jardin d'hiver.

Le Crystal Palace était resté à Hyde Park le temps de l'Exposition, à savoir six mois, puis il avait été démonté et remonté dans une version agrandie près de Sydenham, localité champêtre et cossue située au sud de la Tamise.

Si Arsène avait vu juste, l'auteur de l'annonce nous encourageait donc à nous aventurer, le soir même, parmi les résidences campagnardes des notables de Londres pour gagner l'immense « palais » qui trônait dans leur parc.

Pour diverses raisons, cette perspective me rendait passablement nerveuse : le rendez-vous n'avait pas été fixé avec précision, et, dès que j'essayais d'imaginer cette rencontre, la sombre silhouette de notre adversaire tranchant sur la toiture du marché de Billingsgate me revenait à l'esprit, accompagnée de l'horrible impression de sentir son regard peser sur moi. Enfin, le fait que le Crystal Palace se dresse au fond d'un parc planté d'arbres séculaires n'avait pas manqué de me rappeler le cauchemar que j'avais fait quelques nuits plus tôt, lourd en craintes des plus insolites.

Par ailleurs, ce même soir, je devais accompagner mon père à la grande soirée que donnait Lord Featherstone. J'avais tellement insisté pour qu'il s'y rende que je n'aimais pas l'idée de lui faire faux bond. J'abordai la question avec M. Nelson, en passant sous silence certains détails de mon programme alternatif, et nous examinâmes ensemble les horaires des deux rendez-vous ainsi que le temps nécessaire pour se rendre en fiacre de l'un à l'autre. Les deux lieux étaient distants d'au moins vingt minutes, dix si les chevaux le parcouraient au galop, et on m'y attendait à plus ou moins une heure d'écart.

J'y réfléchis tout l'après-midi de manière à prendre la plus juste des décisions. Et, à la fin, quand la nuit commença à tomber et que j'entendis mon père entrer dans son cabinet de toilette pour se changer, je fis mon choix, le cœur serré.

Je me glissai dans le garde-manger et, une fois que j'eus trouvé le bocal de poudre de moutarde, en pris une pincée et l'aspirai à pleins poumons. Résultat : je me mis à tousser et à éternuer comme si j'avais attrapé froid.

À la vue de mon nez rouge et de mes yeux brillants, Papa fut le premier à me conseiller de rester à la maison.

Ce que je fis jusqu'au moment où, revêtue des habits de chasse qui venaient de m'être livrés, je franchis la porte du jardin sur la pointe des pieds et sautai dans un fiacre pour me rendre au palais de Cristal.

Le parc de Sydenham n'était pas aussi grand que Hyde Park, longue bande de forêt au cœur de Londres, mais ce soir-là, en regardant à travers les barreaux noirs et pointus qui en protégeaient l'accès, il ne m'en parut pas moins vaste et mystérieux avec ses arbres sombres et imposants.

Les jardins publics n'exerçaient pas un grand charme sur moi : étroitement contenus dans les limites de leur clôture, ils me paraissaient toujours un peu artificiels et je comprenais mal ce qui poussait mes concitoyens à s'y promener encore et encore. Il n'empêche que les Londoniens vouaient à leurs parcs un amour singulier, n'hésitant pas à donner des noms ou des sobriquets à leurs allées ou coins les plus pittoresques, tel le Speaker's Corner de Hyde Park, où, depuis cette année, chacun avait le droit d'exprimer l'opinion de son choix, même si elle mettait en cause le gouvernement. De même le passage où il était permis à tous de fumer s'appelait-il la « Vilaine Allée ».

Les Londoniens flânaient dans leurs parcs en goûtant la saveur pittoresque de paysages sauvages, vallonnés, exotiques, au cœur desquels les conventions sociales perdaient de leur vigueur. Ainsi, commerçants, avocats, pasteurs et étudiants, mais aussi dames et jeunes filles pouvaient-ils se fréquenter et s'observer, comme si tout ce qui se passait là relevait de la simple vie du parc, sans rapport avec ce qui se faisait à l'extérieur.

Certaines personnalités culturelles tenaient à habiter dans des maisons dont une fenêtre au moins donnait sur l'un de ces jardins, et certains penseurs avaient impérativement besoin de leur promenade quotidienne le long de la Serpentine pour continuer à écrire. Enfin, ces vastes espaces verts accueillaient souvent des concerts, des expositions et des compétitions sportives.

Quand, le soir venu, les derniers promeneurs s'en allaient, les grilles se fermaient et ces jardins se métamorphosaient en lieux mystérieux, peuplés d'histoires sinistres, de fantômes et autres épouvantails. Ils devenaient alors le royaume de brigands et de vagabonds, ces hommes (jamais des femmes) qui avaient fait de la désobéissance à la société leur code d'honneur. Parfois, une voiture

solitaire y restait enfermée et son cheval, abandonné entre les arbres dégoulinants de pluie, hennissait toute la nuit. D'autres fois, les miasmes de la ville se répandaient entre les buissons telles des bandes de pestiférés et donnaient l'impression qu'une armée d'ombres s'apprêtait à passer de l'autre côté des barreaux pour envahir la ville.

Vu que j'aimais la solitude, tous ces représentants de la diversité humaine qui, au crépuscule, trouvaient refuge dans les parcs m'inspiraient de la sympathie, et j'appréciais ce qui était sauvage bien plus que les salons parés pour la fête. Mais ce soir-là, avec les inquiétudes et pressentiments qui se pressaient dans ma tête, les grilles du parc de Sydenham, noires et fermées avec des chaînes, et les hautes silhouettes des arbres qui paraissaient confinés à l'intérieur me firent regretter de ne pas avoir accompagné mon père chez Lord Featherstone. Et quand j'aperçus la silhouette tout en angles du palais de Cristal se détacher du ciel gris, je sentis mon estomac se tordre sous l'effet de l'angoisse. C'était un édifice colossal, dont la structure régulière tranchait sur la masse confuse et vibrante du parc. Près d'un mile entier de piliers en fonte et d'immenses carreaux désormais plongés dans l'obscurité.

Pour la plupart, tout au moins.

À l'intérieur, non loin du portail du parc vers lequel nous marchions, brillait la lumière tremblotante de ce qui semblait être de très grandes bougies.

– C'est là, affirma courageusement Holmes quand il les vit.

J'ignorais s'il avait apporté le revolver de Mycroft, mais, pour une fois, espérai que oui. Lupin, dont l'épaule frôlait la sienne, sortit le poignard dont la lame s'ornait d'une étoile et s'en servit pour forcer le cadenas de la grille.

– Première formalité : accomplie ! souffla-t-il en écartant ses deux battants juste ce qu'il fallait pour nous permettre de passer.

Avant de disparaître sous les branches sombres des arbres, je jetai un coup d'œil en arrière : devant un manoir gothique, dont je ne voyais que la silhouette, luisait la petite lumière d'un fiacre.

Quelque peu rassurée, je suivis mes amis pour me rendre avec eux à notre mystérieux rendez-vous.

Ainsi débuta cette longue nuit, au bout de laquelle, sans que je puisse encore m'en douter, rien ne serait plus pareil entre nous.

## ADMIREZ L'ARTISTE !

---



Les flammes des bougies qui se consumaient à l'intérieur du palais de Cristal tremblaient comme des âmes en peine. Chargée de nuages, la nuit, qui ne faisait que commencer, était grise et spectrale. Quand nous parvînmes à l'entrée, la pluie se mit à tomber.

Telles des nuées d'insectes, des gouttes légères frappaient les carreaux de la demi-rosace qui se déployait au-dessus de nos têtes.

Très prudemment, nous pénétrâmes dans une nef toute de fer et de verre qui semblait s'étendre à perte de vue. Une sorte de salon vide, désolé et bruissant d'échos. Ici et là se répercutaient le bruit de nos pas, le crépitement de la pluie, mais aussi le bourdonnement de l'air circulant dans les conduites cachées à l'intérieur des planchers – alors même que le système de ventilation aurait dû être éteint. Les bougies disposées devant nous en un grand et parfait demi-cercle nous éblouissaient. Chacune était longue et blanche comme un cierge d'église, et sa combustion produisait un filet ininterrompu de fumée noire.

À part nous et la pluie, rien ni personne. Mais nous étions au bon endroit, cela ne faisait aucun doute. Tout en veillant à rester proches les uns des autres, nous promenâmes les yeux autour de nous. À une extrémité de ce vaste espace se dressait un arbre dont les branches les plus hautes effleuraient la voûte, tels les mâts d'un bateau fantôme. À l'autre bout trônait une structure en forme de cloche, posée au sol et reliée par plusieurs cordes à une poutre de la charpente. Couverte d'un drap noir, elle ressemblait à une cage à oiseaux.

– Bienvenue, chers orphelins ! prononça une voix grave et métallique dont l'écho se répandit dans tout le palais.

À nouveau, nous regardâmes autour de nous pour essayer de comprendre d'où elle venait, mais tant le vide environnant que le ronronnement du système de ventilation et le bruit de la pluie, qui gagnait en intensité, nous empêchaient de nous repérer. Pour ne rien arranger, les bougies projetaient des ombres vagues sur le cadre métallique des vitrages.

– Où es-tu ? demanda Lupin en tournant sur lui-même. Montre-toi !

– Quelle impatience, mes enfants ! Comme vous êtes pressés ! répondit notre ennemi d'une voix goguenarde. Nous venons à peine d'arriver ! Les présentations n'ont pas encore été faites ! Voyons un peu... Qui je suis, je le sais, mais à qui j'ai affaire, je n'en ai pas la moindre idée.

Le brassage de l'air s'accéléra et les flammes des bougies s'allongèrent.

– Arsène Lupin, malfaiteur dilettante ! annonça notre ami depuis le milieu de la nef. Allons, sors de ta cachette, nous avons tout compris à ton petit jeu !

– *A was an Archer, who shot at a frog...* chantonna la voix. *B was a Butcher, and had a great dog...*

D'où venait sa voix ? Du toit ? De la zone où se trouvait l'arbre, ou encore de la cage couverte du drap noir ?

– On la connaît, ta chanson ! répliqua Arsène, le seul de nous trois à parler.

Puis modifiant les vers suivants, il récita :

– *C was a coward who hid in the dark... D was Dead, but only from the neck up\**.

\* C était un couard, qui se cachait dans le noir... / D était trépassé, mais rien qu'au-dessus du collet (il était idiot).

– Très drôle ! Bravo, Arsène Lupin ! ironisa la voix, avant d'éclater d'un rire retentissant. Encore gamin, mais déjà poète ! Et ton échalas d'ami ? Et la belle demoiselle ? Pourquoi ne disent-ils rien ?

– Viens donc leur demander !



Pour toute réponse, notre adversaire se remit à réciter *L'Alphabet de Tom Pouce*.

– Rien à faire... commenta Arsène.

Discrètement, je donnai un coup de coude à Sherlock : à présent j'en étais sûre, la voix venait de la grande cage à oiseaux. Avec mille et une précautions, nous nous en approchâmes tout en continuant à scruter les ombres autour de nous. Mais rien, personne. Seulement cette voix, dont le son semblait plus proche, mais métallique et bizarrement assourdi.

– ... *J was a Joiner, and built up a house... K was King William, once governed this land...*

L'intonation était à la fois niaise et glaçante, combinaison étudiée, très certainement, pour donner la chair de poule.

– ... *M was a Miser, and hoarded up gold...*

Nous fîmes le tour complet de l'étrange structure. Elle faisait au moins trois mètres de haut et autant de large, et le tissu qui la recouvrait ne laissait rien voir de ce qu'il y avait à l'intérieur. Celui-ci était fixé au sol par une série de minuscules crochets, dans chacun desquels passait un cordon. Tous les cordons se rejoignaient au sommet de la cloche, où ils étaient reliés à une corde. Celle-ci remontait à la verticale, passait dans une poulie fixée à la charpente avant de retomber au sol, non loin de la cage, où son extrémité était nouée à une poutelle en fer.

– *Q was a Queen, who wore a silk slip...*

Mes amis et moi nous regardâmes pour décider de ce qu'il convenait de faire. Notre homme se cachait dans la cage, c'était clair, et il suffisait de dénouer la corde pour en faire tomber le drap. Mais, chose tout aussi évidente, cette réaction était celle qu'il attendait. Nous nous trouvions face à sa énième mise en scène.

Et sauf idée alternative, qui ne venait pas, nous allions, encore une fois, entrer dans son jeu.

Sherlock leva les yeux vers l'étage supérieur, où bien d'autres flammes de bougie tremblotaient au milieu des ombres. Et je regardai en direction de l'arbre, très loin de nous.

– *U was a Usurer, a miserable elf...*

Arsène s'approcha de la cage et, de la pointe de son couteau, effleura le tissu, ce qui la fit légèrement bouger.

– *W was a Watchman, and guarded the door...* poursuivait notre adversaire, derrière son rideau, à quelques pas de nous.

Le système de ventilation rugit et Sherlock, exaspéré, s'écria :

– Que le diable t'emporte ! Puisque tu y tiens...

D'un geste, il dénoua la corde.

Telle une bretelle en soie, le drap noir glissa le long de la structure, qui, comme nous l'avions deviné, se révéla être une cage. À l'intérieur se trouvaient trois mannequins. L'un avait le nez pointu, l'autre portait des souliers ridicules et le troisième, criblé de taches de rousseur, une casquette de chasseur, coiffée à l'envers.

*Nous trois !* pensai-je avec horreur dès que je les vis.

– *Y was a Youth, that did not love school... Z was a Zany, a poor harmless fool.*

Soudain, la voix se tut.

– Attention ! cria Arsène.

Sherlock se jeta sur moi et je roulai par terre. De la cage jaillirent des étincelles et plusieurs feux d'artifice éclatèrent en scintillant autour de nous. Une myriade de pétards nous martela les tympans, tandis que de nouvelles gerbes de lumière s'épanouissaient en saule pleureur sous la voûte du palais.

L'air se remplit de l'odeur âcre de la poudre à fusil, puis, aussi brusquement qu'il avait commencé, le spectacle pyrotechnique

s'arrêta.

Je me retrouvai les yeux plongés dans ceux de Sherlock et sentis son souffle chaud sur mon visage.

– Ça va ? me demanda-t-il à voix très basse.

– Oui, le rassurai-je en me soustrayant à son étreinte.

Quelques mètres plus loin, Arsène se releva en même temps que nous.

– Navré de vous avoir effrayés, dit la voix. Ce n'était qu'un petit divertissement pour vous souhaiter la bienvenue !

Prudemment, Holmes s'approcha à nouveau de la cage, où les mannequins à notre effigie émergèrent de la fumée, sinistrement brûlés.

– Le voilà ! s'exclama-t-il au bout d'un instant en désignant quelque chose par terre.

Je le rejoignis et découvris un tube en métal qui, courant du premier étage à la cage, pointait entre les pieds des mannequins. C'était de là que sortait la voix de notre adversaire.

Sherlock se pencha en avant pour l'examiner de plus près, mais, au même instant, Lupin poussa un cri en désignant un point au-dessus de nos têtes.

– La cursive !

Levant les yeux vers le premier étage, nous distinguâmes clairement une silhouette et d'un trait courûmes vers les escaliers pour tenter de la rejoindre.

Là-haut, tout parut se figer. Faiblement éclairé par la lumière des bougies, l'homme nous fixa depuis le fond de la galerie. Comme on pouvait s'y attendre, c'était à peine si nous discernions son visage, caché comme il l'était par son chapeau enfoncé jusqu'aux yeux.

– Enfin, on se rencontre ! s'exclama-t-il.

– Prudence... nous recommanda Sherlock.

Nous écartant les uns des autres d'à peu près trois pas, mes amis et moi occupâmes toute la largeur du plateau.

– Jeunes gens, permettez-moi de me présenter et... de vous féliciter !

– Nous féliciter, pour quoi ? gronda Arsène, qui se tenait à ma droite, le poignard à la main.

Sherlock, à ma gauche, avait sorti le revolver de son frère. Quant à moi, qui m'attardais légèrement derrière eux, je serrais assez ridiculement le manche de mon long parapluie.

Plus nous marchions vers notre inconnu, mieux je le voyais, si bien que je finis par découvrir qu'il s'agissait d'une personne jeune. Un adolescent, comme nous.

– Je m'appelle Moriarty, nous révéla-t-il. Et maintenant, cher Arsène Lupin, veux-tu bien me présenter tes amis ?

– Moriarty ? répéta Sherlock Holmes.

Tournant la tête vers lui, je constatai qu'il avait changé d'expression. Se pouvait-il qu'il le connaisse ? me demandai-je. Bizarrement, ce nom ne me paraissait pas étranger non plus...

À présent, nous étions à moins de vingt pas de lui. Et je m'aperçus qu'il y avait quelque chose d'étrange dans la manière dont il nous regardait.

– C'est quoi, cette blague ?! murmura Sherlock en s'arrêtant net.

Pointant le doigt devant nous, il ajouta :

– Ce n'est qu'une glace !

De fait, ce que nous voyions n'était pas le jeune homme en chair et en os, mais son reflet renvoyé par un jeu de miroirs inclinés. Quand l'image disparut, nous découvrîmes que notre adversaire se trouvait en réalité au rez-de-chaussée.

Il marchait lentement juste en contrebas. Un jeune homme, donc, encore plus grand que Sherlock, et animé de mouvements vifs et

souples. Il agita vers nous une main gantée et se dirigea vers le grand arbre qui se trouvait au fond.

– Miroir, mon beau miroir... qui est le plus malin du royaume ?

Ce fut Sherlock cette fois qui, se penchant au-dessus de la balustrade en fer, se chargea de lui répondre.

– Moriarty, tu comptes jouer à ce petit jeu encore longtemps ?

Sans cesser de marcher, l'intéressé répliqua :

– Petit jeu, grand jeu... Pensiez-vous vraiment réussir à me coincer aussi facilement ?

*Où va-t-il ?* me demandai-je.

– Sherlock ! m'écriai-je soudain en désignant le sol un peu plus loin.

De là où nous étions, nous pouvions distinguer un motif qui paraissait avoir été tracé à la craie : plusieurs cercles concentriques dont le dernier, au centre, était plein. Comme s'il s'agissait d'une grande cible.

– Qu'attends-tu de nous ? s'enquit Arsène.

– Moi ? fit Moriarty. Rien. Je cherche juste à m'amuser. D'ailleurs, je vous ai déjà félicités : vous êtes des partenaires de rigolade épatants !

– « Rigolade », c'est ainsi que tu qualifies tes méfaits ? m'indignai-je.

– « Méfaits » ?! s'esclaffa-t-il. Ce n'étaient que d'innocentes plaisanteries ! Allons, les amis, vous ne sauriez blâmer quelqu'un qui essaie simplement de survivre à la monotonie du quotidien ?

Plutôt que de répondre, Sherlock lui demanda :

– « Trahison », pourquoi ? Au près de qui manques-tu à tes engagements ?

– Moi ? Je ne trompe personne. N'est-ce pas plutôt vous qui vous trahissez ?

Lorsqu'il fut tout près du centre de la cible, il s'arrêta pour nous regarder. Je fus presque déçue de ne pas reconnaître dans son visage celui de l'inconnu que j'avais vu en rêve.

Sherlock leva le bras et pointa le revolver de Mycroft droit devant lui.

– ARRÊTE ! hurla-t-il.

– Sinon quoi ? Tu tireras ? répliqua Moriarty.

Sur ces mots, il sauta vers le centre de la cible, et, au moment même où ses pieds s'y posèrent, nous entendîmes un inquiétant craquement au-dessus de nos têtes.

Levant les yeux, je distinguai plusieurs fissures dans le vitrage de la toiture, qui s'élargirent, telle une toile d'araignée aux rayons des plus tranchants.

– GARE AU TOIT ! eus-je tout juste le temps de crier.

Comme Sherlock et Arsène, je me jetai de l'autre côté de la balustrade et, suspendue à ses barreaux, attendis avec eux que le verre cesse de pleuvoir et se fracasser à l'endroit même où nous nous trouvions une seconde plus tôt.

Premier à se reprendre, Arsène se laissa adroitement tomber par terre et, une fois au sol, s'élança à la poursuite de Moriarty, qui filait vers le fond de la nef.

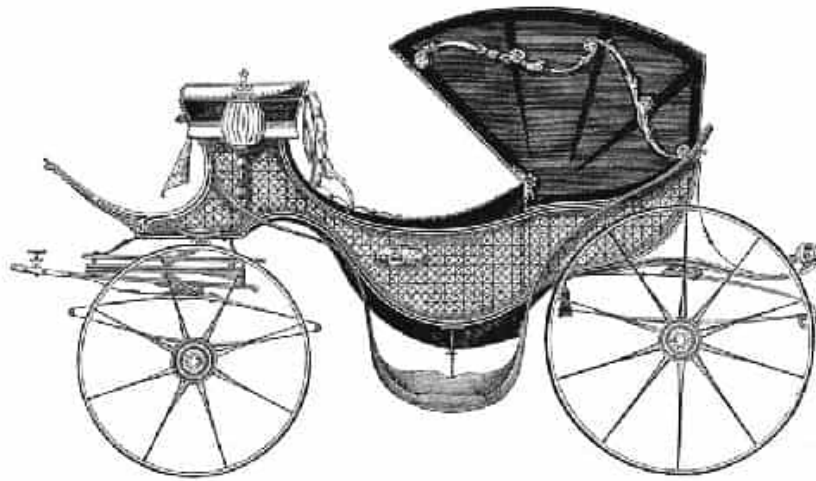
Sans se soucier de la coupure qu'il avait à la main ni de la perte du revolver de son frère, Sherlock l'imita.

Il ne me resta plus qu'à sauter à mon tour, après quoi je les regardai, non sans horreur, arriver près de l'arbre, puis... commencer à l'escalader.

Je tentai de les suivre, mais, comme dans mon rêve, m'agitai sans y parvenir.

# LA GÉOMÉTRIE DE LA VENGEANCE

---



Une pluie sifflante entrait par le trou laissé par les carreaux brisés, et le vent qui l'accompagnait éteignait, une à une, les bougies les plus proches. Moriarty montait dans l'arbre comme s'il suivait un parcours parfaitement rodé, ce dont je ne pouvais douter. Mais sans la même aisance qu'au marché de Billingsgate, me sembla-t-il. Son plan se déroulait-il autrement que prévu ? Un éclat de verre l'avait-il atteint, lui aussi ? Ou Sherlock lui avait-il tiré dessus finalement,

sans que je l'aie entendu, pendant que le vitrage éclatait en mille morceaux ?

Je courus comme je le pus pour tenter à la fois de le découvrir et de localiser mes amis. Rien qu'à ses gestes, je reconnus Arsène, qui grimpait de branche en branche avec l'agilité d'un acrobate accompli, et collait au train de notre ennemi comme une malédiction. Pour Sherlock, dont la main était blessée, l'ascension était autrement plus ardue.

Soudain, une branche cassa et, l'espace d'un instant, l'un des trois se retrouva suspendu dans le vide.

Je laissai échapper un cri. Celui qui avait failli dégringoler était Moriarty.

Une fois remonté sur ce qui restait de la branche, il tendit la main vers une autre, mais Arsène fut plus rapide. Il se jeta sur lui et le plaqua contre le tronc de l'arbre.

– C'est bon ! C'est bon ! Vous m'avez eu ! Pas la peine d'en rajouter, cria Moriarty en se débattant mollement.

Enfin, je parvins au pied de l'arbre et distinguai, en reprenant mon souffle, une série de marches taillées dans le tronc pour faciliter son escalade.

– Sherlock ? Arsène ? appelai-je.

Tout ce que je voyais ou presque était le bout des branches noires se découpant sur le ciel gris.

Sherlock finit de monter en haletant.

– Tu es fait, misérable fripouille !

– Fait, oui ! confirma l'intéressé. Juste ciel, qui l'aurait cru !

– On a été plus forts que toi, hein ? rugit encore mon ami en secouant son adversaire.

– Oui, oui, vous m'avez battu, je le reconnais !



Je posai une main sur le tronc pour les rejoindre, puis m'arrêtai net.

*Quelque chose ne va pas*, pensai-je. Après l'effondrement du vitrage, tout avait été facile. Trop facile. Pour quelle raison Moriarty avait-il choisi de s'enfuir par là plutôt que par une quelconque issue du rez-de-chaussée, qui lui aurait permis de nous semer ?

– Cela dit, il m'avait prévenu, poursuivit-il. C'est pour ça qu'il m'a payé aussi cher...

– Qu'est-ce que tu racontes, pauvre fou ? s'emporta Arsène. Qui t'a payé ?

– Ce garçon, qui est votre ami, non ? répondit l'autre en riant. Celui qui vous a organisé ce divertissement surprise !

Le « bal masqué », me rappelai-je. C'était donc ça, la mascarade !

– Dis-nous tout ! gronda Sherlock. Tu n'es pas Moriarty, n'est-ce pas ?

– Comment ça « pas Moriarty » ? s'étonna Arsène, encore gonflé à bloc après sa poursuite.

– Effectivement, ce n'est pas moi, répondit notre captif.

Le jeune homme rit, toussa, se débattit, puis expliqua :

– Je m'appelle Richard Coxtan et je suis acteur.

*Un acteur, mais bien sûr !* pensai-je.

Lentement, je me détachai du tronc de l'arbre. Un acteur, un acteur, un acteur...

– C'est votre ami, ce... Moriarty, justement, qui m'a engagé, continua Coxtan. Il m'a payé mieux qu'aucune des compagnies avec lesquelles j'ai travaillé dans le passé. Et quel spectacle ! Cet endroit est un vrai théâtre ! Et la chute du vitrage ! Vous ne vous êtes pas fait mal, j'espère ? Il m'a assuré que vous ne risquiez rien... Vous êtes acteurs, vous aussi ?

Arsène, qui le tenait toujours à sa merci, était sans voix, tandis que Sherlock, en équilibre précaire, une branche plus bas, ne décolerait pas.

– Il s'est moqué de nous ! conclut-il.

*Un acteur... un bal masqué à minuit... songeai-je.*

*N was a Nobleman...*

– Dernière chose... intervint Richard Coxtton en s'efforçant de reprendre son souffle. Votre ami m'a demandé de vous remettre ça, une fois que vous m'auriez capturé. Un instant... si tu pouvais avoir la gentillesse de me lâcher ?

– Pas de blague ! grommela Arsène, qui ne savait plus quoi penser.

– Promis. Ou prends-le, toi, si tu préfères : il est dans la poche intérieure de ma veste.

Lupin regarda Sherlock. Aussitôt, celui-ci les rejoignit et glissa la main là où l'acteur le lui avait indiqué.

De sa poche il sortit un petit livre.

– *La géométrie plane pour les amateurs*, lut-il lentement.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? murmura Arsène.

– Vous en tirerez les conclusions qui s'imposent, m'a-t-il prié de vous dire. Pas immédiatement peut-être, mais vous comprendrez.

Pour ma part, c'était fait.

Il m'avait suffi de penser à l'étoile que Sherlock avait tracée sur le plan de Londres, puis à une adresse, 2 Radnor Street, que j'avais entendu mentionner plusieurs fois au cours des derniers jours.

Tout était clair. Douloureusement clair.

Et déjà je courais hors du palais de Cristal pour me lancer à la recherche désespérée d'un fiacre.

Laquelle se révéla bien plus simple que prévu. Dès que j'eus franchi la grille par laquelle nous étions entrés, j'aperçus, debout

près d'un grand fiacre noir, nul autre que M. Nelson, qui nous attendait.

# L'INVITÉE QUE L'ON N'ATTENDAIT PLUS

---



Comme nous avons été bêtes ! Bêtes et prétentieux ! Grisés par l'idée d'avoir compris le sens caché de l'invitation adressée à Osaert et par la conviction de nous trouver au centre du grand jeu de

Moriarty, nous avions négligé l'objectif premier de son plan, que nous avions découvert pourtant : se venger. D'une trahison. Tout comme nous avions oublié la lettre N, par laquelle ce sombre dessein devait s'accomplir et qui, dans *L'Alphabet de Tom Pouce*, renvoyait à un aristocrate. Celui-là même dont Moriarty comptait vraisemblablement s'occuper, après nous avoir menés par le bout du nez.

Voilà pourquoi, tandis que notre fiacre roulait à tombeau ouvert à travers les rues presque désertes de la ville, je m'efforçais de changer de vêtements en un temps record. Opération qui avait exigé de faire une halte éclair à la maison pour que, au prix d'une frayeur mortelle infligée à la pauvre Mlle Fowler, je récupère la toilette et les accessoires qui me permettraient de me rendre à une soirée de gala.

Ainsi, dans le temps même où la voiture grinçait et cahotait sur la route, je me contorsionnais pour enfiler la longue et scintillante robe de soirée que je m'étais résignée à acheter pour encourager Papa à se rendre à cette fête.

Et pendant que je me démenais dans mon coin, Sherlock et Arsène, eux, traçaient des bissectrices sur le plan de Londres, un peu tard, hélas. Des bissectrices, autrement dit des demi-droites qui, divisant chaque pointe de l'étoile en deux parties égales, se croisaient en un seul et même point : celui qui était au centre de tout et correspondait au 2 Radnor Street.

Comme la main de Sherlock Holmes saignait beaucoup, il l'avait bandée avec un morceau de ma chemise de chasse, déchirée à cette fin, et ne cessait de se maudire pour s'être montré aussi peu avisé.

Quant à M. Nelson, assis face à moi, il faisait tout ce qu'il pouvait pour m'aider à me transformer en demoiselle élégante. Et ce

pendant que notre voiture volait littéralement sur les pavés pour atteindre le point d'intersection des bissectrices imaginées par Moriarty.

À cet endroit se dressait un joli petit hôtel particulier, construit assez récemment à la demande d'un homme aussi riche qu'excentrique, dans un quartier qui ne se classait pas parmi les plus prestigieux, mais présentait l'avantage d'être resté vert. De fait, la demeure était entourée d'un grand jardin, où il faisait clair, ce soir-là, comme en plein jour, puisque son propriétaire recevait.

C'était exactement là que menait le N de l'étoile à six branches : à la réception de Lord Featherstone, l'homme que Moriarty avait choisi pour incarner l'aristocrate de la comptine. Tel était le véritable objectif de cet esprit criminel, la mascarade du Crystal Palace n'ayant servi qu'à nous occuper ailleurs.

Pendant tout le trajet, Lupin pesta sans discontinuer.

– Un acteur ! répétait-il. Nous avons coincé un maudit satané acteur !

Il ne se remettait pas d'avoir risqué sa vie pour mettre la main sur un pantin. Et surtout, exactement comme Holmes, d'avoir, une fois de plus, perdu la partie face à Moriarty.

Notre dernier espoir était que notre adversaire n'ait pas suffisamment tenu compte de moi, troisième composante de notre trio. Auquel cas, peut-être pouvions-nous encore l'empêcher de mettre à exécution la dernière partie de son plan, quelle qu'elle soit, au domicile de Lord Featherstone. Pourquoi avait-il choisi cet homme pour cible ? Nous n'avions plus le temps de chercher à le comprendre. Et, au point où nous en étions, la réponse n'avait plus grande importance. Toute notre action reposait sur l'atout dont nous disposions, mon intuition, étayée par l'indiscutable verdict que venait de rendre la géométrie plane.

Notre voiture filait comme une flèche, les cordons de mon corsage se resserraient et, l'un après l'autre, mes pieds se glissèrent dans mes escarpins. Sans Horatio Nelson qui, telle une ombre bienveillante et protectrice, m'avait suivie jusqu'au parc de Sydenham, peut-être n'aurions-nous jamais eu cette seconde chance. Bien mince à la vérité. Guère plus qu'un fil auquel nous nous raccrochions et qui, telle une ligne géométrique, coupait la nuit londonienne.

Deux magnifiques boucles d'oreilles apparurent au creux de l'un des gants blancs de mon majordome, qui me les tendit à l'instant même où la voiture s'arrêta en gémissant devant le portail de la propriété, éclairée par les feux d'une dizaine de lanternes de jardin.

Dehors, la pluie martelait le toit du fiacre et la calotte des hauts-de-forme des portiers.

Je mis les boucles et, autour de moi, un extraordinaire silence se fit.

– Tu es magnifique, entendis-je.

Celui qui avait parlé était Sherlock Holmes.

Mon ami se pencha pour me donner un baiser d'encouragement, mais, au lieu de le déposer sur ma joue, il embrassa mes lèvres, surprises, confuses, prêtes à tout sauf à ça. Devant M. Nelson et devant Arsène. Ainsi me fut donné ce baiser. En moins d'un instant, au terme d'une course folle destinée à déjouer un crime dont nous ne savions rien sinon qu'il devait être commis ce soir-là, à minuit au plus tard.

Soudain, la grande horloge sonna, refermant la parenthèse de ce qui semblait avoir duré toute la nuit, et non, comme c'était le cas, une fraction de seconde. Ce baiser avait été si léger, si furtif, que je croyais presque l'avoir rêvé.

Je descendis de la voiture et, alors que je traversais la rue, l'un des portiers s'élança pour m'abriter sous son grand parapluie noir.

– Je suis Mlle Adler, annonçai-je en ravalant au dernier moment le patronyme de « Carey ».

Comme mon nom figurait sur la liste des invités, à côté de celui de mon père, je fus autorisée à entrer.

Une demi-heure avant minuit.

*Moriarty, qui que tu sois, sache que la partie n'est pas encore finie !* pensai-je en gravissant les marches de l'imposant escalier qui menait à la salle de réception. *Et encore moins gagnée...*



# UNE FÊTE DE MARIAGE

---



La fête battait son plein. Une centaine de personnes gravitaient autour d'un salon très vaste et central qui, pour l'occasion, avait été débarrassé de son mobilier. Des dizaines de petits fauteuils aux boiseries dorées et tendus d'un tissu pervenche étaient disposés le long de murs dont l'exquise tapisserie mariait les tons blanc et bleu ciel. La salle comptait deux cheminées, l'une majestueuse et surmontée d'un miroir d'au moins trois mètres de haut, l'autre plus modeste, mais qui, à elle seule, aurait pu occuper tout un mur de ma chambre. Dans un coin du salon jouait un orchestre de chambre, composé de six musiciens qui venaient d'entamer un air délicat aux accents d'Europe centrale. Dans le coin opposé se dressait une table offrant toutes sortes de mets. Le plafond consistait en un assemblage de caissons dorés, dont la forme hexagonale – complémentaire de celle de l'étoile – ne manqua pas de me donner le frisson. De son centre pendait un spectaculaire lustre en cristal,

paré ce soir-là de décorations en tulle doré, qui scintillaient chaque fois que la lumière changeait.

Quand enfin je parvins au seuil de la salle, je ne savais pas vraiment quoi ou qui chercher. Une partie de mon esprit restait troublée par le souvenir de notre mésaventure au Crystal Palace, tandis que l'autre espérait que Sherlock et Arsène réussiraient à convaincre les portiers de les laisser entrer – pour régler une question de première importance, plaideraient-ils sûrement, à savoir empêcher qu'un crime ne soit commis. Et peut-être M. Nelson, plus expéditif, avait-il d'ores et déjà demandé au cocher de brûler le pavé jusqu'à Scotland Yard pour prévenir la police de ce qui, d'après nous, se préparait ici.

Cela étant, je savais qu'au point où nous en étions, tout dépendrait de moi. C'était moi qui étais là et non pas eux. Moi qui devrais me débrouiller pour que Moriarty n'arrive pas à ses fins et que le N destiné à parachever sa diabolique vengeance reste une simple lettre tracée au centre d'une étoile.

Lord Featherstone, voilà la personne dont j'avais besoin pour commencer.

Ainsi me décidai-je à entrer.

Dès que je posai le pied dans la salle, il se passa une chose étourdissante : comme en réponse à un mystérieux appel, tous les regards, d'un même mouvement, convergèrent vers moi. Si ostensiblement que j'avais l'impression de pouvoir les toucher. Je fis un deuxième pas, un troisième. Aussitôt un murmure s'éleva, semblable au bruit d'une petite chute d'eau ; trois mots, toujours les mêmes, papillonnaient à mes oreilles : « Qui est-elle ? »

Me sentant tout à la fois belle et étrangement à l'aise, je poursuivis mon chemin d'un pas assuré. Désormais, je savais ce que j'avais à faire.

– Papa ! lançai-je à l'intention de Leopold.

Un valet passa, chargé d'un plateau, et je saisis un verre comme on cueille une fleur.

Leopold Adler avait le visage échauffé, comme s'il se sentait incommodé. Pourtant il était là, à cette fameuse réception, où il s'attardait (quelle heure était-il, au fait ? Combien de temps restait-il avant minuit ?) en espérant que je vienne, peut-être.

Et j'étais venue, même si je ne ressemblais guère à celle qu'il avait côtoyée les jours précédents.

Je le vis hésiter, tout à la fois étonné et soulagé. Heureux, semblait-il.

– Irene ! murmura-t-il, comme s'il ne m'avait pas vue depuis longtemps.

Comme si entre-temps les mots qui composaient notre dialogue quotidien avaient changé. Ou comme si c'était moi qui n'étais plus la même.

– Pardonne-moi, Papa. Je me suis laissé impressionner par un éternuement de rien du tout... Après, je me suis sentie très bien et vraiment stupide à l'idée de rater tout ça, me justifiai-je en désignant le magnifique salon dans lequel nous nous trouvions.

– Peu importe. L'important est que tu sois là, répondit-il. Justement, je parlais de toi à...

Papa me présenta, je dis « bonsoir », souris et baissai la tête au moment souhaité. Encore une fois, je sentis les mêmes regards et murmures autour de moi, telles des plumes caressant ma nuque. Puis mon père passa son bras sous le mien et m'attira contre lui, fier et ragaillardi. Nous soutenant l'un l'autre, nous traversâmes la pièce.

– Ce verre, ne t'avise pas de le boire, d'accord ?

– Mais, Papa, c'est du champagne ! protestai-je, comme s'il s'agissait d'un breuvage élaboré à partir d'une formule des plus

secrètes.

Leopold ne me posa aucune question, s'abstint de tout compliment. Mais ses yeux et la douceur de sa main, qui me gardait à ses côtés, parlaient pour lui : ma métamorphose lui plaisait. Ce qui me toucha profondément.

– Papa, j'ai besoin de m'entretenir avec Lord Featherstone. Le plus vite possible.

– Il s'est passé quelque chose ?

– Non. Pas encore, en tout cas.

J'avais parlé sans précipitation, mais immédiatement mon père m'indiqua un homme à longues moustaches, qui riait bruyamment près de la plus petite cheminée.

Il était accompagné d'une personne dont je m'aperçus que je l'avais déjà rencontrée lors de mon premier séjour à Londres.

Tels de gros morceaux de glace entraînés par le courant de quelque rivière, mes pensées se remirent en mouvement en s'entrechoquant.

– Lord Featherstone, intervint mon père. J'aimerais vous présenter Irene, mon trésor de fille.

– Quelle beauté et quel honneur ! rugit l'aristocrate, congestionné et légèrement chancelant.

Notre hôte parvint tout de même à me baiser la main comme il convient et à adresser ses compliments à mon père. Puis, désignant son premier interlocuteur, il déclara :

– Voici mon meilleur ami : Charles Frederick Field, inspecteur principal de Scotland Yard !

– À la retraite, désormais... rectifia celui-ci.

– Hélas oui, vous parlez d'une perte ! Jamais vu pareille obstination ! Pas vrai, mon vieux Frederick ? Sans ton intervention il y a trente ans, je ne serais pas là à célébrer cet heureux jour !

– Tu exagères...

– Ravi de faire votre connaissance, monsieur Field ! dit mon père en lui tendant la main. Et merci de nous avoir gardé Lord Featherstone en un morceau !

– Oh, je n'ai rien fait d'exceptionnel, minimisa l'ancien inspecteur. D'autant qu'à cette époque, j'étais presque encore un gamin...

– D'une trentaine d'années quand même ! Et déjà un enquêteur hors pair ! Quel dommage que tu te sois mis à travailler à ton compte, comme détective privé...

« Sans son intervention... Il y a trente ans... Un enquêteur hors pair... » Comme pris dans des remous, mes blocs de glace roulaient furieusement les uns contre les autres.

– Enchantée, monsieur Field ! prononçai-je à mon tour.

Son baisemain fut plus contenu que celui de son ami, mais, croisant mon regard, son œil de lynx me fit comprendre que lui aussi m'avait reconnue.

– Mademoiselle Adler, murmura-t-il. Tout le plaisir est pour moi !

Cet échange de regards avait dû produire une sorte de décharge électrique qui avait circulé dans tout le groupe, car, tant mon père que Lord Featherstone semblèrent soudain affligés de ce malaise que ressentent les Britanniques quand, pour une raison ou une autre, ils sentent les battements de leur cœur s'accélérer. Pour ce qui était du mien, la raison de son emballement était on ne peut plus claire : contre toute attente, je m'étais trouvé un allié !

– Hum... toussota Lord Featherstone. Vous disiez, cher Leopold ?

Papa et notre hôte s'éloignèrent en bavardant.

Je les suivis du coin de l'œil et, seulement quand je fus certaine qu'ils ne pourraient pas nous entendre, demandai sans détour au détective :

– Monsieur Field ? Vous souvenez-vous de moi ?

– Assurément ! Irene Adler, toujours accompagnée de deux autres jeunes insensés. Holmes et Lupin, résuma-t-il comme s'il consultait un fichier. L'« énigme de la rose écarlate »...

– Exact ! Et quel coup de chance que vous soyez là ce soir !

– Une bonne chose, peut-être... mais qui ne doit rien au hasard. Sous aucun prétexte, je n'aurais renoncé à assister à cette soirée : ç'aurait été faire bien peu de cas d'une longue amitié et de ma carrière...

– À ce point ?

– Certaines choses vous lient à jamais, mademoiselle Adler. Mon métier est ainsi fait. Tout de passion et d'honneur... Un choix de vie particulier. C'est ce que j'ai essayé d'expliquer au garçon qui me servait d'assistant...

Au même instant, les idées qui tournaient dans ma tête, chacune de son côté, se rapprochèrent et composèrent un tableau des plus clairs.

– Mais oui, votre assistant ! répétais-je.

– Pardon, mademoiselle Adler ?

– Celui qui a réussi à déchiffrer le code élaboré par le Frère Noir s'appelait... Moriarty ! chuchotai-je afin que seul mon interlocuteur puisse m'entendre.

– Par quelle espèce de prodige le connaissez-vous ? s'enquit l'ancien policier en ouvrant de grands yeux.

Nous nous écartâmes du gros des invités pour pouvoir nous entretenir plus librement.

– Comment je le connais, monsieur Field ? C'est vous-même qui nous avez parlé de lui, à l'issue de notre rocambolesque enquête sur la Bande de la Rose écarlate qui, d'après vous, a mis en lumière son

intelligence géniale. De fait, seuls lui et Sherlock Holmes ont réussi à déchiffrer les énigmes de notre diabolique adversaire.

– C'est un jeune homme extraordinairement brillant, je vous le confirme, mais aussi un fieffé menteur... Il m'a raconté qu'il était orphelin, qu'il n'avait plus personne...

– Au lieu de quoi... ?

– Il y a quelque temps, en classant des signalements de personnes disparues, je suis tombé sur un avis de recherche concernant un garçon originaire du Norfolk. Si celui-ci n'avait pas porté le nom peu répandu de Moriarty, je n'y aurais même pas prêté attention, mais ce détail a éveillé ma curiosité. J'ai envoyé un courrier, reçu quelques informations complémentaires et découvert que mon prodigieux orphelin était, en réalité, le fils d'une bonne famille, des propriétaires terriens, qui l'avait envoyé suivre ses études à Londres. Un vrai rebelle, m'ont confié ses parents quand j'ai pu leur parler. La nouvelle que je l'avais retrouvé les a stupéfiés, mais surtout transportés de joie. Ils n'osaient plus espérer qu'il soit encore en vie.

– Et après ça, qu'est-il devenu ?

– Dès que j'ai eu connaissance des faits, je l'ai renvoyé et ai demandé à deux anciens collègues de Scotland Yard de le raccompagner dans le Norfolk. Mais, à ce qu'on m'a dit, il l'a mal pris et s'est enfui à nouveau.

– Trahison... murmurai-je en guise de conclusion.

– Que dites-vous ?

– À ses yeux, vous êtes un traître, détective : vous avez manqué à vos engagements à son égard.

– Moi ? s'étonna-t-il en riant. S'il y a eu entourloupe, c'est plutôt de son côté ! Comment peut-on espérer devenir un bon policier si on

commence sa carrière en supprimant, ne serait-ce qu'en paroles, tous ses proches ?

J'imaginai, comme si j'y étais, le moment où le jeune Moriarty, convaincu d'avoir définitivement échappé tant à l'emprise de sa famille qu'aux études qui l'attendaient à Londres et se voyant déjà exercer la profession vers laquelle le portait tout naturellement son esprit machiavélique, s'était entendu dire par celui qu'il considérait comme son maître que tout était fini. Son mensonge était découvert, sa famille avait retrouvé sa trace, et les portes de l'excitant métier d'enquêteur, où son ascension promettait d'être fulgurante, se refermaient.

– Écoutez-moi, monsieur Field : Moriarty est ici avec la ferme intention de se venger, confiai-je à mon interlocuteur.

– Se venger ?

– Il est dangereux, croyez-moi. Et c'est après vous qu'il en a !

– Mais enfin, que me racontez-vous, mademoiselle ?

– Il est fou de rage. D'avoir été démasqué, d'avoir perdu sa place, de devoir reprendre la vie insipide qu'il menait avant de se forger une nouvelle identité pour entrer à votre service.

– En voilà des bêtises, jeune fille ! répliqua Field, désespéré.

– L'archer du *Bingley's Hotel*, le marin enchaîné à proximité de la caisse de pièces d'or... lui énumérai-je, avant de citer les autres prouesses de Moriarty. Tous ces méfaits ne vous disent rien ?

– Le devraient-ils ? Je suis à la retraite et, en tant que détective, je m'occupe d'homicides, mademoiselle, pas d'affaires de rétameurs retrouvés la tête coincée dans un chaudron ! rétorqua l'ancien policier.

– C'est justement par un homicide que Moriarty bouclera son petit jeu ! lui annonçai-je en me retenant de hurler. Celui de l'ami que vous considérez comme un frère ! Lord Featherstone !



L'enquêteur me dévisagea d'un air sombre, comme s'il n'y avait que lui et moi dans la salle.

– Quand cela doit-il se passer ? s'enquit-il avec le plus grand sérieux.

– Maintenant. Ici. Ce soir.

Regardant autour de moi, j'ajoutai :

– Reste juste à savoir comment.

Au même instant, quelque part dans le salon, quelqu'un se mit à faire tinter sa cuillère à dessert contre sa coupe de champagne pour réclamer le silence.

– Mesdames et messieurs mes amis ! barytonna Lord Featherstone en se frayant un chemin parmi ses invités, avant de tendre les bras vers une dame bien plus jeune que lui, qui ne pouvait être que sa seconde bienheureuse épouse.

Cherchant du regard Papa, je l'aperçus à l'autre bout du salon. Il m'adressa un signe auquel je m'empressai de répondre. Mais j'étais de plus en plus inquiète, et mon cœur battait à tout rompre.

– Enfin, ils vont ouvrir le bal, murmura l'ex-inspecteur, à côté de moi. À minuit, comme prévu.

Haussant les épaules, il commenta :

– Tels sont les privilèges de la noblesse. Veiller extrêmement tard, sans devoir affronter l'épreuve de se rendre au bureau le lendemain matin !

Minuit, l'ouverture du bal... Quel meilleur moment pour frapper ? Mais comment Moriarty comptait-il s'y prendre au milieu de tous ces invités ? Et comment espérait-il repartir sans se faire pincer ? Le salon se situait à l'étage noble de la maison, à plus de six mètres de la rue, ce qui excluait une sortie par la fenêtre. Un verre de vin empoisonné ? Mais comment être sûr de ne tuer que le maître de

maison ? Une minuscule flèche ? Tirée par une sarbacane ? Moriarty était là, parmi nous, sous les yeux de son ancien mentor...

*Non !* me dis-je soudain en attrapant le bras du détective. Il n'était pas dans cette pièce, mais... au-dessus !

– Là-haut ! criai-je en désignant les caissons hexagonaux du plafond doré, d'où pendait le lustre qui se balançait au centre du plafond.

À la verticale de l'endroit où Lord Featherstone et sa légitime épouse s'apprêtaient à entamer leur première danse.

# LE DILEMME DU VALET

---



– **V**otre attention, s'il vous plaît ! intervint soudain l'ex-inspecteur principal de Scotland Yard. Mesdames et messieurs, accordez-moi un instant d'attention, je vous prie !

Tandis qu'il gagnait le centre de la salle, il se tourna vers moi et me lança un regard qui voulait dire : « Allez-y ! » Charles Frederick Field me fournissait ce dont j'avais besoin : du temps ! Sans demander mon reste, je fis ce qu'il me disait : alors que résonnaient dans mon dos les premières phrases de son discours, je me ruai hors du salon. Ce faisant, je faillis heurter un valet chargé du service, qui gravissait l'escalier en haletant. Deux volées plus bas, la voix d'Arsène se fit entendre.

– Laissez-nous monter ! criait-il. C'est une question de vie ou de mort !

– Mademoiselle... m'interpella le valet d'une voix hésitante.

Sans lui laisser le temps de continuer, je l'écartai, empoignai la balustrade et me penchai au-dessus du vide. Mes deux amis parlementaient avec un groupe de domestiques pour être enfin autorisés à entrer.

– Arsène ! Sherlock ! Par ici ! leur lançai-je. Le détective Field est là !

Dix paires d'yeux convergèrent vers moi. Faussant compagnie aux cerbères de la maison, Arsène et Sherlock se ruèrent dans l'escalier.

– Hé, vous !

– Arrêtez !

– Où allez-vous ?

Je levai la tête. L'escalier semblait monter jusqu'aux combles, mais un cordon en passementerie rouge en interdisait l'accès. Qu'y avait-il aux étages supérieurs ? Les appartements de Lord Featherstone et de ses proches, probablement. Et, encore plus haut, les chambres des domestiques.

– Dites-moi, qu'y a-t-il au-dessus de la salle de bal ? priai-je le valet sur un ton qui n'admettait pas de discussion.

Dans le même temps, le martèlement des pas de mes amis, qui montaient les marches quatre à quatre, se faisait de plus en plus net.

Comprenant qu'il valait mieux éviter de compliquer la situation, mon interlocuteur me répondit très poliment :

– À l'étage supérieur, de l'autre côté du palier, se trouvent les chambres de Lord Featherstone et de son épouse. Au-dessus du salon, il y a une mezzanine, et, sous le toit, les espaces réservés au logement du personnel.

– Comment se rend-on à la mezzanine ? lui demandai-je.

Au même instant, Arsène et Sherlock me rejoignirent, tout essoufflés.

– A-t-il déjà tenté de tuer Lord Featherstone ? lâcha le premier.

– Tu l'as repéré ? renchérit le second.

Le valet blêmit, puis jeta un regard désesparé à ses collègues, qui avaient suivi mes amis pour essayer de les arrêter, mais semblaient avoir brusquement perdu leur langue.

Du salon nous parvinrent des bribes du discours que le détective Field s'efforçait de faire durer :

– Aussi est-ce avec une immense joie que j'ai appris la bonne nouvelle : mon ami George avait décidé...

La grande aiguille noire d'une horloge située sur le palier supérieur approchait dangereusement du chiffre douze.

– La mezzanine, vite ! insistai-je.

– Restez où vous êtes !

– Appelez la police !

– Par ici, répondit, pour sa part, le valet. Suivez-moi !

Il nous conduisit à une petite porte donnant sur un étroit couloir qui faisait le tour du salon et dont plusieurs portes ouvraient sur celui-ci ; ainsi les domestiques pouvaient-ils servir et desservir sans

se faire remarquer. À l'intérieur de ce dégagement, où il faisait presque noir, nous croisâmes cinq valets, qui attendaient le moment d'intervenir, contournâmes quelques chaises ainsi que des guéridons sur lesquels reposaient des plateaux en argent couverts de coupes et de toasts, avant de déboucher sur un escalier de service.

– La mezzanine est là-haut ! nous indiqua notre guide.

Mes amis et moi nous engageâmes dans l'escalier, impétueusement, d'abord, puis, une fois gravie la première volée de marches, plus prudemment.

Arsène avait une petite avance sur Sherlock et moi.

– Attends ! lui lança Holmes, inquiet à l'idée que Moriarty ait placé un piège sur le parcours.

Ralentissant encore, nous nous efforçâmes de raser les murs sans faire de bruit.

L'escalier était si étroit qu'on y voyait à peine.

La seconde volée nous mena à un palier juste assez haut pour qu'on puisse y tenir debout.

Désignant une porte, je chuchotai à Sherlock, qui se trouvait derrière moi :

– Ce doit être ici...

Mon cœur battait à tout rompre.

– Arsène... attention... souffla Sherlock en voyant notre ami faire un pas en avant.

– Je sais, répondit celui-ci, sur un ton étonnement vif.

Puis il empoigna la poignée de la porte et, d'un geste brusque, la tourna.

Fermée.

– Maintenant, ça suffit ! s'emporta-t-il en assénant un grand coup d'épaule au battant.

Dans un grand bruit, celui-ci se détacha du montant, et Arsène roula à l'intérieur. Puis, comme un ressort, il se releva.

– Montre-toi, espèce de lâche !

Pas de réponse. Personne, apparemment.

La mezzanine était sombre, basse, et de son sol saillaient des poutres croisées pour assurer le maintien du plafond à caissons que j'avais admiré dans la salle du dessous. Le peu de lumière qu'il y avait venait d'une bougie, qui brûlait sous une corde épaisse tendue à travers la pièce.

– Là ! cria Sherlock en se précipitant vers elle.

Sans doute aucun, la corde soutenait l'énorme lustre du salon, mais dans sa partie exposée à la flamme, elle s'était consumée au point de se réduire à un morceau de ficelle aux fils partiellement calcinés.

– La corde, vite ! criai-je.

Alors même que je prononçais ces mots, j'entendis sonner le premier coup de minuit.

Finissant de sauter entre les poutres telles les plus agiles des sauterelles, Sherlock et Lupin parvinrent à l'autre bout de la pièce. Mais alors qu'ils s'apprêtaient à souffler sur la bougie, la corde cassa en produisant un claquement sinistre. D'un geste, Arsène attrapa le morceau toujours attaché au lustre, aussitôt imité par Sherlock.

Sous le poids du luminaire, tous deux furent projetés en avant, tandis que s'élevait de la salle de bal une série d'exclamations épouvantées.

Sherlock perdit l'équilibre, tomba et lâcha prise, si bien qu'il ne resta qu'Arsène pour retenir le monstre de cristal qui menaçait de le plaquer au sol.

– TU N'Y ARRIVERAS PAS ! l'entendis-je gronder en poussant sur ses pieds et en ramenant ses épaules en arrière.

Gémissant tant il fallait d'énergie pour résister à un tel poids, il glissa encore de quelques pas, tandis qu'au-dessous les cris s'intensifiaient.

Enfin, Arsène s'arrêta, le visage écarlate et les veines du cou si gonflées qu'elles paraissaient prêtes à éclater. De ses lèvres s'échappait un son inarticulé semblable à un rugissement inspiré par rien de moins que de la férocité.

– AAAAAAAAAAAH ! hurlait notre ami, en retenant, à lui tout seul, un lustre entier.

Ce que je voyais était une démonstration de force à l'état pur, un spectacle qui, éclairé en tout et pour tout par la bougie qui continuait à brûler au fond de la pièce, semblait constituer la représentation d'un exploit titanesque. Comme si Arsène, dans ce moment où il déployait un effort surhumain, s'était transformé en un héros de la mythologie que rien ne pouvait vaincre. Enfin, d'un pas mal assuré, signe que sa chute avait été douloureuse, Sherlock reprit son poste et se mit à tirer, lui aussi. Aussitôt, notre héros disparut et il ne resta plus, à sa place, qu'un adolescent à bout de forces et aux paumes brûlées par la corde. Je m'empressai de les rejoindre et, à nous trois, nous encourageant les uns les autres, nous trouvâmes le moyen de tenir jusqu'à l'arrivée de renforts.

Le premier à entrer fut le détective Field. Suivi de peu par mon père.

– Le ciel soit loué ! s'exclamèrent-ils.

– Vite ! Vite ! Des bras pour les aider !

Au bout de quelques instants, nous pûmes enfin abandonner la corde à des mains plus fortes et nombreuses que les nôtres, puis, effondrés sur les poutres qui soutenaient le plafond à caissons, commencer à nous remettre de cette épreuve.



– Une fois de plus, Moriarty nous a filé entre les pattes, haleta Lupin. Mais un jour, à force de tirer sur la corde... Pas vrai, les amis ?

Je regardai ses mains, noires et sanguinolentes, comme celles de Sherlock, et me mis à glousser. De ma gorge jaillit soudain un rire nerveux et irrépressible qui me fit l'effet d'une libération.

– Tu trouves ça drôle ? s'enquit Lupin.

Bizarrement, lui aussi était de bonne humeur. Au fond de ses yeux brillait l'étincelle de joie enfantine et rebelle qui éclairait son regard le jour même où je l'avais rencontré.

Incapable de m'arrêter, je ris encore et encore, et mes amis, d'abord Arsène, puis Sherlock, cédèrent, eux aussi, à l'hilarité.

# LA LETTRE MANQUANTE

---



Quand les invités de la fête commencèrent à rentrer chez eux, le détective Field nous fit voir la poutre à laquelle était attachée la corde qui soutenait le lustre. Dessus étaient gravés les mots suivants :

*N was à Nobleman, gallant and bold.*

*Comme peut en témoigner le détective Field.*

– Je ne sais que dire. Vraiment, murmura le vieil homme. Tout cela visait à m’atteindre, c’est clair. Je ne sais comment vous remercier, mes enfants !

– Il n’y a pas de quoi... répondis-je au nom de notre trio.

– Nous n’avons fait que notre devoir, compléta Arsène.

Sherlock, lui, semblait s’être retranché dans le silence. Parce qu’une fois de plus, il n’avait pu rencontrer Moriarty ? Parce qu’il tombait de fatigue après cette incroyable nuit ? J’aurais été bien en peine de le dire.

M. Field encourageant les garçons à faire soigner leurs mains, nous redescendîmes et nous installâmes à l’étage inférieur. L’un des invités de Lord Featherstone, qui était médecin, entreprit de s’occuper de leurs blessures. Lorsqu’il les fit déshabiller, je découvris sur les côtes blanches et saillantes de Sherlock une méchante éraflure rouge, vraisemblablement causée par un éclat de bois. Lorsque le médecin le pansa, il serra les dents sans émettre la moindre plainte. Les paumes d’Arsène étaient, dans la mesure du possible, encore plus préoccupantes : comme il avait saisi la corde au moment même où elle cassait, celle-ci lui avait entamé la peau comme un coup de fouet. Après avoir donné quelques instructions à la cuisinière, le médecin appliqua sur ses plaies un emplâtre de carotte, citrouille et feuille de chou, crues, avant de faire préparer une décoction de graines de coing, panne et saindoux.

– Rassurez-moi, docteur, vous n’irez pas jusqu’à me coucher dans un plat et me mettre au four ? plaisanta notre ami.

Après de nous s’attardaient une poignée de personnes : mon père, Lord Featherstone et quelques autres.

Le maître de maison fit servir à tous, dont Sherlock, Lupin et moi, un petit verre de cordial, boisson alcoolisée certes, mais réputée requinquer. Puis mes deux complices et moi racontâmes par le menu les différentes étapes de notre enquête.

Après que j'eus évoqué l'intuition qui m'était venue à propos de ce que désignait vraiment « le grand bal masqué de minuit au palais de Cristal », Lord Featherstone se tourna vers Papa et lui lança :

– Cher Leopold, ce n'est pas une princesse que tu as là, mais un vrai ouragan !

Devais-je le prendre comme un compliment, ou une critique ?

Je ne le compris que quelques minutes plus tard. Profitant de la diversion offerte par l'arrivée de deux agents de Scotland Yard, conduits par M. Nelson, qui s'était chargé de les prévenir, l'aristocrate me prit à part, serra doucement mes mains dans les siennes et me remercia.

– Cette fois encore, je dois une fière chandelle à Frederick et à sa présence d'esprit. Mais si je suis encore en vie, c'est avant tout grâce à vous, jeune mademoiselle Adler. Quoi qu'il vous arrive, maintenant ou dans l'avenir, rappelez-vous que les portes de la maison Featherstone vous sont grandes ouvertes.

À ce stade, seule une chose restait à clarifier : la manière dont Moriarty s'y était pris pour monter cet ultime coup. Grâce aux explications que nous fournit le majordome, la chose ne fut pas bien difficile. Trois jours plus tôt, Harry Walker, l'un des valets les plus jeunes, avait fait savoir qu'il s'était cassé la jambe ; suite à quoi, il avait envoyé un cousin éloigné pour le remplacer.

– Un garçon remarquablement vif, obéissant et rapide. C'est un véritable plaisir de le faire travailler : on n'a presque rien besoin de lui expliquer... souligna le majordome.

Moriarty s'était donc fait engager à la résidence Featherstone sous le nom de Tom (comme Tom Pouce), et, à l'heure qu'il était, ledit Tom, cousin de Harry Walker, manquait à l'appel. L'un de ses collègues confirma qu'il s'était bel et bien présenté, quelques heures plus tôt, mais avait disparu quand la réception avait commencé.

L'ex-inspecteur Field proposa que les policiers se rendent à Harrow Alley, chez le jeune Walker, pour vérifier s'il allait bien. Ils le trouvèrent bâillonné et attaché au lit de sa petite chambre, la jambe cassée, mais parfaitement bandée. Tâchant de surmonter l'étrange confusion dans laquelle il se trouvait, le malheureux raconta qu'un inconnu avait pris soin de lui tout au long des trois derniers jours, non sans le menacer de mort s'il essayait de sortir. Cette fois encore, hormis le témoignage quelque peu décousu de Harry Walker, Moriarty n'avait pas laissé la moindre trace.

Bien que nous soyons parvenus, à la dernière seconde, à déjouer son plan, le fait de ne pas avoir mis la main sur lui nous laissa l'impression que quelque chose restait à venir : une rencontre, un dernier acte de vengeance, ce qui pourrait marquer le point final de cette histoire.

Et, quand bien même notre reconstitution des faits reposait sur la plus imparable des logiques, aucune preuve ne vint jamais confirmer nos hypothèses quant à la manière dont les choses s'étaient déroulées, si bien que, sur ce point aussi, une certaine incertitude persista.

Concrètement, dans quelle situation se trouvait notre jeune criminel, à présent ? Dès lors qu'il avait réussi à nous semer et disposait d'un beau magot, il pouvait dormir tranquille.

– Voulez-vous que je vous dise ? conclut Lord Featherstone juste avant deux heures du matin, dans son salon presque désert. Ce lustre ne m'a jamais plu.

## LE MENDIANT DU THÉÂTRE DU GLOBE

---



– **J**e suis mort, Horatio. Malheureuse reine, adieu ! / Vous qui avez l'air blême et frissonnez à cet événement, / Simples spectateurs ou muets figurants de ce drame, / Si j'avais le temps, mais ce cruel sergent, la Mort, / Est rigoureux dans ses arrêts, oh ! je pourrais vous dire... / Mais laissons. Horatio, je suis mort, / Tu vis. Rapporte droitement mon action et ma cause / À ceux qui doutent.

Un coup de feu retentit, puis toute une rafale, qui me firent tressaillir. J'avais les yeux rivés à la scène et constatai que je pleurais à chaudes larmes. Face à Hamlet, au bon Horatio et à Fortinbras, qui, avec les ambassadeurs, venait d'entrer. Tard, trop tard.

Hamlet avait déjà trempé ses lèvres dans la coupe empoisonnée et plus rien ne pouvait le sauver.

Sherlock, à côté de moi, suivait la scène sans ciller, dans le plus convenable des silences. Pourtant, au moment des tirs, ses épaules s'étaient raidies, comme si c'était lui qu'on visait, signe qu'il était troublé, pour ne pas dire bouleversé. Mais il ne pouvait se résoudre à le laisser paraître.

– Que quatre capitaines / Portent Hamlet comme un soldat sur l'estrade, dit Fortinbras à la fin de la tragédie. Soulevez les corps. Pareil spectacle / Sied au champ de bataille, mais ici, il est déplacé. / Allez, donnez ordre aux soldats de tirer.

Sur ces mots, le rideau tomba. Et sa chute, qui rétablit la séparation entre le monde réel et celui du plateau, fit à tous l'effet d'un affront. Le public, qui se pressait autour de nous et qui, comme Sherlock et moi, était resté debout pendant plus de cinq heures, émit un murmure de frustration.

Alors le premier « Bravo ! » fusa.

Un spectateur frappa dans ses mains. Seul d'abord, puis avec d'autres. Et avec ces applaudissements, crépitants et libérateurs, la rupture fut consommée : le bruit de toutes les paumes battant les unes contre les autres nous arracha définitivement au château d'Elseneur et à la cour maudite du royaume du Danemark pour nous ramener à Londres, dans le grand parterre circulaire du théâtre du Globe.

Je pleurai de plus belle et Sherlock, pour protéger mes passions blessées, me prit dans ses bras. Nous restâmes ainsi un bon moment, moi sanglotant et mon ami me tenant tout contre lui, au milieu d'une foule saluant un spectacle qui avait été merveilleux, exténuant, terrible. Je pleurais en l'honneur du génie qui avait écrit ce texte. Et aussi parce que la beauté, même quand elle nous fait

souffrir, grave en nous le souvenir d'émotions inoubliables. Émotions que j'étais heureuse d'avoir partagé ce jour-là, qui désormais touchait à sa fin, avec Sherlock.

Au terme de cette aventure, comme je l'ai déjà écrit dans ce volume de mes mémoires, où je m'efforce de rassembler et de présenter mes souvenirs sous leur meilleur jour, tout au moins dans le respect de ce qui s'est passé (pour rendre hommage à mes amis et à ce que nous sommes devenus, comme Hamlet prie Horatio de le faire avec lui), beaucoup de choses changèrent. Ou devrais-je dire, se délitèrent. Sans rupture, pas sur-le-champ, tout au moins. Avant cela – et dans un délai assez court –, de nouvelles et perturbantes vérités devaient encore m'être révélées à propos de mon passé.

Certes, cette évolution n'aurait pas dû nous surprendre, mais nous ne nous y attendions pas si tôt, pas de cette manière.

Non. De fait, les changements qu'engendra cette nuit furent subtils, au point de n'être décelables qu'aujourd'hui peut-être, bien des années plus tard. La première cause en fut Moriarty, ou son fantôme, qui, à dater de ce jour, ne cessa de hanter Sherlock Holmes. Une autre fut le baiser étrange et un peu fou que mon ami pour le reste taciturne me donna dans la voiture, après s'être exclamé, devant Arsène et le bon Horatio : « Tu es magnifique ! »

Sans oublier toute une série de pensées entièrement neuves qui me venaient la nuit, souvent, et qui, tel un mystérieux aliment, m'aidaient à grandir, me semblait-il, tout en faisant rétrécir mes vêtements étonnamment vite.

À partir de cette nuit-là, le comportement d'Arsène se transforma. Notre ami devint moins impétueux et plus respectueux. Surtout avec moi ? Plutôt avec Sherlock ? Je ne saurais le dire. Et les rapports entre nous trois prirent un nouveau tour, s'apparentant moins à un



ballet qu'à un numéro de patinage sur une couche de glace très fine, sorte de ligne de fracture sous laquelle dormait l'eau glaciale de l'hostilité.

Nous étions toujours Sherlock, Arsène et Irene, et formions toujours un trio, mais je ne sais quoi d'insidieux s'était glissé entre nous, si tant est que des sentiments blessés puissent être insidieux et non pas exclusivement tragiques. Mais comme chacun de nous était attiré par la compagnie des deux autres et en éprouvait un besoin farouche, nous ne parvenions à rester ensemble qu'au prix d'une grande prudence et donc d'un certain détachement.

Je ne sais comment l'expliquer plus clairement. Sauf peut-être au moyen d'un exemple...

Sherlock s'était présenté chez moi avec les billets pour le théâtre du Globe. Ayant pris soin de se coiffer et de se changer, il ressemblait à un prince russe venu à Londres pour y passer le printemps. Il m'avait proposé de l'accompagner. Et j'avais accepté, sans y réfléchir à deux fois.

– Et Arsène ? avais-je demandé ensuite.

Sherlock avait acheté trois billets. Mais Arsène n'était pas venu. Il devait travailler à West Norwood, ce qui présentait de sacrés avantages, avait-il plaidé, car, s'il avait réussi à supporter le poids du lustre de Lord Featherstone, c'était uniquement grâce aux muscles qu'il s'était forgés en soulevant des cercueils en pin (détail qu'il nous répéta plusieurs fois). Et, dans le fond, quelle différence y avait-il entre le cimetière et *Hamlet* ? Une affaire de morts dans les deux cas.

Ainsi Sherlock et moi étions allés au théâtre sans lui.

Sur la question des morts, Arsène se trompait. À moins qu'il n'eût tout compris. Je le voyais mal passer cinq heures debout à écouter des comédiens se donner la réplique ; pour ce qui était de suivre un

acteur, avec l'espoir d'obtenir de lui plus que des tirades, il avait eu son compte. Mais, au-delà de cette mésaventure, peut-être ne voulait-il pas que je sois témoin du trouble profond qui pouvait le saisir s'il basculait dans le monde qu'engendre le théâtre, auquel on se prend à croire et que l'on refuse de quitter. Agissant au niveau de l'esprit, l'art dramatique est destiné soit aux personnes très simples, soit à celles très compliquées.

Peut-être convenait-il de me ranger dans les premières et Sherlock dans les secondes. Mais Arsène... l'impétueux, le magnifique Arsène au rire ensorcelant, toujours en mouvement et à la recherche de lui-même, avait-il choisi son camp ?

Après le spectacle, Sherlock et moi repartîmes le long du trottoir, au milieu du flot des spectateurs qui bavardaient avec animation : d'aucuns se répétaient certaines répliques, d'autres se demandaient où ils pouvaient aller manger un morceau et d'autres encore, comme nous, pressaient le pas, car on les attendait chez eux.

– Quel spectacle formidable... murmurai-je, encore sous le charme.

– En effet, reconnut Sherlock.

Son ton trahissait un mélange de surprise et de déplaisir, comme si mon ami avait dû capituler face à quelque chose de plus grand que sa sacro-sainte logique.

– On devrait revenir, de temps en temps, ajouta-t-il.

– Pour une comédie, la prochaine fois, proposai-je.

Sherlock me jeta un coup d'œil et approuva. Changer de genre nous permettrait d'emmener Arsène, me dis-je. Puis nous irions boire quelque chose à la *Shackleton* ou dîner chez moi, avec mon père et M. Nelson, en oubliant les hiérarchies et les convenances qui valaient hors de notre petit monde.

– S’il vous plaît, jeunes gens, une petite pièce ! marmonna un mendiant en passant à côté de nous.

Comme nous avons juste assez d’argent pour rentrer, nous poursuivîmes notre chemin jusqu’à la place de stationnement des fiacres.

Arrivé là, Sherlock plongea la main dans sa poche, et, surprise, y trouva une petite enveloppe. D’un geste, il l’ouvrit et lut :

*Fais bien attention à la demoiselle, jeune Holmes.  
À la prochaine !*

*M.*

Laissant échapper une exclamation, Sherlock se retourna et scruta la rue. Trop tard.

Débarrassé de son manteau pouilleux, qui gisait par terre, notre mendiant avait sauté sur le marchepied d’un fiacre. Tout en s’éloignant, il retira le chapeau qui couvrait ses yeux et nous salua d’un geste moqueur.

Les citations de *Hamlet* sont extraites de la traduction de Jean-Michel Déprats (Shakespeare, *Hamlet*, Gallimard, « Folio théâtre », 2008).

# Table des matières

---

Titre

Copyright

1 - Une dame dans un fiacre

2 - Le mot en trop

3 - Les charmes du jardinage

4 - Un cuisinier, un savetier et une flèche

5 - Un saut à Shoreditch

6 - Tri de printemps

7 - L'affaire des coupables non coupables

8 - Une question de style

9 - Jeux de rimes pour les enfants

10 - Suivez le grain de sable

11 - Les marchands d'huîtres

12 - Une mystérieuse étoile

13 - Le début et la fin

14 - Une jeune espionne

15 - La lettre manquante

16 - L'heure de tomber le masque ?

17 - Le palais de cristal

18 - Admirez l'artiste !

19 - La géométrie de la vengeance

20 - L'invitée que l'on n'attendait plus

21 - Une fête de mariage

22 - Le dilemme du valet

23 - La lettre manquante

24 - Le mendiant du théâtre du globe